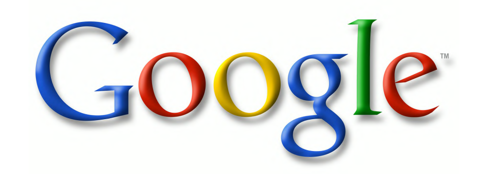
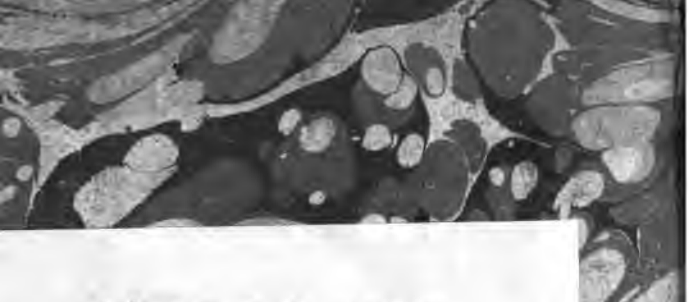







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



Bought from Jammes

cc/ [illegible]

CORRESPONDANCE

FAMILIERE

DE

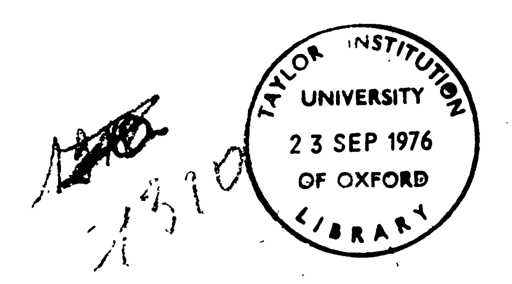
FRÉDÉRIC SECOND.

TOME PREMIER.

JE soussigné certifie que l'Édition de la *Correspondance familiere & amicale de Frédéric Second, Roi de Prusse, avec M. le Conseiller de Suhm*, donnée d'accord avec moi par MM. BARDE, MANGET & COMPAGNIE, Libraires à Geneve, est la seule des Editions étrangeres dont je puisse garantir l'*authenticité*, parce qu'elle est la seule à laquelle j'ai contribué par la communication des pieces qui forment ce Recueil.

Berlin le 20 Janvier 1787.

Signé FRÉDÉRIC VIEWEG l'aîné,
Libraire, rue des Freres à Berlin,
Editeur de la Correspondance familiere de Frédéric Second.



CORRESPONDANCE

FAMILIERE ET AMICALE

DE

FRÉDERIC SECOND,

ROI DE PRUSSE,

Avec U. F. DE SUHM, Conseiller intime de l'Electeur de Saxe, & son Envoyé extraordinaire aux Cours de Berlin & de Petersbourg.

TOME PREMIER.



Sur l'Édition originale de Berlin, privilégiée par S. M. l'Empereur, S. M. le Roi de Prusse & S. A. S. Mgr. l'Electeur de Saxe.

A GENEVE,
Chez BARDE, MANGET & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXVII.

AVIS DES ÉDITEURS.

Les Papiers publics ont annoncé plusieurs Ouvrages de Frédéric Second, *& l'empressement avec lequel ils sont attendus nous donne lieu d'espérer qu'on nous saura quelque gré d'avoir cherché à faire jouir de bonne heure les Lecteurs François de la Collection que nous présentons au Public. Les productions de ce grand Prince, dont on attend la publication, fixent depuis long-temps l'attention générale ; ce ne sera qu'avec un intérêt très-vif qu'on s'empressera d'y chercher les traits susceptibles de caractériser un Roi devenu l'objet de l'admiration de l'Europe entiere. Combien*

donc n'accueillera-t-on pas un Ouvrage où il s'eſt peint lui-même avec cet abandon qu'on ne retrouve guere que dans la familiarité d'une liaiſon intime, & à cette époque de ſa vie, où, s'appliquant en ſilence à développer les grandes qualités qui l'ont diſtingué, l'Hiſtoire chercheroit en vain des matériaux qu'il n'auroit pas fournis lui-même.

Dans un ſiecle où l'art d'écrire a fait de ſi grands progrès, pluſieurs voix ſe ſont réunies pour déſirer qu'on retouchât le ſtyle d'un Prince qui, ſans ceſſe occupé de grands intérêts, étoit bien diſpenſé d'atteindre, dans une Langue étrangere pour lui, à la pureté & à l'élégance de nos bons Écrivains. Si l'excès de notre délicateſſe peut juſtifier la néceſſité de cette précaution; elle étoit, elle devoit être

inadmiſſible dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, où la familiarité d'un commerce épiſtolaire, non-ſeulement permet l'incorrection du ſtyle, mais où l'on aime encore à trouver de ces négligences qui caractériſent tout-à-la-fois l'authenticité de l'Ouvrage & la ſituation d'un Ecrivain qui ne ſonge à être lu que de ſon ami. Aurions-nous oſé d'ailleurs cherché à dénaturer des pieces dont la publication n'a été autoriſée par S. M. le Roi de Pruſſe régnant, que dans l'état où nous les préſentons au Public? & comment n'euſſions-nous pas enviſagé comme le plus eſſentiel de nos devoirs les précautions que nous avons priſes pour aſſurer & la légitimité de notre Edition & ſon identité entiere avec celle de Berlin qui s'exécutoit en même temps.

PIECES PRÉLIMINAIRES
DE L'ÉDITION DE BERLIN.

AVERTISSEMENT.

J'AI comparé le manuscrit de la *Correspondance familiere de Frédéric Second*, &c. avec les lettres *originales*, & je l'ai trouvé exactement conforme à ces lettres ; c'est d'après *cette* copie que ce Recueil a été imprimé.

A Berlin le 1 Février 1787.

J. A. SCHLUTER,
Conseiller de Guerre &
Censeur royal.

L'ÉDITEUR croit qu'il ne peut donner de preuves plus convaincantes de l'*authenticité* de ce Recueil de lettres, qui toutes ont été écrites de la propre main du Grand Frédéric, & de M. de Suhm, que par ce certificat du Censeur Royal.

La traduction allemande de cet Ouvrage étant sous presse, va paroître incessamment chez moi.

A Berlin le 1 Février 1787.

FRÉDÉRIC VIEWEG l'aîné.



AVANT-PROPOS.

Nous croyons faire quelque plaiſir au Lecteur, & répandre plus de jour ſur cette Correſpondance, en faiſant connoître plus particuliérement celui que le *Grand Frédéric* honoroit dans ſes Lettres de Son amitié & de Sa confiance. Nous donnerons en peu de mots une notice hiſtorique de M. de Suhm, à laquelle nous joindrons le *Portrait* qu'il a tracé lui-même du *Prince Royal de Pruſſe*, & qu'on a trouvé parmi ſes papiers.

Ulric-Frédéric de Suhm, fils de *Burchard de Suhm*, Conſeiller

privé

privé & Envoyé de la Cour de Saxe en France, naquit à Dresde le 29 Avril 1691. Son pere, après avoir pris un soin particulier de sa premiere éducation, l'envoya, encore très-jeune, à Geneve pour y faire ses études; & dès qu'il les y eut achevées, il l'appela auprès de lui à Paris pour le former lui-même aux affaires. C'est ainsi que son esprit ayant acquis de bonne heure une maturité, & son caractere une solidité peu communes, il se trouva bientôt en état d'entrer dans la carriere de son pere. De retour à Dresde, le Feld-Maréchal *Comte de Flemming* le plaça aussi-tôt dans le département des affaires étrangeres, & l'ayant pris en affection, il s'en fit accompagner

pagner à Vienne, où il fut envoyé en 1718, en qualité de Miniſtre Plénipotentiaire. A ſon retour de Vienne, M. de Suhm fut employé dans les affaires les plus importantes, & en 1720 il fut nommé par ſa Cour Miniſtre & Envoyé à celle de Pruſſe avec le titre de Conſeiller intime du Roi de Pologne. S'étant rendu à Berlin avec ſa famille, il y remplit ſes devoirs avec beaucoup d'approbation, juſqu'en 1730, qu'il fut rappelé, vraiſemblablement par des raiſons de politique, ou à cauſe de quelques méſintelligences qui ſe formerent entre les deux Cours, & dont il fut la victime. C'eſt pendant ce ſéjour de dix ans à Berlin que M. de Suhm eut le bonheur de

lier

lier connoiſſance avec le Prince Royal de Pruſſe. Connoiſſeur & ami du mérite comme ce Prince l'étoit, il diſtingua bientôt M. de Suhm de la foule, & après l'avoir engagé dans la ſociété d'hommes célebres & éclairés qu'il s'étoit choiſie lui-même, il ſut même le diſtinguer de tous les autres. Doué des plus douces & des plus aimables qualités du cœur, & des agrémens de l'eſprit les plus ſéduiſans, M. de Suhm gagna de plus en plus l'affection de ce grand Prince, & la conformité de leur goût pour la Philoſophie acheva enfin de former & de cimenter le lien de leur étroite amitié. Ce que l'on ſait de ſûr des particularités de leurs premieres liaiſons, c'eſt qu'ils

qu'ils avoient ſouvent enſemble, ſur des matieres de philoſophie, des entretiens intéreſſans & ſecrets qu'ils prolongeoient quelquefois juſques fort avant dans la nuit. On en trouvera la preuve dans la ſuite de cette correſpondance.

Il eſt à regretter que les Mémoires que l'on a conſervés de la vie de M. de Suhm, en faiſant remonter ſes liaiſons avec le Prince Royal juſqu'avant l'époque de ſon rappel, ne nous donnent aucun éclairciſſement ſur la ſuite de ſes liaiſons depuis l'an 1730 juſqu'en 1736 où commença leur correſpondance. On ſait pourtant avec certitude que M. de Suhm a paſſé la plus grande partie de cet intervalle à Berlin.

Le

Le Roi *Frédéric-Guillaume I.* ennemi de tout ce qui portoit le nom de ſcience, & ſur-tout de philoſophie, ne pouvoit regarder que de très-mauvais œil les liaiſons que le Prince Royal entretenoit avec certaines perſonnes qui ſe diſtinguoient par leur eſprit, leur ſavoir, leurs principes & leurs lumieres. Il eſt probable que M. de Suhm fut enveloppé dans ce nombre, & qu'on parvint à le noircir dans l'eſprit du Roi, ce qui étoit d'autant plus facile qu'il paſſoit pour un auſſi grand partiſan de *Wolff*, que le Monarque l'étoit peu. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Roi prit ombrage des liaiſons de M. de Suhm avec le Prince Royal, ce qui occaſionna

leur

leur ſeconde ſéparation, circonſtance à laquelle nous ſommes redevables de cette correſpondance, & qui doit ſervir à expliquer les raiſons du ſecret & de la circonſpection qu'ils étoient obligés d'y mettre.

Mais ce ſeroit abuſer de la patience du Lecteur, que de l'arrêter plus long-temps à de minutieux détails. Ayant conduit le fil des liaiſons du Prince Royal avec M. de Suhm, juſqu'à l'époque de leur Correſpondance, nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer le Lecteur.



PORTRAIT
DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE,
Par M. de Suhm.

Le 2 Avril 1740.

L'HONNEUR que j'ai eu de faire ſouvent ma cour au Prince Royal de Pruſſe, & d'avoir pu me flatter même de celui de ſes bonnes grâces, peut en effet m'avoir donné quelques juſtes idées ſur la maniere de penſer de ce Prince ; mais je n'ai garde d'entreprendre de faire ſon portrait, & j'ai lieu de douter que perſonne y réuſſiſſe. Quand il ne feroit pas né grand Prince, ſes malheurs & ſa ſituation lui auroient appris à diſſimuler ſes ſentimens ; & c'eſt ce qui a fait que ceux-là ſe ſont ſouvent trompés juſqu'ici,

jusqu'ici, qui sur un mot ont hasardé des jugemens sur le caractere d'un Prince qui ne parle jamais sans réflexion, & qui ne dit que ce qu'il veut bien dire. Pour ne pas tomber dans cette faute, je ne parlerai qu'en termes généraux d'un caractere qu'on peut regarder à présent comme impénétrable, & me contenterai, pour aller surement, de parler des qualités que j'ai remarquées en lui & qui sont fondées sur les sentimens que je lui ai constamment entendu professer.

Je crois que sa plus grande passion est celle de la gloire, qu'il fait consister à agir toujours conformément à la plus exacte raison, & à écarter soigneusement de son esprit tous les préjugés, & autant que possible, à ne jamais s'en laisser prévenir.

Il eſt inébranlable dans ſes réſolutions priſes après de mûres réflexions ; & il a donné des preuves de ſa conſtance & de ſa grandeur d'ame dans les triſtes occaſions qu'il en a eues, & dans leſquelles il ne s'eſt pas abandonné un moment.

Il eſt bon, généreux, libéral, ſenſible & compatiſſant aux malheurs d'autrui, & les injuſtices lui font horreur.

Dans ſa grande jeuneſſe j'ai remarqué qu'il ſe plaiſoit à relever les défauts & les ridicules d'autrui. Je l'ai bien trouvé changé là-deſſus, & il eſt le premier à blâmer ceux qui ſont dans ce goût-là ; ſur-tout il déteſte la calomnie & les calomniateurs.

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail des bonnes qualités de ce Prince qui travaille ſérieuſement à les acqué-

rir toutes ; ce qui m'a engagé à lui dire un jour, qu'il avoit un but où il n'atteindroit jamais, ſavoir, la perfection ; à quoi il me répondit : Qu'il en étoit comme de la pierre philoſophale, & que ceux qui la cherchoient étoient payés de leurs peines par beaucoup de bonnes choſes qu'ils trouvoient ſur leur chemin. Et comme je haſardai d'ajouter, que pourvu qu'il conſervât la moitié de tous les grands ſentimens que je lui connoiſſois, il ſeroit toujours un grand Roi ; il me répondit : Qu'il ſeroit au déſeſpoir de changer jamais de maniere de penſer, mais que cela ne prouvoit pas encore ce que je diſois : & il finit modeſtement par me citer le vers ſuivant de Voltaire :

Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.

Ce Prince se pique sur-tout d'une grande fermeté dans ses amitiés & ses attachemens ; & je me souviens qu'en prenant congé de lui en dernier lieu, & lui ayant témoigné quelque inquiétude de ce que j'avois remarqué qu'une certaine personne de distinction n'étoit plus dans ses bonnes grâces, il voulut bien me rendre compte des raisons qui l'avoient engagé à l'éloigner de lui, ajoutant gracieusement, qu'il me devoit ce détail, afin de ne me laisser aucun soupçon sur la solidité de son amitié.

On a remarqué sur le Rhin, que ce Prince a beaucoup de valeur. Dans une occasion entre autres, où il étoit allé reconnoître les lignes de Philipsbourg, suivi d'une assez grande troupe ; passant à son retour par un bois fort

clair, le canon des lignes l'accompagna ſans ceſſe, & fracaſſa pluſieurs arbres à côté de lui, ſans que pour cela ſon cheval ſortît du pas, & ſans que la main qui tenoit la bride trahît en lui le moindre mouvement extraordinaire. Ceux qui y prêtoient attention, remarquerent au contraire qu'il ne diſcontinuoit de parler fort tranquillement à quelques Généraux qui l'accompagnoient & qui admiroient ſa contenance dans un danger avec lequel il n'avoit pas encore eu occaſion de ſe familiariſer. C'eſt du Prince de *Lichtenſtein* que je tiens cette anecdote.

Je ne parlerai pas de ſon eſprit; on ſait qu'il l'a fort orné par ſes lectures & ſes continuelles réflexions. C'eſt auſſi ce qui lui fait aimer la converſation,

converſation, dans laquelle il ne fait jamais entrer les affaires publiques, dont il fait parfaite abſtraction, comme de choſes qui ne le regardent point encore. Ceux qui lui ont attribué des diſpoſitions de haine ou d'amitié pour certains intérêts de Princes, n'ont aſſurément fondé leurs conjectures que ſur de vaines apparences, dont ils ont tiré de fauſſes conſéquences. Parle-t-il avec amitié d'un Prince : ils en concluent qu'il s'armeroit pour ſes intérêts, s'il le pouvoit. Mais c'eſt-là un argument fort ſujet à caution avec un Prince qui n'agit jamais par caprice, & qui ne veut ſuivre que la raiſon. Il me dit même un jour, qu'il croyoit, qu'étant Roi, il pourroit fort bien faire la guerre au Prince du monde que perſonnellement il aime-

roit

roit le plus ; & que de même il pourroit entrer dans les liaiſons les plus étroites avec un Prince que perſonnellement il n'aimeroit point du tout.

Pour le jugement du Prince Royal, il eſt d'autant plus juſte qu'il ne le précipite pas, à moins qu'il n'en puiſſe rendre raiſon ſur le champ. Pour en donner un léger exemple, je me ſouviens qu'à un ſouper chez le Feld-Maréchal *Grumkau* il fut parlé du jeune Prince *Eugene* qui mourut ſur le Rhin ; & on agita la queſtion, ſi ce Prince auroit eu avec le temps de grandes qualités, & s'il ſeroit devenu un grand Homme ? Le Prince Royal décida que non, parce qu'il n'auroit jamais ſu ſe faire un ami qui eût oſé lui repréſenter la vérité.

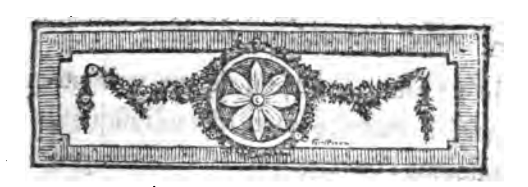
Je crois que ce que je viens de dire

ſuffit

ſuffit pour faire connoître ce Prince de la maniere que je penſe le connoître ; & quoique ce portrait reſſemble à un éloge, je puis aſſurer, que ni la tendre affection que j'ai toujours eue pour ce Prince depuis ſon enfance ; ni la bienveillance dont il m'a honoré dans tous les temps, & dont il n'a pas même diſcontinué de me donner des marques pendant mon ſéjour ici à Petersbourg, ne m'aveuglent point ſur ſon ſujet, & que je ſuis pleinement convaincu, qu'il vérifiera un jour ce que je viens de lui attribuer.

De ſorte que je conclus, qu'on pourra un jour faire de très-bonnes & grandes affaires avec lui en s'y prenant bien ; & qu'on pourra s'en faire de très-mauvaiſes en s'y prenant autrement.

CORRES-



CORRESPONDANCE
FAMILIERE
DE FRÉDÉRIC SECOND.

LETTRE I.

AU

PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

Berlin, le 13 Mars 1736.

MONSEIGNEUR,

COMME j'entreprendrois sans doute l'impossible pour obéir aux ordres de *VOTRE ALTESSE ROYALE*,

A je

je ne ſuis pas ſurpris de me voir engagé à traduire une Métaphyſique, quoique l'ouvrage ſoit aſſurément peu proportionné à mes forces. Mais comme le but de *V. A. R.* en m'ordonnant ce travail, n'a été que de lire en françois ce que le plus grand Philoſophe de notre ſiecle a écrit en allemand, je me flatte de remplir Ses vues en m'appliquant à rendre exactement les paroles de ce grand homme, ſans m'arrêter ni au ſtyle ni à l'élégance. C'eſt ce dont je me fais un devoir de prévenir *V. A. R.* afin qu'Elle n'attende pas de moi, ce dont je me ſens incapable.

Je crois, *MONSEIGNEUR*, que je viens de faire une eſpece de Préface. Mais comme *V. A. R.* veut faire de moi une eſpece d'Auteur, il

eſt

eſt aſſez naturel que je me conforme aux regles établies; trop heureux, ſi dans ma Traduction je ne néglige pas tous les devoirs d'un Traducteur. Je ferai du moins mon poſſible pour obſerver le plus eſſentiel, j'entends celui de la fidélité. Pour ce qui eſt du reſte, j'en remets le ſoin à mon Auteur. J'ai l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* le premier Chapitre de la Métaphyſique de *Wolff*, dans lequel il prouve comment l'homme eſt certain qu'il exiſte. Or comme toute ſa Métaphyſique eſt fondée ſur des preuves auſſi évidentes que le ſont celles de ce Chapitre, je prends la liberté de féliciter d'avance *V. A. R.* de la certitude qu'Elle va avoir de la choſe qui Lui importe le plus.

Quelle gloire pour notre Philoſophe

de prouver l'exiſtence de la plus belle ame qu'il y ait dans l'Univers ! & quelle félicité pour moi d'en être l'interprete ! Je n'en connois point d'autre après celle-là dans ce monde, que de me voir aux pieds de *V. A. R.*, de pouvoir Lui témoigner les ſentimens d'admiration & de reſpect avec leſquels je ſerai pendant toute ma vie,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

le très-ſoumis &
tout dévoué Serviteur,

U. F. DE SUHM.



LETTRE

LETTRE II.

à Rupin, ce 17 de Mars 1736.

MON CHER SUHM,

Vous ſavez que des nouvelles agréables, annoncées par des perſonnes que nous aimons, ſemblent nous faire plus de plaiſir qu'elles ne nous feroient ſi nous les apprenions d'une bouche indifférente. Vous comprenez, ou Vous devinez ſans doute, que l'aſſurance que me donne *Wolff**) de l'immortalité de mon

*) L'intéreſſant Auteur dont il eſt ſi ſouvent fait mention dans le cours de ces lettres, eſt le célebre Philoſophe, *Chrétien Baron de Wolff*, ſi connu par une foule d'ouvrages dans preſque toutes les branches de la Philoſophie. Il naquit à Breslau en 1769. Son Pere,

mon ame, (choſe qui m'intéreſſe infiniment & dont vous êtes l'interprete,) doit me cauſer une double joie, me venant de Vous, & me valant une lettre

Pere, un Homme de Lettres, voyant de bonne heure ſe développer en lui le germe d'un grand eſprit, l'envoya en 1699 à l'Univerſité de Iena, pour y faire ſes études.

Les ayant achevées, il ſe rendit à Leipzig en 1702 pour y enſeigner, & s'y fit connoître avantageuſement par une diſſertation ſur la manière d'enſeigner la Philoſophie. Sa méthode étoit en partie empruntée de Deſcartes. L'Univerſité de Halle l'ayant appelé de là à une Chaire de Mathématiques, il s'y rendit, & y enſeigna pluſieurs années avec un applaudiſſement général. Mais s'étant enfin attiré à dos la Faculté *de Théologie*, il fut obligé, par un ordre de la Cour qu'on avoit indiſpoſée contre lui, à quitter cette Ville preſque ignominieuſement.

Cette flétriſſure ne fit cependant qu'augmenter ſa réputation, & lui attirer de plus grands

lettre dans laquelle Vous épuisez tout ce que la politesse a pu fournir de plus honnête & de plus obligeant. Il s'agit à présent d'y répondre, & je ne

grands honneurs. Il obtint à Marpourg une Chaire de Mathématiques & de Philosophie; fut peu après déclaré Professeur honoraire de l'Académie des Sciences de Petersbourg; ensuite Membre de l'Académie des Sciences de Paris; & enfin Conseiller de Régence par le Roi de Suede. On lui offrit même la place de Président de l'Académie à Petersbourg; mais il la refusa.

Le Roi de Prusse, *Frédéric-Guillaume I*, qui vivoit encore alors, revenu des préjugés qu'on lui avoit fait concevoir contre lui, fit deux tentatives pour l'engager à revenir à Halle, mais inutilement.

Enfin après sa mort, son Successeur à la couronne, *Frédéric II*, qui faisoit grand cas de *Wolff* & de ses ouvrages qu'il étudioit, le rappela à Halle dès les premiers jours de son regne, avec les titres de Conseiller privé, de

ſaurois Vous dire autre choſe, ſinon, que ce qui ſeroit capable de me donner une bonne idée de mon ame, c'eſt la vive repréſentation qu'elle ſe fait de Votre

Vice-Chancelier, & de Profeſſeur en Droit. Il l'éleva dans la ſuite à la dignité de Chancelier, & l'Electeur de Baviere, pendant qu'il exerçoit le Vicariat de l'Empire, le promut à celle de Baron de l'Empire, ſans que le Philoſophe l'eut recherché, ni prévu. Comblé de gloire & d'eſtime, comme il le méritoit, il mourut le 9 Avril 1754 dans ſa 76.e année.

Les principaux ouvrages de ce Philoſophe, dont il y en a un très-grand nombre, ſont: Un Cours de Mathématiques, le plus complet que l'on ait juſqu'à préſent; un Dictionnaire de Mathématiques; une Philoſophie théorétique & pratique en 23 vol.; ſes Principes du Droit de la Nature & des Gens; & enfin ſa Logique, ou ſes Penſées ſur les forces de l'Entendement humain, & ſur leur droit & leur uſage dans la recherche de la vérité.

On

Votre perſonne, & l'idée juſte & avantageuſe dans laquelle Vous lui êtes toujours préſent. Je me rappelle toutes nos converſations nocturnes, & je Vous aſſure que je n'ai pas perdu un petit mot de tout ce que Vous m'avez dit. Il me ſembloit entendre la bouche de la Vérité dont émanoient des oracles.

Vous m'avez convaincu, perſuadé, d'une maniere indubitable, que je ſuis; j'attends à préſent de Vos ſoins officieux le reſte de la traduction de cette admirable Métaphyſique, & je Vous aſſure que

On accuſe les ouvrages de *Wolff* d'être trop diffus. » Il a noyé, dit un Auteur illuſtre, le Syſtême de *Leibnitz* dans un fatras de livres, & dans un déluge de paroles «. Ce qui caractériſe principalement les Ecrits philoſophiques de ce ſavant homme, c'eſt ſa Méthode.

que je ſuis & ſerai toute ma vie avec toute la reconnoiſſance *) que mérite un

*) La fin d'une lettre eſt la place ordinaire des proteſtations qui ne ſignifient rien, des complimens en un mot: — des complimens dans la bouche d'un Prince héritier d'une Couronne! dans ta bouche, Frédéric! ô vraiment ſi jamais compliment fut déplacé, c'eſt bien ... blaſphême! O ſi jamais parole fut ſincere, ſi jamais la bonne foi d'une promeſſe fut humainement juſtifiée par la fidélité de ſon accompliſſement, c'eſt bien ... qu'une voix inconnue, Grand Roi, rende ce témoignage à ta cendre ... c'eſt bien dans ce cas-ci!

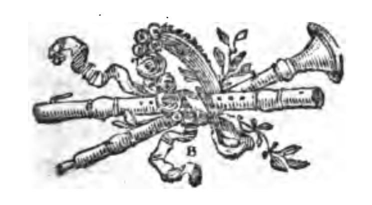
Voyez à la fin de ce recueil, la remarque qui ſuit la derniere lettre du Conſeiller privé de Suhm, où il eſt détaillé de quelle maniere le Roi, qui ne l'étoit, en écrivant cette lettre, encore qu'en eſpérance, a ſcellé par les témoignages les plus ſenſibles de ſa grâce, la ſincérité des proteſtations de reconnoiſſance & d'amitié qu'il réitere à M. de Suhm, on ne peut plus cordialement, dans chacune de ſes lettres.

un ſervice auſſi grand & auſſi eſſentiel que celui que Vous me rendez,

MON TRÈS-CHER SUHM,

Votre très-fidellement affectionné & ſincere ami,

FRÉDÉRIC.



LETTRE III.

Berlin, ce 21 Mars 1736.

MONSEIGNEUR,

J'ÉTOIS dans une grande inquiétude ſur le ſuccès du premier Chapitre de ma Traduction, craignant avec raiſon, que *V. A. R.* ne trouvât que je lui faiſois lire de l'allemand en françois. Mais la lettre par laquelle il a plu à *V. A. R.* de me combler des témoignages de Sa bienveillance, m'a fait voir que mon empreſſement à remplir Ses volontés me tient lieu de mérite, & que Sa pénétration aura ſuppléé aux défauts de ma traduction. Je ne ſuis donc plus en peine de mon petit ouvrage; me voilà ſuffiſamment encouragé

couragé pour aller jufqu'au bout. La continuation que j'ai l'honneur de Vous envoyer, *MONSEIGNEUR*, Vous témoignera le zele avec lequel je vais y travailler.

Je me fuis apperçu que l'objection des Matérialiftes, qui prétendent que c'eft l'orgueil des hommes qui les a féduits à s'attribuer une ame, avoit beaucoup frappé *V. A. R.*, & que c'eft Sa grande, Son exceffive modeftie, qui La retenoit dans le doute. Que de difficultés ne trouvera donc pas à furmonter notre Philofophe, lorfque traitant de la Subordination des Ames, il voudra démontrer à *V. A. R.* avec tant d'évidence, la fupériorité de la Sienne ! Et cependant l'expérience la Lui prouve journellement ; & Elle-même en donne chaque jour les plus évidentes

évidentes preuves, dans la préférence qu'Elle adjuge à cette Supériorité d'ame, ſur celle que lui a donné le rang & la naiſſance.

Je me jette aux pieds de *V. A. R.* pour Lui dire que je ſuis ſi pénétré des bontés dont Elle m'honore, que je ne trouve aucun terme digne d'exprimer les reſpectueux ſentimens avec leſquels je ſerai juſqu'à la fin de ma vie, &c.



LETTRE

LETTRE IV.

à Rupin, ce 22 Mars 1736.

MON CHER SUHM,

JE m'acquitte de ma dette, quoique un peu tard. Je Vous envoie le saumon fumé; il eſt tout frais, ne faiſant que d'arriver du Rhin. Je ſouhaite qu'il parvienne de même juſques à Vienne.

Ne m'étant pas tout-à-fait bien porté, mon Chirurgien m'a conſeillé de prendre plus de mouvement que par le paſſé, ce qui m'oblige d'aller à cheval, & de trotter ou de galoper tous les matins. Mais pour ne pas changer pour cela mon genre de vie ordinaire, j'anticipe ſur le ſommeil, afin

afin de regagner d'un côté, ce que je perds de l'autre. J'ai penſé devenir votre Sectateur, & me mettre à ſcier du bois *) ; mais le beau temps m'a fait prendre un parti différent. Ainſi prenez-Vous-en au ſoleil, ſi je ne Vous imite pas en cela, comme je voudrois bien le faire en toute autre choſe ; étant avec une véritable eſtime,

MON CHER SUHM,

Votre fidellement
affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

*) M. *de Suhm* avoit écrit antérieurement au *Prince de Pruſſe*, qu'il s'amuſoit à ſcier du bois dans ſes momens de récréation.



LETTRE

LETTRE V.

Berlin, le 25 Mars 1736.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu avec respect les ordres de *V. A. R.*, & aussi-tôt j'ai pris avec le B. de Demerath toutes les mesures possibles pour faire parvenir le saumon en bon état à Vienne.

Mon affliction est extrême d'apprendre que *V. A. R.* ne jouit pas d'une santé parfaite. Mais ce qui me rassure, est que rien n'étant dans le monde sans raison suffisante, je suis persuadé que Dieu n'a fait naître un Prince doué de si grandes qualités, & si porté au bien, que dans le dessein

qu'il fût un jour les délices du Genre humain.

Que je fais bon gré à celui qui a engagé *V. A. R.* à se donner plus de mouvement; c'étoit bien là assurément le conseil le plus propre à rétablir Sa santé. Mais, *MONSEIGNEUR*, n'est-ce pas éluder le conseil de Votre Esculape, que de retrancher sur Votre sommeil le temps que Vous devez employer à fortifier Votre santé? Le repos du sommeil est aussi nécessaire au corps que le mouvement. Le zele m'emporte peut-être; mais dussé-je encourir un moment de disgrace, je ne puis m'empêcher de dire à *V. A. R.* que l'ardeur d'acquérir des connoissances Lui fait oublier qu'Elle se doit à de grands Peuples. Parce qu'Elle ne sent aucune borne à la grandeur de

Son

Son ame, Elle croit ſans doute n'en devoir auſſi mettre aucune à l'étendue de Ses connoiſſances? Mais, *MONSEIGNEUR*, ſavez-Vous bien à quoi Vous Vous jouez? A rendre inutiles les ſoins & les veilles de ceux qui travaillent à ſe rendre capables de Vous être utiles un jour, pendant que *V. A. R.* s'applique, aux dépens de Sa ſanté, à ſe mettre en état de ſe paſſer d'eux.

Au nom de tous ceux qui attendent un jour leur bonheur de Vous, ménagez Votre précieuſe vie!

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.



LETTRE VI.

Sans date.

MON CHER SUHM,

APRÈS la lettre que Vous venez de m'écrire, je reconnois que Vous êtes non-ſeulement capable de traiter les matieres les plus ſublimes de la philoſophie, mais encore de donner un tour heureux & fin à des matieres qui ſeroient plates dans la bouche de tout autre.

Le plomb entre vos mains ſe convertit en or.

Comment ſur le ſujet de mon indiſpoſition, (bagatelle peu importante au reſte du genre humain) eſt-il poſſible de dire quelque choſe de plus obligeant,

obligeant, de plus flatteur & de mieux amené, que ce que vous me dites dans Votre Lettre ? Il faut avoir pour cela, comme Vous, un fonds d'esprit inépuisable, une finesse infinie, & une maniere de faire envisager les objets, qui les fait valoir infiniment plus qu'ils ne valent en effet ? Je souhaiterois pour l'amour de moi que Votre lettre contînt autant de vérités qu'elle contient de choses spirituelles & jolies ; & j'aimerois mieux en croire Vôtre philosophie, & les argumens de *Wolff*, que ceux que Votre amitié & Votre support pour Vos amis, Vous suggerent. Non, *mon cher Suhm*, je suis bien loin d'être tout ce que Vous me croyez, ou que Vous me dites être ! mais je sens bien que quand même tout cela seroit, je ne pourrois jamais me passer

de gens de Votre trempe, & que je reconnoîtrois toujours la lumiere ſupérieure des aſtres ſur les petites étoiles ſubordonnées. Quand on ſait ce que Vous ſavez, & qu'un heureux génie, ſecondé des tréſors que nous puiſons dans l'étude des Belles-Lettres, nous a élevés juſqu'au point de perfection où je Vous vois briller, alors il eſt bien permis de ſcier du bois, & de ſe donner du loiſir. Mais quand l'on ne fait qu'entreprendre une courſe, l'on ne doit pas s'arrêter au premier pas, mais plutôt ſuccomber que de ne pas atteindre au but. Ne combattez donc pas ma conſtance & ma fermeté, *mon cher Suhm*, car c'eſt ſur elle que ſe ſoutient la véritable amitié que j'ai pour Vous, & à laquelle je ne renoncerai pas plus qu'au déſir de me per-

feċtionner,

fectionner, afin d'être pendant tout le cours de ma vie, honnête homme, ami des Arts, & sur-tout, avec une sincérité parfaite, fidelle ami de tous mes amis.

Ainsi jugez à quel point je suis,

MON TRÈS-CHER SUHM,

Votre très-affectionné

FRÉDÉRIC.



LETTRE VII.

A Rupin, ce 27 de Mars 1736.

MON CHER SUHM,

C'eſt à Vos ſoins officieux que je ſuis encore redevable du ſecond Chapitre de *Wolff.* Sans bleſſer Votre modeſtie, & en me reſſerrant dans les limites les plus étroites de la vérité, je peux Vous aſſurer que *Wolff* ne perd rien en paſſant par Vos mains; & je trouve que Vous Vous acquittez avec tout le ſuccès poſſible d'une entrepriſe auſſi noble que difficile.

Enfin je commence à appercevoir l'aurore d'un jour qui ne brille pas encore tout-à-fait à mes yeux; &

& je vois qu'il eſt dans la poſſibilité des Etres, que j'aie une ame, & que même elle ſoit immortelle. M. Achard*) m'envoie un grand raiſonnement ſur cette matiere, qui doit ſervir de ſupplément aux ſermons qu'il nous a faits cet hiver; & il me demande de lui faire voir les endroits de ſon raiſonnement que je trouverai les plus foibles. Mais je m'en garderai bien; car quoique la plupart des raiſons qu'il m'allegue, ſoient des ſophiſmes plutôt que des argumens, je ne m'ingérerai pas à entrer en lice avec des perſonnes qui ont étudié, & qui en ſavent infiniment plus que moi; je m'en tiens à *Wolff*; & pourvu qu'il me prouve bien que mon

*) Antoine Achard, Paſteur de l'Egliſe Françoiſe de Berlin & Conſeiller du Conſiſtoire Supérieur, grand Orateur, dont on a deux Volumes de Sermons. Il eſt mort le 5 Mai 1772.

mon Etre indiviſible eſt immortel, je ſerai content & tranquille.

Le profit que Vous pouvez tirer de Vos peines, *mon cher Suhm*, eſt qu'au lieu que la véritable amitié que j'ai pour Vous finiroit avec ma vie, elle reſtera immortelle comme mon ame; & que cette ame ſe ſentant, après Dieu, redevable à vous ſeul de ſon exiſtence, ne manquera jamais de Vous donner des marques d'une amitié fondée ſur l'eſtime, l'inclination, & la reconnoiſſance parfaite avec laquelle je ſuis,

MON CHER DIAPHANE *),

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

*) C'eſt là un nom amical que le *Prince de Pruſſe* donnoit à M. *de Suhm*, comme un gage de leur intimité, & qu'il lui a conſervé juſqu'à la fin de ſa vie. Tout ce que l'on ſait des

LETTRE VIII.

Berlin, ce 30 Mars 1736.

MONSEIGNEUR,

IL me tarde de me voir aux pieds de *V. A. R.* pour Lui témoigner une foible partie des sentimens dont m'a pénétré Sa derniere lettre. Quel prix de mon obéissance ! & combien l'immortalité de mon ame ne m'en devient-elle pas plus chere, depuis l'assurance

des circonstance qui peuvent avoir occasionné le choix de ce nom, ne sont que de simples conjectures. Le sens du mot *Diaphane*, répond au sens propre du mot allemand qui sert de titre aux Princes ; mais il y a plus d'apparence que c'est ici une allusion à cette candeur & sincérité de cœur, que les Allemands nomment *Offenherzigkeit.*

l'assurance que *V. A. R.* vient de me donner ! Quelle noblesse de sentimens ! Quelle élévation ! Vous êtes assurément le premier Prince, que dis-je ? Vous êtes le premier homme, qui, non content de faire du bien dans ce monde, ne pense trouver dans l'immortalité de son ame, qu'une raison d'en faire éternellement ! Quelle preuve invincible des récompenses après cette vie n'est pas à mes yeux ce sentiment de Votre belle ame ! Car que ne doit-on pas attendre du Créateur qui prit plaisir à l'y imprimer ?

J'ose espérer, *MONSEIGNEUR*, que Vous aurez pardonné, au vif intérêt que je prends à Votre santé, les représentations que j'ai pris la liberté de Vous faire ; & je me flatte

que

que Vous avez trop bonne opinion de moi pour me croire capable de combattre Votre amour pour les Sciences, passion louable dans tout homme, & adorable dans un grand Prince. Non, *MONSEIGNEUR*, je n'ai voulu combattre que cet excès d'amour pour elles, qui Vous porte souvent à retrancher de Votre sommeil une trop grande partie, pour que Votre santé ne doive pas tôt ou tard s'en ressentir.

Pour prix des voeux que je fais sans cesse pour une aussi longue & aussi glorieuse vie de *V. A. R.* que Ses vertus la lui méritent déjà, permettez, *MONSEIGNEUR*, que je prenne au pied de la lettre les assurances que Vous daignez me donner de vos bonnes graces.

J'ai

J'ai l'honneur de Vous envoyer la continuation de *Volff* juſqu'au paragraphe 75, c'eſt-à-dire, juſqu'à celui où notre Philoſophe commence à parler des Etres ſimples.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.



LETTRE

LETTRE IX.

Lubben *), le 17 *Avril* 1736.

MONSEIGNEUR,

J'AI été obligé malgré moi de m'arrêter encore quelques jours à Berlin; mais je n'ai pas lieu de m'en repentir, puisque j'ai eu occasion de lire un postcript pour le Diaphane, qui l'a mis au comble de la joie en lui apprenant que son divin Prince a bien voulu l'assurer qu'il pense à lui. Rien ne pouvoit venir plus à propos pour

*) Petit endroit près de Berlin où M. *de Suhm* s'étoit retiré afin de pouvoir, sans distraction, travailler à la traduction de la Métaphysique de *Wolff*, que le *Prince de Prusse* l'avoit engagé à faire pour Lui.

pour ſoulager l'ennui mortel qu'il reſſent d'être abſent du Prince adorable pour qui ſeul il vit & reſpire.

Le Comte *d'Althan* m'a fait ſavoir par le B. *Demerath* que le ſaumon eſt arrivé en même temps que lui, fort à propos, le Vendredi ſaint, & que le Duc *de Lorraine* *) remerciera lui-même

*) Le Duc *de Lorraine* dont il s'agit ici, eſt le Duc *François*, plus connu dans la ſuite comme Empereur, ſous le nom de *François Premier*. Le *Prince de Pruſſe* avoit fait ſa connoiſſance perſonnelle lors de ſes fiançailles avec la Princeſſe *Eliſabeth-Chriſtine de Brunſwick-Bevern*, auxquelles le Duc *François* avoit aſſiſté à Berlin le 10 Mars 1732. Lors de l'envoi du ſaumon dont il eſt fait mention dans la lettre ci-deſſus, le Duc *de Lorraine* ſe trouvoit à Vienne à l'occaſion de la paix & de l'échange de la Lorraine que le Roi *Staniſlas* devoit recevoir, contre le *Grand-Duché de Toſcane* qui devoit être aſſuré au Duc

même *V. A. R.* de cette attention à laquelle il a témoigné être très-ſenſible.

Auſſi-tôt que je fus arrivé ici, je repris *Wolff;* & j'ai l'honneur d'en envoyer à *V. A. R.* la continuation. C'eſt depuis le paragraphe 75 juſqu'au 90. J'ai mieux aimé envoyer peu cette fois, que de manquer une poſte. Mais ce peu mérite beaucoup d'attention, & ſera, je m'aſſure, trouvé digne des réflexions de *V. A. R.*

Oſerois-je, *MONSEIGNEUR*, Vous faire part d'une découverte que je crois avoir faite dans mon petit travail? Je crois m'être apperçu que la langue allemande eſt plus propre aux raiſonnemens métaphyſiques &

C abſtraits,

Duc *de Lorraine* après la mort du *Grand-Duc Jean Gaſton*, dernier Prince de *la Maiſon de Médicis*.

abſtraits, que la françoiſe. Les raiſons qui me l'ont fait juger, ſont : premiérement, que la langue allemande eſt plus riche en mots; & ſecondement, qu'elle n'eſt pas auſſi ſujette aux ambiguités que la langue françoiſe; ce qui la rend propre à exprimer chaque penſée avec plus de préciſion & de netteté, & par conſéquent avec plus de force. Je ſens fort bien toute la hardieſſe d'une telle aſſertion, mais ſachant combien *V. A. R.* eſt prompte & facile à ſe rendre à de bonnes raiſons, pourquoi craindrois-je d'en avancer ? & pourquoi ne me permettroit-Elle pas de m'élever juſqu'à L'imiter en cela, en me laiſſant frapper par des raiſons frappantes. Il eſt vrai que je puis me tromper, en attribuant à la langue françoiſe des défauts

que

que je ne devrois chercher que dans moi-même ; c'eſt auſſi ce qui m'a fait prendre la précaution de mettre à la marge les mots allemands que je n'ai pas cru pouvoir rendre aſſez bien en françois ; laiſſant à la pénétration de *V. A. R.* le ſoin de ſuppléer à l'imperfection de mon travail.

J'ai l'honneur d'être avec le plus parfait dévouement & le plus profond reſpect, &c.



LETTRE X.

A Rupin, ce 14 Avril 1736.

MON CHER DIAPHANE,

COMMENT pourrai-je aſſez Vous remercier de toutes les peines que Vous Vous donnez pour l'amour de moi. Je Vous aſſure que j'en ſuis reconnoiſſant autant qu'on peut l'être. Me voilà donc à la fin parvenu, par Vos ſoins, juſques à cet Etre ſimple ou indiviſible. Je ſuis charmé de la force du raiſonnement de *Volff*; & à préſent que je commence à me ſtyler ſur ſa maniere de raiſonner, j'en découvre la force & la beauté.

Sans bleſſer Votre modeſtie, & ſans léſer la vérité, je peux Vous aſſurer que j'ai trouvé Votre traduction

tion excellente ; car j'avoue que la curiofité que j'ai eue de voir l'original allemand de la Métaphyfique de *Volff*, me l'a fait comparer avec ce que Vous avez eu la bonté de m'en traduire ; mais je ne trouve en aucun endroit qu'il ait perdu, en paffant par Vos mains. J'avoue que Vous pouvez me perfuader (Vous en avez le don) que la langue allemande a fes beautés & fon énergie, mais Vous ne me perfuaderez jamais qu'elle foit auffi agréable que la françoife. Et quand même Vous en viendriez à bout, j'aurois toujours une raifon bien forte, & fuffifante à mon avis pour Vous faire comprendre que je lis l'ouvrage de *Wolff* plus volontiers en françois ; c'eft que la traduction eft toujours accompagnée de Vos lettres, & que je fuis charmé quand je

vois quelque production d'un eſprit que j'aime & que j'eſtime également.

Oui, *mon cher Suhm*, ſans Vous faire un mauvais compliment, je Vous aſſure que je trouve tant de charmes dans Votre eſprit, & dans Votre entretien, que ſi déſormais Vous alliez Vous réſoudre à ne parler & à n'écrire qu'en Chinois, je ſerois homme à l'apprendre, pour profiter de Votre converſation, & pour Vous faire voir qu'il n'y a pas de langue au monde à laquelle je ne m'appliquaſſe, afin de Vous y exprimer avec plus d'énergie tout le cas que je fais de Vous, & la véritable eſtime avec laquelle je ſuis,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE XI.

Lubben, le 18 Avril 1736.

MONSEIGNEUR,

JE viens de recevoir une lettre du Comte d'*Althan* du 6 de ce mois, par laquelle il me mande qu'il a préſenté au Duc ſon Maître le ſaumon dont il avoit été chargé; & que ce Prince a eu une véritable joie de voir cette attention de *V. A. R.* pour lui, la regardant comme une marque de la continuation de Son amitié, qui Lui étoit d'autant plus chere qu'il en connoiſſoit tout le prix; qu'il ſouhaitoit que je témoignaſſe à *V. A. R.*, dans toutes les occaſions, Son déſir de la cultiver pour la rendre éternelle; & que je travaillaſſe à reſ-

ſerrer de plus en plus une liaiſon que Lui-même chercheroit à entretenir par tous les ſoins imaginables.

Quelle flatteuſe commiſſion pour moi, *MONSEIGNEUR*, ſi Vous daignez l'agréer. Rien ne pourroit m'arriver de plus heureux que d'être l'interprete des ſentimens d'amitié de deux grands Princes, dont les intérêts futurs d'Etat & de gloire pourront peut-être un jour en tirer les plus grands avantages.

Je me flatte que *V. A. R.* eſt perſuadée que je m'y ſens animé par l'inviolable & religieux attachement que j'aurai toute ma vie pour Elle; n'y ayant point d'idée d'un dévouement plus entier que celui avec lequel j'ai l'honneur d'être très-reſpectueuſement, &c.

LETTRE

LETTRE XII.

Lubben, ce 20 Avril 1736.

J'AI l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* la ſuite de mon ouvrage juſqu'au paragraphe 115. La matiere commence à devenir fort intéreſſante, & il me tarde de voir la fin du Dictionnaire de *Wolff*; c'eſt ainſi que j'appelle l'explication qu'il donne des mots, & qui eſt abſolument néceſſaire pour l'intelligence des choſes; en ſorte que dans la ſuite on ſe trouve amplement dédommagé de la peine qu'on s'eſt donnée pour apprendre cette eſpece de nouvelle langue.

V. A. R. agréera que, pour l'amuſer un inſtant, je lui faſſe part d'une

aventure

aventure héroï-comique-amoureuse qui s'est passée derniérement ici.

Le Capitaine du Château de Lubben est un certain *Tritschler*, bon homme, pere de quatre filles, dont l'aînée, quoique richement laide, a brillé il y a plus de 20 ans à Dresde dans tous les bals masqués, par sa belle taille & sa danse. On dit aussi, il est vrai, qu'elle avoit la mortification d'entendre cesser les éloges dès qu'elle se démasquoit. Il y a long-temps qu'elle ne danse plus, & ce n'est pas elle non plus qui a aidé à jouer le Roman. Les deux sœurs suivantes ont, selon toute apparence, renoncé à faire parler des effets de leurs charmes. Reste donc la cadette qui est l'Héroïne. C'est une blonde, qui n'est pas mal ; grande, assez bien faite, chantant & jouant du clavecin. Son pere,

pere, pour lui donner occasion d'exercer ses talens, a souvent de petits concerts chez lui, où assistent ceux qui fréquentent sa maison, & ceux qui s'y font présenter. Un Gentilhomme nommé *Hacke*, qui a servi quelques années, & quitté ensuite comme Lieutenant, demeurant à quelques lieues d'ici sur une terre fort endettée, est venu ces jours passés dans cette ville, & s'est fait introduire au château par un Officier de la garnison. Il est vrai qu'on prétend que le concert étoit fort complet, & que la belle s'y surpassa; je veux croire aussi que le cavalier s'étoit mis de son mieux, & que la belle avoit son beau jour; mais cependant, ô amour! que ton pouvoir est grand! Se voir pour la premiere fois, & s'aimer éperdument, n'est pour eux qu'une

même

même choſe. La fin du concert n'a pas plutôt ſoulagé l'impatience de l'amant, qu'il ſe leve, fait la révérence au pere, & lui demande ſa divine fille en mariage. Le pere y conſent, appelle ſa fille, lui propoſe la choſe, & trouve une obéiſſance digne d'Iphigénie. Le bon homme met la main de ſa fille dans celle de ſon amant, & après avoir ſatisfait aux ordres de l'amour, il ſonge à faire connoiſſance avec ſon gendre, lui demande ſon nom, ſon état, & tout ce qui s'enſuit. A quoi celui-ci ayant répondu, tous paroiſſent ſatisfaits; & peu de jours après, la ſérieuſe cérémonie unit à jamais le couple fortuné.

Voilà vraiment un ſujet de Roman à déſeſpérer la plus riche imagination.

Agréez, *MONSEIGNEUR*, l'aſſurance de mon profond reſpect, &c.

LETTRE

LETTRE XIII.

A Rupin, ce 27 Avril 1738.

MON CHER DIAPHANE,

JE viens de recevoir à la fois deux de Vos lettres, qui m'ont fait tout le plaisir du monde. Si le service de Mars ne m'occupoit entiérement, j'aurois répondu à chacune à part, & d'un style non laconique; mais je Vous assure qu'à peine ai-je le temps de boire & de manger.

Je ne m'attendois assurément pas que le saumon que j'ai envoyé au Duc de Lorraine lui seroit aussi agréable qu'il le lui a été. Je regarde le plaisir qu'il lui a fait comme une marque

marque de l'amitié qu'il a pour moi; car l'amitié rend agréables des bagatelles, quand elles viennent de la part des perſonnes que nous aimons. Le Duc n'auroit pu choiſir un organe qui me fût plus agréable que celui de Diaphane, car Vous ſavez combien je Vous aime & Vous eſtime; auſſi ne devez-Vous pas Vous étonner du plaiſir que j'ai à recevoir de Vos nouvelles.

J'étudie *Wolff* avec une très-grande application, & je me forme de plus en plus à ſa maniere de raiſonner qui eſt très-profonde & très-juſte. La propoſition de la raiſon ſuffiſante, & celle de la différence des Etres ſimples & compoſés, ſont, à mon avis, celles qu'il faut le plus s'imprimer quand on veut bien comprendre

prendre la ſuite de ſa Métaphyſique; & ce ſont auſſi les deux propoſitions que je relis tous les jours plus d'une fois, pour les bien imprimer dans la mémoire.

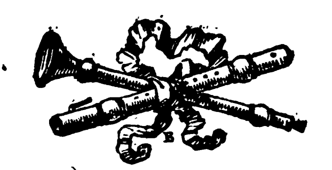
A ce que je vois, l'amour exerce ſon empire à Lubben comme à Troye, en Sicile, ou à Anet. Quels miracles ne fait-il pas tous les jours! Il n'y a pas juſques à Rupin où il ne faſſe ſentir ſon influence; nous en avons des exemples ici, mais le temps ne me permet pas. de Vous entretenir là-deſſus. L'on m'appelle, & j'entends déjà la voix de 600 hommes qui veulent être exercés. Il faut m'y rendre pour les dépêcher le plus vîte qu'il me ſera poſſible.

Cependant, crainte que notre amitié n'en

n'en ſouffre, permettez-moi de Vous aſſurer auparavant de la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-affectionné
& fidelle ami,
FRÉDÉRIC.



LETTRE

LETTRE XIV.

A Rupin, le 6 Mai 1736.

MON CHER DIAPHANE,

JAMAIS Tantale n'a tant fouffert dans le fleuve dont il ne pouvoit boire les eaux, que moi d'avoir reçu vos cahiers de *Wolff* & de ne pouvoir les lire. Tous les incidens, & tous les fâcheux du monde, fe font, je crois, donné le mot pour m'en empêcher. Un voyage à Potfdam, des exercices quotidiens, & l'arrivée de mon frere en compagnie des fieurs de *Hacke* & de *Rittberg*, m'en ont empêché.

Imaginez-Vous, mon cher *Diaphane*, je vois débarquer cette caravane fans penfer à rien; & ces Meffieurs me

 pefant

peſant ſur les épaules comme tout; ne me quittent pas d'un pied, pour me faire, je crois, donner à tous les Diables. Un diſcours de tailles, de meſures, de pieds, eſt bientôt épuiſé; voilà qui eſt fini, & *je me vois à ſec*, comme Boileau *) *aux bords du Leck*. Que faire? je me ſuis aviſé, à ce qu'il me paroît fort à propos, de les mener dans mon jardin que j'ai fait illuminer entiérement, de même que le Temple. J'ai fait jouer un petit feu d'artifice, & du reſte je les ai régalés du mieux que j'ai pu. Comme ce ſont des perſonnes qui font beaucoup plus de cas des Etres compoſés

*) Ce paſſage fait alluſion aux deux vers de Boileau de ſa ſeconde Epître au Roi Louis XIV.

Et par-tout ſur le Wahl, ainſi que ſur le Leck,
Le vers eſt en déroute, & le Poëte à ſec.

Voyez Œuvres diverſes de Boileau, Epître IV. au Roi.

composés que des Etres simples, qu'ils ne connoissent pas; ou, pour parler plus intelligiblement, qu'ils ont plus de notions de leurs estomacs que de leurs esprits, je les ai mis sur le chapitre de la philosophie de *Duval* *) qui a fait merveilles, & leur a bourré la bedaine, au *non plus.* Je me suis lassé de les voir manger, & j'aurois volontiers jeûné deux jours, si j'avois pu avoir le plaisir de m'entretenir pendant tout ce temps avec mon cher *Diaphane.* Vous savez le cas que je fais de lui, & que je suis, comme on ne le sauroit être davantage, avec une parfaite estime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

*) Alors Cuisinier du *Prince de Prusse.*

LETTRE XV.

A Berlin, ce je ne ſais lequel de Mai 1736.

MON CHER DIAPHANE,

SI le Dieu *Mars* avoit réſolu de me faire faire divorce avec les Muſes, il n'auroit certes pu mieux s'y prendre qu'il l'a fait. Une ſucceſſion continuelle d'occupations puériles nous tient ici, depuis la pointe du jour juſqu'au coucher du ſoleil, dans une continuelle action. C'eſt à elle que Vous devez Vous en prendre de ce que je ne Vous ai pas répondu plutôt. Je profite d'un moment de relâche, pour Vous remercier des peines infinies que Vous Vous donnez dans la traduction de *Wolff*. J'ai trouvé le moyen d'en lire & relire par repriſes les

les derniers cahiers que Vous m'avez envoyés. Je commence à me faire à sa maniere de raisonner, & je suis à présent beaucoup plus au fait de ses propositions que je ne l'étois il y a quelques mois. Et la preuve que je comprends fort bien son principe de contradiction, c'est que je sens que Vous estimant une fois au point que Vous savez, je ne puis absolument Vous estimer moins; ou, pour parler plus intelligiblement; c'est que connoissant toute l'étendue de Votre mérite, je ne saurois que Vous estimer de tout mon cœur, étant,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

*) On a supprimé ici quelques lettres peu intéressantes de M. *de Suhm*, dans lesquelles il annonçoit différens envois de la suite de sa traduction.

LETTRE XVI.

A Berlin, ce 28 Mai 1736.

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

JE Vous fais mille & mille remercîmens de ce que Vous m'avez envoyé la continuation de *Wolff.* Vous me procurez tant de plaiſir par l'étude que j'en fais, que je ne me ſens pas en état de Vous en témoigner ma reconnoiſſance.

Nous nous tuons ici à force d'exercices tous les jours, & nous n'en avançons ni plus ni moins; car aujourd'hui le Régiment du *Prince Henri* a paſſé la revue, & après avoir fait des merveilles, *le Roi* n'en a point paru ſatisfait; & même il a fait éclater un air de mécontentement qui a dépité tout le public.

public. Dites-moi la raifon fuffifante de fa colere. Je ne la peux trouver ni hors de lui, ni en lui; & je ne peux en attribuer la caufe, qu'à un hafard qui a produit fa mauvaife humeur, à un échauffement de bile qui lui a fait confidérer le pauvre Prince & fon Régiment d'un œil mifanthrope & hypocondre. Dieu me préferve d'un pareil fort! Mon parti feroit bientôt pris, fi pareille chofe m'arrivoit. J'attends le jour, le moment, la minute où je partirai d'ici pour m'en retourner dans mon repos, & pour jouir de la vie; j'aurai alors plus de temps qu'à préfent pour Vous affurer de la parfaite & fincere eftime avec laquelle je fuis,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE XVII.

Lubben, le 1 Juin 1736.

MONSEIGNEUR,

LA derniere lettre dont *V. R. A.* m'a honoré, m'a trouvé dans un état qui me rendoit fort néceſſaire un pareil encouragement à demeurer dans ce monde; car une colique affreuſe m'en avoit tout-à-fait dégoûté. Sérieuſement, *MONSEIGNEUR*, j'ai cru aller voir des yeux de l'Entendement pur, tout ce que *Wolff* nous montre avec toute la netteté dont notre perception eſt ici bas capable; & après m'être entiérement réſigné aux volontés de cet Etre par lequel tous les autres exiſtent, je me ſuis mis à confier à un papier

papier mes dernieres penſées terreſtres pour *V. A. R.* Ah! que ne lui diſois-je pas ſur la douleur que j'éprouvois en quittant ce monde avant que d'avoir pu Lui être auſſi utile que je le ſouhaitois, avant que d'avoir pu Lui donner des preuves tout-à-fait convaincantes que mon premier, mon plus ardent déſir étoit de lui ſacrifier mon ſang & ma vie! Enſuite je faiſois l'unique teſtament que j'avois à faire, diſpoſant de mes enfans; & je prenois la liberté de les léguer à *V. A. R.*

N'ayant plus rien à faire après cela, je ſerois mort dans la douce perſuaſion qu'Elle n'auroit point dédaigné mon legs. Mais, *MONSEIGNEUR*, me voilà de nouveau plein de vie, de l'eſpérance de Vous la ſacrifier encore; plein du déſir de trouver les occaſions

de

LETTRE XVIII.

A Rupin, ce 6 Juin 1736.

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

QUEL bonheur, quand au milieu d'un orage que l'on ne connoît pas, on eſt endormi dans les bras de la ſécurité & du repos! Voilà préciſément le cas où je me ſuis trouvé. Quoi, mon cher *Suhm*, Vos jours, qui me ſont d'un prix infini, ont été menacés! quoi, une mort prématurée auroit porté obſtacle aux effets de ma reconnoiſſance, & à l'efficace de mes bonnes intentions! Non, le Ciel qui aime & qui commande les devoirs de la vertu, ne m'a pas voulu ôter une occaſion d'être reconnoiſſant. Vivez, mon

mon cher Suhm ! vivez, puiſque le Ciel le permet ! vivez pour Vos amis, qui, par le véritable attachement qu'ils ont pour Vous, ne pourroient ſoutenir l'atterrante penſée d'être ſéparés de Vous ! J'avoue & je comprends que Vous n'aviez à Vous attendre, au dernier période où Vous touchiez, qu'aux récompenſes dont le Ciel couronne la vertu ; & qu'ainſi, par rapport à Vous-même, Vous perdez plus en prolongeant Vos jours qu'en finiſſant Votre carriere. Mais, mon cher Suhm, n'oubliez pas la tendreſſe que Vous devez à un nourriſſon que Vous n'avez pas encore ſévré dans l'école de la philoſophie. Que ſerois-je devenu? car je ſens que j'ai beſoin de Vos yeux pour voir, & que perdant de vue mon guide, je cours riſque de m'égarer.

La

La ſeule penſée de Votre mort me ſert d'argument pour prouver l'immortalité de l'ame; car feroit-il poſſible que cet Etre qui Vous meut, & qui agit avec autant de clarté, de netteté, & d'intelligence en Vous; que cet Etre, dis-je, ſi différent de la matiere & du corps, cette belle ame, douée de tant de vertus ſolides, & d'agrémens, cette noble partie de Vous-même qui fait les délices de notre ſociété, ne fût pas immortelle? Non certes! je le ſoutiendrai ſur les bancs même, s'il le falloit, que quand la plus grande partie du monde ſeroit périſſable & anéantie, Vous, *Voltaire*, *Boileau*, *Newton*, *Wolff*, & encore quelques Génies de cet ordre, doivent être immortels. Je Vous demande bien pardon de Vous dire des vérités, qui, comme

comme je crains, choqueront Votre modeſtie. Mais auſſi peu qu'une perſonne colérique eſt capable de vaincre le premier mouvement de la paſſion qui l'emporte, auſſi peu le ſuis-je aujourd'hui de modérer ma joie & l'effuſion de mon cœur au ſujet de Votre convaleſcence, & de ce que je penſe de Vous. J'ai du moins la ſatisfaction de Vous l'avoir dit une bonne fois. J'aurois bien des choſes encore à Vous dire au ſujet de ce teſtament qui m'a penſé arracher des larmes; l'on ne doit pas rougir de verſer des pleurs en pareille occaſion. L'inſenſibilité eſt le principe de l'inhumanité & de la barbarie; un cœur tendre eſt le fondement de la vertu.

Je Vous ſuis très-obligé des cahiers qui accompagnent Votre lettre; je les

lirai

lirai avec d'autant plus de plaiſir que c'eſt le premier ouvrage qu'aient produit Vos forces convaleſcentes. Je continue à lire *Wolff* avec la plus grande application, & je tâche de m'inculquer ſes propoſitions le plus profondément que je puis. Il eſt bon de faire ſouvent de pareilles lectures, car elles ſont d'un double uſage; elles inſtruiſent & humilient. Je ne me ſens jamais plus petit qu'après avoir lu la propoſition de l'Etre ſimple. Quelle profondeur! quelle application ſuivie à ſonder tous les ſecrets de la nature entiere! à porter la clarté & la netteté où juſqu'ici il n'y eut qu'ombre & que ténebres!

Je Vous quitte, mon cher *Suhm*; partant aujourd'hui pour ma terre; ce ſera pour y étudier avec plus de tranquillité,

quillité, & pour jouir un peu du repos, après en avoir eu très-peu pendant les revues. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement
affectionné ami,
FRÉDÉRIC.



LETTRE

LETTRE XIX.

Lubben, ce 16 Juin 1736.

MONSEIGNEUR,

Si jamais j'eus ſujet de déſirer avec ardeur, que *Wolff* eût déjà inventé cet art des ſignes qu'il dit manquer aux hommes pour pouvoir exprimer leurs penſées d'une maniere toute dégagée des ſens, c'eſt bien dans cette occaſion. Car comment pourrois-je avec des mots répondre dignement à la derniere lettre dont *V. A. R.* a daigné m'honorer. Oh! *MONSEIGNEUR*, les reſpectueux ſentimens dont je me ſens pénétré pour Vous, ſont ſi fort au-deſſus de tout ce que le langage des hommes peut exprimer, que

que mon coeur & ma plume se révoltent à les peindre aussi froidement que je le ferois même dans les termes les plus énergiques. Que ce respectueux silence Vous dise donc tout ce que je ne puis que sentir!

Quand ma vie me seroit odieuse, l'intérêt que Vous daignez y prendre suffiroit pour me la rendre chere. Je reviens donc avec joie à la vie, puisque le Ciel le veut, & que *V. A. R.* le désire; mais, *MONSEIGNEUR*, souffrez que ce soit pour ne vivre désormais que pour Vous; pour jouir du seul bien que j'ambitionne, celui de posséder Vos bonnes grâces, pour être témoin enfin de Vos vertus & de Votre gloire.

La continuation de *Wolff* que j'ai l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* nous

mene bien près de la fin du troisieme chapitre. Je me suis apperçu d'une faute dans le paragraphe 282 de l'envoi précédent, où le mot *Entendement* se trouve à la place de celui d'*Imagination*.

Quoique je me voie obligé d'aller à Dresde pour y attendre le retour de la Cour de Varsovie, *Wolff* & mon écritoire ne me quitteront point.

Je suis avec le plus profond respect, &c.



LETTRE

LETTRE XX.

Dresden, le 29 Juin 1736.

MONSEIGNEUR,

Je me suis rendu ici à très-petites journées ; & quoique j'eusse bien résolu de ne pas perdre de temps, & de travailler chemin faisant, je n'ai pu cependant en trouver la commodité. Du reste je n'ai jamais fait en ma vie de voyage plus agréable & plus délicieux que celui-ci ; car j'ai eu continuellement en main la derniere lettre dont *V. A. R.* m'a honoré ; je l'ai lue & relue mille fois sans pouvoir m'en rassasier ; & me livrant sans réserve aux douces réflexions qu'elle m'inspiroit, je suis enfin arrivé ici sans

rien savoir de tout ce voyage, sinon que j'étois parti de Lubben.

Je voudrois qu'il me fût possible de rendre compte à *V. A. R.* de toutes les réflexions que j'ai faites pendant ce temps; mais leur nombre & leur rapidité fait que je n'en ai plus qu'un souvenir confus. Je n'ai sans doute pas besoin de dire à *A. V. R.* quel en a été l'objet, & combien un objet si grand & si sublime étoit propre à élever les pensées & les sentimens de mon ame. Tout ce qui peut faire l'admiration des hommes entre si nécessairement dans l'essence de cet objet, qu'on pourroit s'en occuper toute sa vie, sans en épuiser pour cela les sujets qu'on a de l'admirer. Cette chaîne de réflexions me ramenant de temps en temps à moi-même, je me sentois

ſentois le plus heureux des mortels en ſongeant à l'intérêt qu'un Prince ſi parfait daigne me témoigner. Oui, me diſois-je, quel que ſoit mon ſort, je devrai toujours faire envie à tout le monde, auſſi long-temps que *V. A. R.* daignera me conſerver de pareils ſentimens. Vous m'avez rendu la ſanté, *MONSEIGNEUR*, peut-être la vie; ainſi c'eſt à Vous que je la dois, & que je fais vœu de la conſacrer. Prenez poſſeſſion de moi, comme d'un bien qui Vous appartient par les droits les plus ſacrés! Vous m'avez doué d'une tranquillité d'ame que rien au monde n'eſt capable d'altérer, d'une fermeté que rien ne peut ébranler, & je ſens intimement que je puis maintenant être heureux en dépit du ſort. La ſeule choſe qui puiſſe encore m'affliger,
 c'eſt

c'eſt l'éloignement dans lequel les circonſtances me condamnent encore à vivre de *V. A. R.* Vous êtes, *MONSEIGNEUR*, pour m'exprimer figurément, Vous êtes mon ſoleil ; car dès que je ne ſuis plus à portée d'éprouver la douce influence de Vos rayons, je ſens un froid ſe gliſſer ſi profondément dans mon ame, que rien n'eſt capable de la réchauffer. Auſſi toutes mes penſées, toutes mes démarches tendent-elles à me ménager la liberté de pouvoir un jour venir vivre dans le doux Climat que ce Soleil bienfaiſant doit éclairer, & de participer à la félicité du peuple fortuné auquel il promet un Printemps de bonheur perpétuel. Je me flatte même d'y réuſſir avec le temps, & de trouver enfin les moyens de venir couler mes derniers jours près de

de la merveille de notre Siecle, afin de pouvoir me délecter à la contempler & à lui rendre mes sinceres hommages. Voilà, *MONSEIGNEUR*, ce qui manque encore à ma félicité; & je mourrois sans doute aujourd'hui sans regret, si je devois renoncer pour toujours à cette douce espérance, le seul soutien de ma foible vie. Je suis, *MONSEIGNEUR*, & serai jusqu'au tombeau, avec les sentimens du plus profond respect & du plus entier dévouement, &c.



LETTRE

LETTRE XXI.

A Berlin, ce 3 Juillet 1736.

MON CHER DIAPHANE,

JE n'ai reçu qu'hier les deux paquets que Vous m'avez fait le plaisir de m'envoyer. Je Vous en remercie de tout mon cœur, en Vous assurant que je ne lis aucun cahier de Votre ouvrage sans me ressouvenir en même temps à quels devoirs la reconnoissance m'engage. J'avois déjà corrigé la faute qui se trouve dans le paragraphe 282, en substituant, comme Vous me le marquez, au mot *Entendement*, celui d'*Imagination.*

Enfin, mon cher *Suhm*, l'on peut professer

professer la philosophie à tête levée *), & sans plus craindre les foudres du Pédagogue, ni le fantôme de l'irréligion. La raison reprend l'empire qui lui est dû, & l'erreur s'en ira chercher son refuge dans les cerveaux étroits de quelques génies foibles, & dans le giron de la superstition.

J'en viens à la derniere lettre que Vous m'avez fait le plaisir de m'écrire; mais qu'en puis-je dire, sinon que l'amitié aveugle que Vous avez pour moi, Vous fait estimer un chétif mortel au-delà

*) Ceci a du rapport à la justification de *Wolff* & de ses ouvrages, à laquelle le *Prince de Prusse* avoit eu beaucoup de part, ayant su, par les représentations qu'il avoit fait faire au *Roi*, qui étoit alors fort prévenu contre *Wolff* & sa Philosophie, l'engager à nommer une commission, qui reconnut pleinement l'innocence & le mérite des ouvrages de ce célebre Philosophe.

au-delà de ſon prix. Les couleurs flatteuſes avec leſquelles Vous me peignez, me maſquent ſi avantageuſement, que je ne me reconnois plus. Enfin Vous prêtez l'attribut de la perfection à un Etre qui en eſt bien éloigné, & qui remarque, par tout ce qui lui eſt connu de lui-même, qu'il eſt marqué au coin de l'humanité, auſſi bien que le dernier galérien. Je paſſe à l'endroit de Votre lettre qui m'eſt le plus flatteur, & où, pour ainſi dire, Vous me donnez une hypotheque ſur Votre perſonne. Quelle acquiſition pourrois-je faire au monde qui me fût plus agréable! Que l'on m'offre tous les tréſors du Pérou, je ne balance pas un moment entre le choix que je devrois faire, & je trouve en Vous un tréſor qui m'eſt plus utile que tous

ceux

ceux que la masse grossiere & matérielle de ce monde pourroit offrir. Vous savez que mon cœur est incapable de se démentir, & qu'il ne se sert de ma plume que pour exprimer d'une maniere figurée ses sentimens.

Si mon cœur dans mes vers ne parle par ma plume,
Que le feu qui l'anime aussi-tôt le consume.

Je pars demain pour la *Prusse*. Le voyage sera de quatre semaines, pendant lesquelles notre fameux Précepteur *Wolff* sera ma compagnie. Adieu, mon cher *Diaphane !* Il est superflu de Vous répéter tous les vœux que je fais pour la réussite de Vos desseins. Puisse Votre sort d'une maniere inséparable être uni au mien ! Puissé-je un jour Vous témoigner ma reconnoissance

ſance autant que je le déſirerois ! & que chaque jour me fourniſſe l'occaſion de Vous réitérer de vive voix les ſentimens de la plus parfaite eſtime qui fut jamais. Je ſuis,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidelle ami,

FRÉDÉRIC.



LETTRE

LETTRE XXII.

Au Camp de Velan, ce 18 Juillet 1736.

MON CHER SUHM,

Malgré les fatigues du voyage, & les occupations militaires dont je suis chargé, ne croyez pas que je perde *Wolff* de vue un moment. C'est le point fixe sur lequel toute mon attention est tournée; plus je le lis, plus il me donne de satisfaction. J'admire la profondeur de ce célebre Philosophe, qui a étudié la nature comme jamais personne ne l'a fait, & qui est parvenu à pouvoir rendre raison de choses qui autrefois étoient non-seulement obscures & confuses, mais encore tout-à-fait inintelligibles. Il me semble que

que j'acquiers tous les jours plus de lumieres avec lui, & qu'à chaque propoſition que j'étudie, il me tombe une nouvelle écaille de deſſus les yeux. C'eſt un livre que tout le monde devroit lire, afin d'apprendre à raiſonner, & à ſuivre le fil, ou la liaiſon des idées dans la recherche de la vérité.

Nous avons un temps abominable ici. Il ſemble que le ſalpêtre & le ſoufre aient conſpiré notre perte. Le tonnerre gronde tous les jours, & la foudre eſt ſi redoutable en ce pays, que l'on entend tous les jours parler des dégâts qu'elle a faits. Voilà ce qu'il y a de plus nouveau ici ; & à moins que de Vous circonſtancier tous les différens malheurs qui arrivent en ces contrées, je ſerois fort embarraſſé

de

de quoi Vous entretenir. Adieu, mon cher ! Croyez-moi avec une bien sincere estime,

MON CHER SUHM,

Votre très-fidellement
affectionné ami,
FRÉDÉRIC.



LETTRE XXIII.

Dresde, le 6 Août 1736.

MONSEIGNEUR,

LA très-gracieuse lettre dont *V. A. R.* m'a honoré, & par laquelle Elle me marquoit son départ pour la Prusse, m'ayant fait suspendre l'envoi des cahiers de ma traduction, j'ai profité de cet intervalle pour parcourir ce pays, afin de renouveler quelques anciennes connoissances. Qu'il est triste, *MONSEIGNEUR*, à un certain âge, d'être réduit à chercher un établissement ! Mais notre Philosophe m'apprenant que tout ce qui arrive, a sa raison suffisante, & que je ne dois être surpris de rien, je me résigne en prenant

nant le meilleur parti qui me reste à prendre, c'est-à-dire, de me conduire de façon à n'avoir jamais rien à me reprocher. J'ai connu un grand joueur de trictrac, qui, après les coups les plus piquans, & les plus capables de désespérer, avoit coutume de dire avec le plus grand sang-froid du monde: » Que voulez-vous? Cela est dans les » dés «. Effectivement, a-t-on jamais raison de prendre si fort à cœur ce qui ne dépend pas de nous, ou de désirer si fortement ce qu'on ne sauroit trouver en soi-même.

Si je ne savois bien que j'écris au *Marc-Antonin* de nos jours, je ne penserois pas à l'entretenir si long-temps de moi, aimant bien mieux l'entretenir de lui-même. Mais quelque plaisir que j'y trouve, *MONSEIGNEUR*,

GNEUR, il faut bien y renoncer; puiſque Votre modeſtie ſemble n'y trouver que des raiſons de Vous humilier davantage.

J'ai l'honneur de Vous envoyer aujourd'hui une continuation de *Wolff*, eſpérant que cette lettre arrivera vers le retour de *V. A. R.*, & déſirant ardemment que ce paquet La trouve en parfaite ſanté.

Je ſuis, &c.



LETTRE

LETTRE XXIV.

A Rupin, ce 15 Août 1736.

MON CHER SUHM,

QUAND je reçois Vos lettres, elles sont toujours accompagnées de pieces de Votre traduction, de façon qu'il ne me reste qu'à Vous remercier sans cesse des peines que Vous Vous donnez pour moi; & c'est ce que je fais avec le plus grand plaisir du monde, me sentant charmé par la lecture des ouvrages de notre Philosophe.

Me voilà de retour depuis huit jours d'un rude & désagréable voyage, qui, graces à Dieu, s'est mieux terminé qu'on ne l'auroit espéré dans les commencemens.

Vous serez sans doute surpris, peut-être étonné, mon cher *Diaphane*, de ce que je ne Vous plains pas, de voir un homme comme Vous, réduit à chercher un établissement. Ce sont les yeux de Votre Cour que je plains, qui sont fascinés au point de ne pouvoir distinguer des sujets utiles & dignes d'être employés, de ceux qui ne jouissent des privileges de la fortune que par l'aveugle caprice de la faveur. Comment est-il bien possible (soit dit sans Vous flatter) qu'une personne d'autant de mérite, d'esprit & de savoir que Vous, soit négligée, & même oubliée? Et quelle idée se peut-on faire d'une Cour où des *Suhms* ne sont pas recherchés? En Vous estimant je fais mon plus grand éloge, car

car il faut aimer la vertu & le beau, pour l'estimer.

Si je vaux, c'est par-là que je vaux quelque chose.

Mais de quoi peut-il Vous servir de Vous voir appuyé de mon suffrage & de mes voeux impuissans? Ce sont des consolations qui ne menent à aucune réalité. Il est bien certain que nous ne sommes pas les artisans de notre fortune; si cela étoit, chaque homme seroit heureux. Mais en revanche c'est une consolation pour nous, que le sort, par une loi immuable, amene sans cesse des changemens. Le Ciel n'est pas toujours serein; des frimats continuels ne couvrent pas la surface de nos champs. Prenons donc, mon cher Diaphane, le temps comme il vient, & pensons qu'il faut

 néceſſai-

néceſſairement fournir notre carriere; Il ne dépend pas de nous de reculer dans notre chemin, & le profit le plus eſſentiel que nous puiſſions retirer de la philoſophie, eſt de nous faire un calus pour toutes les choſes extérieures, & de chercher le vrai repos & la tranquillité en nous-mêmes. Mais qu'il eſt facile, mon cher Diaphane, de donner ce précepte, & qu'il eſt difficile de le ſuivre! Je ſens qu'un coeur rongé de chagrin, dans l'amertume de ſa douleur, eſt peu flexible aux remontrances de la morale. Loin de condamner Votre juſte déplaiſir, je l'approuve d'autant plus qu'il eſt fondé ſur la charité chrétienne, qui nous inſpire de la triſteſſe en voyant les imperfections de notre prochain. Or, avoir peu de connoiſſance de la

vertu est une grande imperfection ; c'est pourquoi la trouvant dans Votre Maître *), elle doit naturellement produire cet effet dans Votre ame. Vous ne pouviez me donner une marque plus certaine de Votre sincérité & de Votre amitié, qu'en m'ouvrant Votre cœur, & en me faisant connoître toutes les circonstances dans lesquelles Vous Vous trouvez. Et sans être un Marc-Antonin, je ne désire rien tant, connoissant Vos chagrins, que d'y pouvoir porter remede. Mais malheureusement je crois avoir lieu de craindre que jamais je ne pourrai être la cause efficiente de Votre bonheur & de Votre fortune.

Je

*) *Auguste III*, Roi de Pologne, Electeur de Saxe, au service duquel *M. de Suhm* se trouvoit avec le titre de Conseiller privé.

Je me retire à préſent dans ma chere ſolitude, où je donnerai carriere à mes études. *Wolff*, comme Vous pouvez le croire, y tiendra ſon coin; le ſieur *Rollin* aura ſes heures, & le reſte ſera conſacré aux Dieux de la tranquillité & du repos. Un certain Poëte dont Vous aurez entendu parler, ou lu quelques ouvrages, *Greſſet* vient chez moi, & avec lui l'Abbé *Jordan*, *Keiſerling*, *Fouquet*, & le Major *Stille*... Quelle fatalité nous ſépare, mon cher Diaphane, & pourquoi ne pouvons-nous pas voir à *Reinsberg* nos jours couler enſemble dans le ſein de la vérité & de l'innocence?

Là ſous un Ciel ſerein, aſſis au pied des hêtres,
Nous étudions *Wolff* en dépit de nos Prêtres;
Les grâces & les ris ont accès en ces lieux;
Sans pourtant excepter aucun des autres Dieux.

Tantôt

Tantôt, quand nous sentons bouillonner notre verve,
Nous chantons en l'honneur de Mars & de Minerve;
Tantôt, le verre en main, nous célébrons Bacchus,
Et la nuit nous payons nos tributs à Vénus.

Telle est la confession que je Vous fais de la vie que nous menons dans ce fortuné séjour où le Ciel puisse nous conserver long-temps. Quant à ce que Vous me dites de la philosophie de *Wolff*, Vous serez fort étonné d'apprendre que son sort est celui du temps; & à moins que d'avoir un thermometre de Cour *), il est impossible de savoir en quel crédit elle est présentement. Mais c'est de quoi je

*) Ceci a rapport aux persécutions de *Wolff*, qu'on avoit cherché à noircir aux yeux de la Cour de Berlin, par des calomnies qui ne furent que trop écoutées pendant quelque temps.

je ne m'embarraſſe guere ; car quand on connoît le fond d'incertitude & de diverſité qui ſe trouve dans le temps, l'on ne s'enquiert plus de la raiſon des choſes qui n'en ont aucune autre qu'un caprice arbitraire mêlé d'une opiniâtreté contradictoire. Paſſez-moi ces termes, je Vous en conjure, au cas que Vous trouviez que j'en diſe trop. Quant à la traduction des autres ouvrages de notre Philoſophe, j'ai la ſatisfaction de Vous apprendre que ſa Logique eſt actuellement ſous preſſe, & que l'on va commencer à traduire ſa Morale. Pour la Métaphyſique, on en trouve la traduction ſi bonne, ſi correcte & ſi préciſe, que l'on jugeroit ſuperflu d'eſſayer d'en faire une autre, puiſque l'on s'expoſeroit ou à devenir plagiaire de Votre

traduction,

traduction, ou bien à en faire une autre beaucoup moins parfaite & moins exacte. Voilà le rapport que je Vous fais de l'état où se trouve chez nous la République des Lettres. Quant au mien en particulier, j'en suis peu content, étant séparé de Vous. Il me semble que je ne saurois me passer de mon cher Diaphane. Quel ravissement sera le mien, quand je Vous reverrai, & que de vive voix je pourrai Vous réitérer les protestations de la véritable estime avec laquelle je suis

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement
affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE XXV.

Dresde, le 18 Août 1736.

MONSEIGNEUR,

JE viens de recevoir avec autant de joie que de respect la lettre dont il Vous a plu de m'honorer du camp de Velau, & qui, par un mésentendu, a fait plusieurs détours avant que de me parvenir. Je ne suis du tout point surpris, *MONSEIGNEUR*, d'apprendre que les occupations militaires ne Vous ont pas fait perdre de vue notre Philosophe, sachant bien qu'un génie aussi grand, aussi heureux, & sur-tout aussi actif que celui de *V. A. R.* sait trouver du temps pour tout. Oui, qu'il me soit permis, *MONSEI-*

GNEUR,

GNEUR, de Vous le dire ſans flatterie, un eſprit prophétique ſemble me dévoiler dans l'avenir que *V.A.R.*, par cette grande qualité, l'une des plus précieuſes ſans doute, & des plus néceſſaires dont un Prince puiſſe être doué, ſera un jour l'étonnement de l'Europe & l'admiration de la poſtérité. C'eſt la connoiſſance que j'ai des grandes qualités de Votre auguſte perſonne, c'eſt la force de la conviction qui m'arrache cette prophétie; & c'eſt l'une de Vos plus belles qualités, *MONSEIGNEUR*, la plus touchante, la plus rare dans un Prince, celle qui en Vous donne tant de relief à toutes les autres, c'eſt Votre grande modeſtie enfin, qui levant tous mes ſcrupules ſur le danger d'une louange, qui, donnée à tout autre objet, auroit tout

tout l'air d'une flatterie, ſemble même m'impoſer le devoir de Vous dire ſans détour, *MONSEIGNEUR*, ce que je viens de penſer à votre égard. La louange peut gâter un eſprit vain & trop ambitieux, mais elle ne fait que donner plus d'énergie à une ame modeſte, qui ſachant s'apprécier au juſte elle-même, s'éleve par le ſentiment de ſon véritable prix, même au-deſſus de la flatterie.

Le jugement que *V. A. R.* porte de notre Philoſophe, eſt tout-à-fait juſte, & tel que le méritent la profondeur & la ſolidité de ſes raiſonnemens; & quoique nous ne ſoyons pas encore parvenus à ce qu'il y a de plus profond & de plus intéreſſant pour l'homme dans ſa Métaphyſique, nous avons cependant déjà rencontré chemin

faiſant

faiſant tant de belles connoiſſances, qu'elles ſeules ſuffiſent déjà à payer largement les peines de notre entrepriſe.

Vous avez raiſon, *MONSEIGNEUR*, de dire que toute perſonne qui veut apprendre à raiſonner juſte, devroit étudier la Métaphyſique de *Wolff*; mais aſſurément pour que tout le monde apprît à raiſonner toujours juſte, il ne ſuffiroit pas à chacun d'avoir étudié la Métaphyſique de ce célebre Philoſophe, ni même de ſavoir tous ſes ouvrages par cœur; car ſans compter que pour apprendre à raiſonner de *Volff* il faut apporter en l'étudiant un fonds de raiſon & de jugement, qui eſt un don de la Nature & non un fruit de l'étude; il faut encore réfléchir, que pour que l'homme

fût toujours en état de faire usage de cette facilité & de cette justesse de raisonnement, qu'il auroit pu acquérir, il faudroit qu'il fût encore tout-à-fait libre des passions qui peuvent lui en ôter la liberté. Car n'est-ce pas l'ouvrage ordinaire des passions d'étouffer la voix de la raison? Pour que la Métaphysique apprît à l'homme à raisonner toujours conséquemment, il faudroit donc sans doute qu'elle commençât par le dépouiller de ses passions. Mais, *MONSEIGNEUR*, que pensez-Vous qu'il en résultât, si l'homme achetoit par le sacrifice de ses passions, l'avantage de n'écouter jamais d'autre voix que celle de la raison? Si ce sont les passions qui avilissent souvent l'homme, il n'en est pas moins vrai que ce sont aussi elles qui le rendent vraiment grand,

grand, qui l'élevent aux vertus les plus ſublimes. Qu'on ôte à l'homme ſes paſſions, adieu les grandes vertus! adieu les belles actions! adieu les Héros! Non! non! *MONSEIGNEUR*, *V. A. R.* perdroit trop à un tel échange, ou plutôt le Monde y perdroit trop par Elle. Conſervez donc toutes les belles, toutes les ſublimes paſſions dont Votre grande ame eſt ſuſceptible; en les maintenant comme Vous le ſavez ſi bien ſous le ſceptre de la raiſon, elles ne produiront jamais rien que de beau & de grand, jamais rien qui ne ſoit digne de louange & d'admiration.

Je n'ai aujourd'hui que peu de feuilles à envoyer à *V. A. R.* Mais Elle m'a fait la grace de me ſouhaiter un heureux ſuccès dans mes deſſeins,

& je m'y ſens ſi fort encouragé par cette faveur de *V. A. R.*, que je ne néglige rien pour y réuſſir, ce qui me prend une grande partie de mon temps. Ma plus haute eſpérance ſera toujours que les choſes tournent de maniere que je puiſſe un jour jouir du bonheur de paſſer mes jours auprès de *V. A. R.*, afin de pouvoir, en les Lui conſacrant, Lui donner des preuves auſſi ſinceres & auſſi convaincantes que je le déſire, du profond reſpect & de l'entier dévouement avec lequel je ſerai toute ma vie, &c.



LETTRE

LETTRE XXVI.

*A Remusberg *), ce 26 Août 1736.*

MON CHER DIAPHANE,

JE ne comprends pas quel démon, ou quelle mauvaise étoile peut avoir arrêté si long-temps en chemin, ma lettre datée du camp de paix. Il faut que quelque destin, jaloux du plaisir que je prends à Vous écrire, ait porté obstacle à la facilité de notre correspondance.

Vous savez donner un tour si singulier & si obligeant pour moi à toutes les choses métaphysiques qui constituent la matiere ordinaire de Vos

 lettres,

*) Nom que portoit autrefois le Château de Reinsberg, à cause de l'île de Rémus.

lettres, qu'il semble que la Philosophie, peu susceptible d'elle-même d'agrémens, revêt un air de politesse entre Vos mains. Si le célebre *Fontenelle* a su épurer l'Astronomie *) de ce qu'elle a de pédant, Vous nous montrez comment Votre génie supérieur sait donner un tour heureux à la Métaphysique; elle devient un trafic de politesse entre Vos mains. La nature, il est vrai, devoit un génie comme *Fontenelle* à la France, mais la raison nous en devoit un comme Vous, qui nous la faites considérer d'un côté aimable qui détrompe le public des préjugés

*) Ceci fait sans doute allusion à l'ouvrage de *Fontenelle* sur la pluralité des Mondes. Ce petit ouvrage écrit en forme de lettres à une Marquise, est célebre par le tour fin, délicat, enjoué & même galant, que l'Auteur a su donner à l'objet qu'il y traite.

préjugés dans lesquels il est contre elle ; car son emblême est celui d'un vieillard févere, & c'est ce qui la rend odieuse. Je m'arrête dans une aussi riche carriere, & au milieu des éloges que la vérité place dans ma bouche ; Votre modestie me défend de continuer, ainsi j'en reviens à Votre lettre.

Je ne vois pas que ce feroit un grand mal que nous feroit la Philosophie, en nous délivrant de cette cruelle ambition, ou de cette soif ardente des richesses, sources des guerres sanglantes qui déchirent le genre humain. Plus pauvres de quelques Héros, de combien de mortels n'aurions-nous pas été plus riches, qui ont été des victimes mercenaires de la rage & de l'ambition démesurées de leurs maîtres. Ne craignons rien

ſur cet article, mon cher Diaphane ! Dans des temps peu éclairés, les *Socrates*, les *Platons* & les *Ariſtotes* ont été les flambeaux qui éclairoient le monde, & le genre humain étoit pervers & livré à l'avidité de ſes paſſions. Le ſiecle où nous ſommes, plus éclairé que celui-là, peut compter des *Deſcartes*, des *Leibnitz*, des *Newton*, des *Wolff*, gens autant ſupérieurs aux autres, que l'âge mûr l'eſt ſur l'enfance ; & cependant nous n'avons pas à craindre que malgré l'évidence & la raiſon, ces gens nous apprennent à préférer les choſes ſpirituelles à celles qui frappent nos ſens. Selon toutes les apparences, l'on raiſonnera toujours mieux dans le monde, mais la pratique n'en vaudra pas mieux pour cela.

Je

Je reçois les cahiers que Vous m'avez envoyés, avec une véritable joie, & je Vous assure que je Vous en tiens compte. Comment, occupé comme Vous l'êtes, avez-Vous encore le temps de Vous appliquer à traduire, travail rude, sec & fatigant. Je souhaite de tout mon cœur que le succès de Vos peines réponde à la justice qu'on Vous doit. Non, il n'est pas permis que des gens comme Vous aillent quêter la fortune; il faudroit qu'en vil esclave elle portât les chaînes du mérite, & fût obligée de le suivre.

Mes vœux, mon cher Diaphane, répondent parfaitement aux Vôtres: si Vous me témoignez souhaiter de Vous trouver auprès de moi, je peux Vous assurer que je ne désire pas moins de Vous y voir. Puisse le Ciel,

moins contraire à mes voeux qu'il ne l'a toujours été *), exaucer le plus ardent de mes ſouhaits ! Puiſſe-t-il joindre nos deſtinées, de ſorte qu'il n'y ait que la mort qui nous ſépare, & m'empêche auſſi de Vous donner des preuves de la véritable eſtime & de la ſincere amitié avec laquelle je ſuis,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné,

FRÉDÉRIC.

*) Ce paſſage ſera aſſez intelligible pour tous les lecteurs qui ſavent tout ce que le Prince Royal de Pruſſe, *Charles-Fréderic*, eut à ſouffrir des rigueurs de ſon Pere, le Roi de Pruſſe *Guillaume I.*



LETTRE

LETTRE XXVII.

Dresde, le 27 Août 1736.

MONSEIGNEUR,

Les inquiétudes mortelles que j'ai senties pendant que je savois *V. A. R.* engagée dans un rude & long voyage, ne pouvoient être mieux calmées que par la précieuse lettre dont Elle m'a honoré depuis son retour. Car l'assurance que *V. A. R.* jouit d'une santé parfaite, c'est-à-dire, telle que mes voeux les plus ardens prient sans cesse le Ciel de la Lui accorder, me rassure, me tranquillise entiérement sur tous les autres événemens qui me regardent dans ce monde. Et quand, par un retour sur moi-même, il eût pu me

reſter quelque triſteſſe, la généreuſe bonté avec laquelle *V. A. R.* daigne s'intéreſſer à mon ſort, m'a cauſé une joie ſi pure, ſi vive & ſi parfaite, que je défie maintenant le monde entier de porter atteinte à ma tranquillité. Les ſolides réflexions qu'il a plu à *V. A. R.* d'y ajouter, ont achevé de me rendre Stoïcien. Les raiſons philoſophiques ſe ſoutiennent ſans doute les unes les autres, & n'ont beſoin d'aucun appui étranger; cependant il m'a ſemblé ſentir qu'elles ont plus de force dans la bouche d'un grand Prince, ou qu'au moins elles frappent davantage, peut-être parce qu'on n'eſt pas accoutumé à les voir partir de ſi haut. Il eſt vrai que je ne ſuis pas en ceci dans le cas des autres hommes, & que j'ai le bonheur de voir cette mer-

veille

veille de si près, que je ne devrois que l'admirer sans en être frappé. Mais, *MONSEIGNEUR*, Vous faites voir à l'Univers en Vous un Prince si accompli, & d'une trempe si nouvelle, que Vous devez Vous attendre à ne voir cesser la surprise que Vous excitez, qu'avec la vie de tous ceux dont Vous allez faire les charmes & l'admiration.

La description poétique, toute vive & toute charmante que *V. A. R.* a bien voulu me faire de Sa retraite, a causé en moi deux effets contraires. Je sens un grand plaisir à penser qu'Elle y jouit de la solitude & de la tranquillité que Sa grande ame recherche par goût, & préfere par raison, y trouvant plus facilement la nourriture qui convient aux ames de Sa trempe ; mais je sens aussi un cuisant chagrin

de

de n'y pouvoir passer mes jours, & partager moi-même le bonheur de ceux qui y jouissent de la présence & du précieux commerce de *V. A. R.* Non, cette épreuve est la seule que j'excepte pour mon Stoïcisme; & si l'espérance ne me soutenoit, j'y succomberois sans doute.

La Philosophie de *Volff* est en sureté depuis qu'elle est entrée en faveur chez *V. A. R.*; & c'est aussi, j'espere, en reconnoissance de la protection que Vous devez lui accorder, *MONSEIGNEUR*, & à Votre exemple, qu'elle me fera grace sur le tort que lui pourroit faire ma traduction, quelque éloge qu'il plaise à *V. A. R.* d'en faire. Et ce qui me rassure à cet égard, c'est l'espérance que les autres traductions, auxquelles l'on travaille maintenant,

tenant, comme je l'apprends avec grand plaisir, La dédommageront de tout ce que Lui aura fait souffrir la mienne.

Agréez, *MONSEIGNEUR*, les assurances de mon profond respect, & de mon parfait dévouement, &c.



LETTRE XXVIII.

A Remusberg, ce 3 Septembre 1736.

MON CHER DIAPHANE,

Vous me marquez de la maniere la plus obligeante du monde, la part que Vous prenez à ma santé; aussi puis-je Vous assurer que Vous, plus que personne, avez raison de Vous y intéresser. Sans emprunter un langage qui ne m'est pas naturel (j'entends celui de la fausseté), je peux Vous assurer que je Vous estime infiniment; & pour Vous le faire mieux sentir, je me contente de Vous dire, que mon amitié égale Votre mérite.

Il est bien naturel & bien juste que je m'intéresse vivement à ce qui Vous regarde;

regarde ; c'eſt un devoir d'ami, c'eſt un devoir de juſtice & d'équité qui veut que le bonheur ſoit proportionné à la grandeur de la vertu, & c'eſt, entraîné par la ſympathie, que je Vous veux du bien. Vous ſavez, ſans que j'aie beſoin de Vous le répéter, que la connoiſſance des perfections eſt le premier mobile de notre plaiſir dans l'amour, & dans l'amitié qui eſt fondée ſur l'eſtime. Et c'eſt cette repréſentation que ſe fait mon ame de Vos perfections, qui eſt le fondement de la parfaite eſtime que j'ai pour Vous. C'eſt elle qui fait que je m'intéreſſe à Votre deſtinée, que je fais des vœux pour Votre perſonne, & que je déſirerois pouvoir fixer Votre bonheur. Ne me parlez plus de moi, mon cher *Diaphane* ; il n'y a rien qui ſéduiſe

plutôt le cœur de l'homme, que les éloges & la louange: & je Vous crois trop de mes amis pour Vous juger capable de vouloir me plonger dans le plus ridicule de tous les vices qui puiſſent dégrader un mortel, dans cette vanité folle qui lui fait prendre une idée merveilleuſe de ſa propre perſonne.

Si mes vers Vous ont donné envie de venir ici, ils ont eu tout l'effet que je m'en étois promis. Je ſerois ravi de Vous voir ici, & que quelque affaire dans le *Holſtein* dirigeât Vos pas de ces côtés-ci; & plus ravi encore ſi Votre bourſe étoit en état de fournir à de pareils voyages.

Je me réſerve, touchant *Wolff*, de Vous marquer un jour mon ample reconnoiſſance; & j'eſpere que Vous

ſerez

ſerez perſuadé que je connois toutes les peines que Vous Vous donnez, & que je ſens toute l'étendue de l'obligation que j'ai à celui qui m'apprend à raiſonner, & qui rectifie & éclaire mes idées. Il faut eſpérer que l'avenir, plus fécond en occaſions que le paſſé, m'en fournira d'aſſez favorables pour Vous prouver d'une maniére indubitable, que je ſuis avec une parfaite eſtime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement
affectionné ami,

FRÉDÉRIC.



LETTRE XXIX.

Dreſde, le 3 Septembre 1736.

MONSEIGNEUR,

IL eſt bien au-deſſus de mes forces de Vous exprimer tout ce que m'a fait éprouver la gracieuſe lettre dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer le 26 du mois paſſé ; bien au-deſſus de ma plume, de Vous peindre avec des couleurs auſſi vives que fidelles, l'attendriſſement mêlé de confuſion, & les ſentimens de reſpect & de reconnoiſſance dont cette précieuſe lettre eſt venu me pénétrer. Mais n'allez pas croire, *MONSEIGNEUR*, que ce qui m'a ſi fortement touché, ſoit peut-être l'éloge qu'il Vous a plu de

de faire de ma pauvre perſonne. Non! *MONSEIGNEUR*, c'eſt quelque choſe de bien plus flatteur, de bien plus touchant pour moi, c'eſt le témoignage que j'y trouve de Votre précieuſe amitié, c'eſt l'intérêt ſi attendriſſant que Vous daignez prendre à mon ſort, & qui en adoucit toute la rigueur. Oui, ſi rien au monde eſt capable de me rendre vain, ce n'eſt ſûrement pas le chétif mérite dont je puis être doué, mais c'eſt uniquement celui que je tire de l'eſtime & de la faveur dont *V. A. R.* daigne m'honorer gratuitement. Il me ſuffit donc, *MONSEIGNEUR*, pour ma propre & entiere ſatisfaction, d'oſer eſpérer que *V. A. R.* ne me trouve pas indigne de ſes bonnes grâces, & que tel que je ſuis Elle ne dédaigne pas mes hommages, ou, ſi

j'ose le dire, mes adorations. Car si jamais mortel mérita d'être adoré, ce fut assurément un Prince qui, comme Vous, réunit en lui les plus rares, les plus grandes qualités, & les plus sublimes vertus; un Prince qui, comme Vous, prenant pour modele tout ce qu'il y eut jamais de grands Hommes, & tirant de leurs caracteres tout ce qui peut entrer dans celui d'un seul, travailla sincérement à en former le Sien. Ne Vous offensez point, *MONSEIGNEUR*, de cette effusion de mes sentimens, qui part de la plus vive, de la plus intime conviction! mais souffrez plutôt que la vérité Vous parle par ma bouche; elle ne connoît point de flatterie, & la postérité reconnoîtra un jour que c'est à elle seule à qui je rends ici hommage!

Je

Je conviens avec Vous, *MONSEIGNEUR*, que la louange peut séduire & corrompre même le cœur d'un Prince ; mais ce ne sera surement jamais celui d'un Prince qui, comme Vous, ne trouve dans la louange, même la plus séduisante, qu'un aliment à sa modestie ; ce ne sera jamais celui d'un Prince, qui sachant aussi bien que Vous apprécier le vrai mérite, ne peut manquer de discerner la vraie louange de la fausse ; d'un Prince enfin qui abhorrant la duplicité des adulateurs, est toujours prêt à démasquer & à confondre leur vile flatterie, toujours prêt à les apostropher avec la malheureuse Phedre,

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colere céleste !

 Oui,

Oui, *MONSEIGNEUR*, un Prince tel que Vous peut recevoir fans fcrupule, & avec une parfaite fécurité, les plus flatteurs éloges, les louanges les plus féduifantes, & même y prendre plaifir; il peut agréer le jufte hommage qu'on rend à fes vertus, fans crainte d'en être ébloui; il peut même innocemment, & fans aucune foibleffe, prêter une oreille calme & indulgente à une louange intéreffée ou artificieufe; & c'eft même là le plus grand, le plus beau triomphe de fa vertu, que de la fauver au travers de tous ces écueils; c'eft là le gage le plus sûr qu'il puiffe donner de la grandeur de fon ame, & de la folidité de fes vertus, que de s'élever au-deffus des atteintes de la plus féduifante flatterie. Mais où m'entraîne l'enthoufiafme de

la

la vérité ? Je dois craindre de déplaire à *V. A. R.*, & cette crainte l'emporte même ſur le plaiſir d'épancher le plus délicieux ſentiment de mon ame. Je me fais donc violence, & quoi qu'il m'en coûte à me taire, je n'acheterai jamais trop cher le bonheur de n'encourir jamais Sa diſgrace, & de ne Lui jamais donner lieu de douter le moins du monde de la parfaite ſoumiſſion & du profond reſpect avec lequel je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir, &c.



LETTRE

LETTRE XXX.

A Potſdam, ce 12 Septembre 1736.

MON CHER DIAPHANE,

LES détours & les allures que Vos lettres prennent avant que de m'être rendues, retardent toujours mes réponſes. Je viens de recevoir celle du 3 avec l'incluſe. Je crois ſuperflu de Vous répéter les aſſurances de la reconnoiſſance que je Vous ai pour les peines que Vous Vous donnez. Par un heureux haſard j'ai été inſtruit que Vous ſouhaitez d'avoir une montre de Paris; & par un autre haſard encore, cette montre m'eſt tombée entre les mains. Je Vous la remets ci-joint, mon cher *Diaphane*, & j'eſpere que Vous l'accepterez

l'accepterez comme une foible marque de mon amitié. Ce ne sera pas le ministere de cette montre qui Vous apprendra ce que c'est que le temps, c'est *Wolff* qui nous l'a enseigné à tous les deux. Je Vous prie de croire, mon cher *Diaphane*, que je ne souhaiterois rien plus ardemment que de pouvoir Vous donner des marques continuelles de mon amitié, en sorte que Vous ne pussiez désormais compter d'autre époque dans Votre vie, que celle de mes bienfaits.

Je ne saurois finir cette lettre sans Vous prier encore une fois bien sérieusement de ne me donner ni du grand, ni du sublime dans Vos lettres. En les lisant je m'imagine qu'elles s'adressent à d'autres qu'à moi; & je ne me reconnois du tout point aux traits sous

lesquels

lesquels Vous me dépeignez. Ne voyez en moi qu'un ami sincere, & Vous ne Vous tromperez jamais; mais n'exaltez pas des mérites que je n'ai pas, & qui me font rougir de ne les pas avoir. Adieu, mon cher *Diaphane*, je suis tout à Vous.

FRÉDÉRIC.



LETTRE XXXI.

Dresde, le 28 Septembre 1736.

MONSEIGNEUR,

L'excès de la joie que m'a causé la gracieuse marque qu'il a plu à *V. A. R.* de me donner de son souvenir & de son amitié, autant par Son obligeante lettre du 12, que par le charmant présent qui l'accompagnoit, ne me laisse aucune expression capable de lui en témoigner dignement toute ma reconnoissance. De quels termes assez énergiques pourrois-je en effet me servir, pour exprimer une millieme partie seulement du sentiment que j'éprouve. Ah! je le sens, *MONSEIGNEUR*, les armes que la philosophie

ſophie nous offre contre l'excès de la douleur, ſont trop foibles contre les tranſports de la joie; & moi qui ſuis déjà, j'oſe bien le dire, aſſez endurci contre les coups du ſort, je me ſens prêt à ſuccomber aux atteintes de la félicité. Oui, *MONSEIGNEUR*, croyez-en la ſincérité de mon cœur! je n'exagere point; c'eſt pour moi la félicité ſuprême ſur la terre, que de penſer aux généreuſes faveurs, aux témoignages ſi précieux de l'amitié ineſtimable dont me comble le plus grand, le plus digne Prince. Et dans les tranſports de la joie dont mon cœur eſt comme enivré, quelle expreſſion me reſteroit-il, qui pût répondre à l'ardeur du ſentiment dont je ſens brûler mon ame? C'eſt une paſſion! C'eſt un amour! Mon pauvre corps
eſt

eſt trop foible pour ſoutenir une émotion ſi puiſſante ; trop débile pour nourrir un feu ſi ardent, capable de le conſumer ; & le moment où mon ame calmée ſe trouve dans une paiſible aſſiette, eſt celui où je commence à pouvoir exprimer foiblement comme je le fais, une ombre légere des ſentimens ineffables dont mon ame étoit remplie.

Qui pourra jamais concevoir l'affection que j'ai pour cette charmante montre, gage précieux qu'il a plu à *V. A. R.* de me donner de Son amitié. Oui, je l'idolâtre. Cent fois le jour je prends plaiſir à la faire répéter. Mais ce qui me touche ſi ſenſiblement, ce n'eſt ſurement pas tant le préſent en lui-même, que la maniere ſi noble & ſi délicate dont il m'a été offert,

& les expreſſions ſi obligeantes qui l'accompagnoient. Oh! Vous avez là un ſecret, *MONSEIGNEUR*, qui augmentera toujours à l'infini le prix de Vos bienfaits! Soyez perſuadé, je Vous en conjure, que cette montre ne marque pas une ſeconde qui ne ſoit comptée par quelque vœu de ma reconnoiſſance; pas une ſeconde qui ne ſurprenne en moi le déſir ardent de me voir aux pieds de *V. A. R.* pour lui témoigner mes adorations. Mon impatience à cet égard eſt à ſon comble, & je compte mes malheurs par les momens du triſte éloignement où je me vois condamné à vivre d'Elle; & ſi les témoignages qu'il plaît à *V. A. R.* de me renouveler ſi ſouvent, de la continuation de Ses bonnes grâces, ne me ſoutenoient, j'y.

j'y aurois déjà sans doute ſuccombé depuis long-temps. Mais je me flatte de ſortir bientôt d'une ſi cruelle incertitude, & me conſole, en attendant, par les aſſurances de Sa bienveillance. Conſervez-la-moi, *MONSEIGNEUR*, & mettez-y pour prix ma vie! je la tiendrai toujours prête, & m'eſtimerai le plus heureux des hommes de pouvoir Vous la conſacrer juſqu'à mon dernier ſoupir, & même de Vous la ſacrifier s'il le faut, afin de Vous prouver avec quels ſentimens je ſuis, &c.



LETTRE XXXII.

Remusberg, ce 23 Octobre 1736.

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Je viens de recevoir à la fois les deux lettres que Vous m'avez fait le plaiſir de m'écrire; je Vous remercie des pieces traduites de *Wolff* que Vous y avez jointes. Je ne ſaurois aſſez m'étonner de la reconnoiſſance que Vous me témoignez au ſujet de la montre que je Vous ai envoyée. Cette petite bagatelle m'auroit été ſuffiſamment payée par la valeur d'une ligne de Votre main. Il faut, en vérité, mon cher *Diaphane*, que Vous ayez grande proviſion de vertus, puiſque Vous en faites une ſi conſidérable dépenſe

dépense à l'occasion d'un rien. Si Votre reconnoissance se manifeste si efficacement à l'occasion d'une montre, d'un rien, qui tout au plus ne peut être compté que pour une très-foible marque de mon amitié, à quoi ne doit-on pas s'attendre d'un cœur comme le Vôtre, qui sait si bien sentir & reconnoître les bienfaits? Il y a plaisir à Vous obliger, mais cette raison n'est pas le seul motif, ou la seule raison suffisante qui m'y porte.

Je crois que Vous ne serez pas fâché que je Vous dise deux mots de nos passe-temps champêtres; car avec les personnes qui nous sont cheres l'on aime à entrer jusque dans les plus petits détails. Nous avons partagé nos occupations en deux classes, dont la premiere est celle des utiles, & la

ſeconde celle des agréables. Je compte au rang des utiles l'étude de la Philoſophie, de l'Hiſtoire & des Langues; les agréables ſont la Muſique, les Tragédies & les Comédies que nous repréſentons, les Maſcarades & les Cadeaux que nous donnons. Les occupations ſérieuſes ont cependant toujours la prérogative de paſſer devant les autres, & j'oſe Vous dire que nous ne faiſons qu'un uſage raiſonnable des plaiſirs, ne les prenant que pour délaſſer l'eſprit & pour tempérer la moroſité & la trop grande gravité philoſophique, qui ne ſe laiſſe pas facilement dérider le front par les grâces.

Notre malheureuſe condition d'hommes nous fait paſſer par un chemin fort étroit, aux deux côtés duquel il y a deux précipices que l'on

nomme

nomme les *abus*. Il y a excès de ſageſſe & excès de folie ; le ridicule en eſt à peu près égal ; & pour éviter les petites-maiſons, l'on doit être ſoigneux à éviter également ces deux extrêmes, mêlant le badin au ſérieux, & les plaiſirs à l'auſtérité.

Pour Vous, qui êtes à une Cour *) brillante où regne le bon goût, Vous n'avez pas beſoin des antidotes que nous prenons ici ; & la ſeule choſe que je crois devoir Vous recommander, c'eſt de prendre patience, & de lire le chapitre de Séneque ſur le mépris des richeſſes. Je ſouhaiterois pouvoir Vous donner des conſolations plus réelles que celles que l'on trouve dans

*) La Cour de Dreſde, qui, ſous *Auguſte III*, étoit, comme on le ſait, une des plus brillantes & des plus magnifiques de l'Europe.

les livres ; & que les effets puissent seconder ma bonne volonté comme je le désirerois, étant bien sincérement & avec toute l'estime imaginable,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.



LETTRE

LETTRE XXXIII.

Dresde, le 24 Octobre 1736.

MONSEIGNEUR,

QUELQUES embarras domestiques m'ayant mis, bien malgré moi, dans la fâcheuse nécessité d'interrompre ma traduction, j'ai eu, pour comble de déplaisir, le chagrin d'apprendre à mon retour en Ville, par une lettre de Berlin, que deux de mes paquets ont été retardés, sans que que j'en puisse encore deviner la cause; j'ai aussi-tôt pris toutes les mesures nécessaires pour en être informé au plutôt, afin de pouvoir remédier par la suite à cet inconvénient. Je me flatte, *MONSEIGNEUR*, que Vous ne prendrez

point en mauvaise part ces petites irrégularités qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir, & que Vous voudrez bien être persuadé au contraire que rien au monde ne me tient tant à cœur que d'exécuter avec tout le zele & toute la promptitude possibles, les ordres dont il plaît à *V. A. R.* de m'honorer.

Mon Libraire en cette Ville m'a envoyé la traduction de la *Logique de Wolff*, par *M. Deschamps* *). Je l'ai

*) *Jean Deschamps*, frere cadet de celui qui est mort Pasteur à Berlin en 1785; avoit été attaché au service de l'Eglise de Reinsberg, comme Candidat, & prêchant devant la Cour, il s'attribuoit le caractere de *Chapelain*. Le Prince Royal n'a jamais été à ses sermons. M. Deschamps ayant été disciple de *Wolff* à Marbourg, traduisit d'abord en françois sa Logique allemande, & cette traduction fut bien

J'ai auſſi-tôt parcourue des yeux avec avidité, & elle m'a paru bonne. Je ſuis enſuite tombé comme par haſard ſur l'Epître dédicatoire que je n'avois point d'abord remarquée. Je ne Vous le cacherai point, *MONSEIGNEUR*, mon cœur a treſſailli en y voyant à la tête le nom de *V. A. R.*, & un ſentiment inconnu a fait bouillonner mon ſang

bien reçue du Public. Enſuite il publia un Cours entier de Philoſophie Wolffienne, par lettres, adreſſées à un jeune Théologien de ſes amis, nommé Cabrit, qui eſt mort en 1741, Paſteur de l'Egliſe de Francfort-ſur-l'Oder. Ces lettres finiſſoient ordinairement par quelques nouvelles littéraires, M. de Voltaire étant venu à Berlin en 1740, D. s'aviſa de mettre à la fin d'une de ſes lettres ſon portrait, & de repréſenter ſa figure, comme l'une des plus laides & des plus ridicules. Le Roi irrité de cette ſortie imprudente, fit jouer au Château une Comédie, dont

sang dans mes veines. Je crois, car pourquoi ne l'avouerois-je pas ingénument, je crois que c'étoit un mouvement d'envie. Mais cette premiere impression passée, la raison a aussi-tôt repris son empire, & m'a aidé à étouffer un sentiment si indigne d'une personne que Vous honorez de tant de bontés. Pour prix d'un aveu si plein de franchise, j'ose espérer que

V. A. R.

dont on a cru qu'il étoit lui même l'Auteur. Dans une des scenes, un Libraire dans son magasin indiquoit les livres dont il avoit eu bon débit ; ensuite faisoit voir de grandes piles de volumes entassés, disant : *C'est la Philosophie de Deschamps ; je la vends à l'aune.* Quand D. apprit cela, il en fut navré, se tint renfermé quelques jours, puis partit sans rien dire, alla se faire donner l'imposition des mains à Cassel, & passa de là à Londres, où il fut Pasteur de l'Eglise de la Savoie, & mourut en 1760.

V. A. R. ensévelira à jamais dans l'oubli le souvenir de cette foiblesse, & daignera m'épargner par-là la confusion dont le moindre mot de sa part sur ce sujet ne manqueroit pas de me couvrir.

J'ai donc lu cette Epître avec le vif intérêt que m'inspire tout ce qui regarde *V. A. R.*; & me mettant à Sa place, c'est-à-dire, m'élevant bien loin au-dessus de moi-même par le sentiment de Ses sublimes qualités, j'ai cru éprouver pour Elle quelque embarras à cette lecture; non que *V. A. R.* ne soit par toutes Ses belles vertus bien au-dessus de toutes les louanges, toutes vraies quoique trop fadement exprimées, de cette Epître, mais parce que Sa grande modestie refuse absolument de se reconnoître dans Son propre

propre portrait, & en eſt même d'autant plus embarraſſée, plus la peinture en eſt fidelle. Mais ne voilà-t-il pas que ſans m'en appercevoir je retombe moi-même dans la faute que *V. A. R.* m'a déjà ſi ſouvent reprochée. Pardonnez, *MONSEIGNEUR*, mon cœur ſeul étoit coupable; c'eſt lui, c'eſt la vivacité de ſes ſentimens, qui me ſurprend, qui me ſéduit chaque fois que je viens à parler de Vous; ma volonté Vous eſt parfaitement ſoumiſe, & ne peut Vous déſobéir; mais le ſentiment l'emporte. Cependant il le faut, puiſque Vous le voulez; je veillerai donc ſur moi-même, & m'interdirai abſolument, au moins envers Vous, ces douces effuſions d'un cœur, trop plein de Votre auguſte perſonne, pour ne pas aimer à

s'épancher

s'épancher ſans ceſſe en louanges ſur Ses belles qualités ; d'un cœur trop ingénu pour pouvoir cacher ce qu'il ſent, & trop ſincere pour afficher ce qu'il ne ſent pas. Oui, je m'interdirois même, ſi Vous l'ordonniez, tout langage, pour Vous complaire.

Il étoit fort heureux pour M. *Deſchamps*, qu'il écrivît pour le public ; car n'étant point ainſi obligé de ſavoir ce qui pouvoit plaire ou déplaire à *V. A. R.*, il a eu un beau champ à s'étendre ſur l'éloge d'un Prince dont il avoit à louer le caractere. En vérité il m'a fait naître une envie démeſurée de devenir Auteur, afin de pouvoir une bonne fois, à l'abri des droits que me donneroit ce titre, m'épancher tout librement ſur un ſujet dont mon

cœur

cœur eſt ſi plein, & en dire à mon aiſe tout ce que j'en penſe. Je n'ai garde cependant de m'imaginer que ma traduction me donne jamais ce privilege, quelques corrections qu'on y fît, à moins que de tout refondre. —

Je ſais très-bon gré à *M. Deſchamps* de s'être étendu dans ſa Préface ſur les difficultés qu'il y a en général à traduire de l'allemand en françois; & en particulier de celles d'une traduction de la Métaphyſique de *Wolff*. Si donc *V. A. R.* a déjà jeté les yeux ſur cette Préface, Elle aura eu occaſion de ſe perſuader qu'en me chargeant de cette traduction, j'avois ſans héſiter entrepris l'impoſſible, pour Lui obéir.

Mais je mourrai, *MONSEIGNEUR*, dans

dans cette disposition ; & par-tout où mes forces ne pourront atteindre, Vous connoîtrez du moins le zele ardent, & le dévouement entier & parfait avec lequel je suis très-respectueusement, & pour toute la vie, &c.



LETTRE

LETTRE XXXIV.

A Remusberg, ce 7 Novembre 1736.

MON CHER DIAPHANE,

VOUS n'avez pas lieu de Vous excuſer d'une inexactitude à me faire tenir Vos lettres, à laquelle certainement Vous n'aviez aucune part. C'étoit ma faute d'avoir pris de fauſſes meſures pour me les faire parvenir; & je Vous ai bien des obligations d'avoir réglé la marche de notre correſpondance mieux qu'elle ne l'étoit.

Je Vous avoue, mon cher *Diaphane*, que l'Epître dédicatoire de *M. Deſchamps* m'a paru bien plate. Eſt-il permis de donner de la ſorte à quelqu'un de l'encenſoir au milieu de la phyſio-

phyſionomie ! Louer une perſonne que l'on dit ne point connoître, n'eſt-ce pas faire l'éloge d'un Héros de Roman, d'un Etre imaginaire, qui n'a de réalité que dans le cerveau de l'Auteur ? Paſſe encore ſi cette Epître étoit placée à la tête d'une Tragédie ou d'un Poëme épique ; on pourroit en quelque ſorte excuſer l'Auteur, en diſant, qu'animé du feu de la poéſie, il s'étoit laiſſé aller à l'illuſion d'une imagination échauffée, & n'avoit pas aſſez écouté la raiſon. Mais qu'à la tête d'une Logique, le foible Traducteur faſſe, par ſon Epître dédicatoire, l'aveu qu'il ne ſait pas raiſonner lui-même, c'eſt ſelon moi une faute eſſentielle. Lorſque le Traducteur me l'envoya, je le fis remercier du bel ouvrage qu'il avoit bien voulu me dédier ;

 mais

mais je lui fis dire en même temps ; que ſenſible à la bonne volonté qu'il m'avoit témoignée dans ſa dédicace, je croirois le payer d'ingratitude ſi je ne lui diſois naturellement que je ſouhaiterois pour l'amour de lui qu'il eût changé l'Epître dédicatoire.

Je ne crois pas que l'on ait jamais dans une lettre autant parlé d'une dédicace que je viens de le faire ici. Le reſte de l'ouvrage, autant que j'en peux juger, me paroît heureuſement exécuté. Il n'avoit pas beſoin de marquer dans ſa préface les difficultés qu'auroit à ſurmonter quiconque eſſayeroit de traduire la Métaphyſique de *Wolff*, pour que cela fît augmenter la reconnoiſſance que je Vous dois pour cet ouvrage ; le plus grand prix que j'y trouve, c'eſt le motif d'amitié

pour

pour moi qui Vous l'a fait entreprendre ; ſans compter que la traduction eſt très-fidelle & très-exacte.

Nous paſſons ici notre vie le plus doucement & le plus agréablement qu'il ſoit poſſible. Notre compagnie eſt fort jolie, & nos heures aſſez bien partagées. Je voudrois, *mon cher Diaphane*, que Vous fuſſiez des nôtres ; Vous couronneriez l'œuvre, & ajouteriez à nos plaiſirs champêtres les charmes de l'amitié ; j'aurois la ſatisfaction de Vous voir, de m'entretenir avec Vous & de Vous aſſurer de vive voix de la parfaite & ſincere eſtime avec laquelle je ſuis à jamais,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement
affectionné ami,
FRÉDÉRIC.

LETTRE XXXV.

Dreſde, le 29 Octobre 1736.

MONSEIGNEUR,

QUELQUE démon fatal à mon repos, empêchant mes paquets de Vous parvenir, ſemble avoir pris à tâche de me tourmenter, par la crainte que *V. A. R.* ne me ſoupçonne de quelque refroidiſſement dans mon zele à La ſervir; ſoupçon qui m'affligeroit aſſurément plus que quoi qui pût m'arriver au monde, ſentant bien que je ne l'ai nullement mérité, & que je ne le mériterai jamais. Dans l'inſtant même l'on me mande de Berlin que mon avant-dernier paquet eſt encore demeuré en arriere; mais j'ai découvert la cauſe de

de ces retards, & y ai auſſi-tôt porté remede par les meſures dont *V. A. R.* aura été inſtruite à la réception du dernier, qui aura, j'eſpere, accompagné les trois précédens.

Ma vie eſt très-languiſſante depuis que je me ſens de toute façon éloigné de *V. A. R.* Elle m'a accoutumé à recevoir de temps en temps quelques mots de ſouvenir de Sa part, & quels mots! tous dignes d'être gravés dans le cœur d'un honnête homme, auſſi profondément qu'ils le ſont dans le mien. Une ſi douce habitude ne ſe perd pas ſans violence; auſſi gémis-je de me voir depuis ſi long-temps privé de la ſeule conſolation qui me reſte dans ma triſte ſituation.

J'ai beau me voir vers la fin de la Métaphysique, je n'y trouve rien qui puisse me calmer sur ce sujet. Vous seul, *MONSEIGNEUR*, avez plus de pouvoir sur ma tranquillité que toute la Philosophie; & une seule lettre de Votre part, telle que Votre généreuse amitié sait Vous les inspirer, suffit pour compenser dans la balance de mes destinées les plus rudes coups du sort. Une consolation me reste pourtant encore, l'espérance de me voir dans peu aux pieds de *V. A. R.*, & de m'y payer des souffrances d'une si longue absence. Si j'avois pu prévoir les choses, j'y serois déjà; & je n'aurois pas perdu à un voyage & à des sollicitations inutiles, un temps que je pouvois employer si précieusement.

En

En vérité la vie des hommes eſt trop courte pour qu'ils puiſſent acquérir d'aſſez bonne heure, pour en pouvoir faire beaucoup d'uſage, la prudence qu'il leur faudroit pour ne pas faire des démarches frivoles, & ne pas perdre leur temps. Qu'un homme ſeroit heureux, & qu'il ſe conduiroit facilement dans le monde, s'il s'aviſoit d'étudier les hommes, & s'accoutumoit à réfléchir ſur lui-même dès que la raiſon vient de ſes puiſſans rayons éclairer ſon ame! & ſi une telle habitude ne pouvoit manquer d'être d'un très-grand uſage à tout ſimple particulier, quelle utilité n'en devroit pas retirer un grand Prince dans le gouvernement de ſes Etats! *V. A. R.* pourra nous en dire un jour des nouvelles, puiſque du train

dont Elle y va, Elle aura plus fait de chemin dans cette étude, & aura acquis plus de lumieres à trente ans, que les autres hommes ne l'ont communément fait à quatre-vingts, où il eſt trop tard d'en faire uſage.

Daignez, *MONSEIGNEUR*, excuſer cette petite digreſſion, qui eſt venue ſi naturellement au bout de ma plume, que Vous pouvez la regarder comme un effet néceſſaire de l'union & de l'harmonie d'une ame toute pleine & ſans ceſſe occupée de Vous, avec un corps toujours prêt à obéir aux impreſſions qu'il reçoit d'elle, & toujours diſpoſé à en exprimer les ſentimens. Je regarderois même en ce moment comme le comble de la faveur, ſi *V. A. R.* vouloit bien y trouver une

une raiſon ſuffiſante de ſe perſuader intimement que c'eſt de cœur & d'ame, que c'eſt enfin abſolument avec tout moi-même que je ſuis & veux être toute ma vie, &c.



LETTRE

LETTRE XXXVI.

A Remusberg, ce 16 Novembre 1736.

MON CHER DIAPHANE,

DEPUIS les meſures que Vous avez priſes derniérement à l'égard de notre correſpondance, tout va le mieux du monde; je reçois Vos lettres aſſez réguliérement, mais un peu vieilles; & je me pique de répondre le plutôt qu'il m'eſt poſſible. Celle que l'on m'a rendue aujourd'hui eſt du 29 Octobre. J'attribue la raiſon de l'avoir reçue ſi tard, aux détours qu'elle a été obligée de faire avant que de parvenir juſques à moi. A moins que je n'aie quelque lettre indiſpenſable à écrire en Cour, ou à des perſonnes délicates, à des Miniſtres

Ministres qui prennent d'abord ombrage, & condamnent les moindres retardemens, Votre correspondance est toujours la premiere.

Je m'intéresse trop vivement à tout ce qui Vous regarde, pour n'être pas touché sensiblement du peu de succès qu'a eu Votre séjour à Dresde. Il m'auroit été bien doux de Vous voir chez moi : ce voyage ne Vous auroit pas non plus, à la vérité, mené à quelque chose de réel ; mais Vous n'auriez pas au moins couru risque de Vous tromper en croyant venir chez un ami. Vous m'auriez trouvé ravi de Vous voir, & prêt à Vous procurer tous les agrémens que j'aurois pu. Ma maison n'est pas à la vérité un endroit où l'on puisse se divertir avec bruit ; mais le repos, la tranquillité,

& l'étude de la vérité, ne ſont-ils pas de beaucoup préférables aux bruyans & frivoles plaiſirs de ce monde? Je n'ai jamais paſſé de jours auſſi heureux que ceux que j'ai été ici. Il ne manque à mon contentement que le plaiſir de Vous y voir. Si cela ne ſe peut, Vous ne trouverez pas mauvais que je Vous appointe à *Berlin*, où je ſerai ſurement au commencement de Décembre. Et puiſque notre ſort ne nous permet pas de nous voir plus d'une fois tous les ans, ne me privez pas cette année de cette ſatisfaction, puiſque ſi je commence la nouvelle avec Vous, ce me fera le plus heureux augure que je puiſſe déſirer.

Il me ſemble que je Vous revois au coin de mon feu, que je Vous entends m'entretenir agréablement ſur des

des ſujets que nous ne comprenons pas trop tous deux, & qui cependant prennent un air de vraiſemblance dans votre bouche. *Wolff* dit ſans contredit de belles & bonnes choſes, mais on peut pourtant les combattre, & dès que nous remontons aux premiers principes, il ne nous reſte qu'à avouer notre ignorance. Nous vivons trop peu pour devenir fort habiles ; de plus, nous n'avons pas aſſez de capacité pour approfondir les matieres ; & d'ailleurs il y a des objets qu'il ſemble que le Créateur ait reculés, afin que nous ne puiſſions les connoître que foiblement. Je commencerai bientôt à attiſer le feu qui Vous échauffera. Je Vous prie, mon cher *Diaphane*, que mes ſoins ne ſoient pas perdus ! Je Vous promets beaucoup

d'amitié

d'amitié de ma part, c'eſt la ſeule monnoie avec laquelle je ſuis en état de Vous payer; elle eſt de peu de prix pour ceux qui n'ont point de ſentimens. Je Vous rends aſſez juſtice, mon cher, pour ne pas même Vous ſoupçonner d'une pareille inſenſibilité. Je me flatte que mon amitié Vous eſt chere. C'eſt encore de la fumée, il eſt vrai, mais qui peut ſe conſolider; c'eſt une bonne intention, qui ſe réaliſera un jour, & dont je ne déſeſpere pas de Vous faire ſentir les influences. C'eſt à la vérité Vous prêcher la patience; mais c'eſt en même temps Vous faire l'éloge de l'eſtime & de la conſtante amitié avec laquelle je ſuis,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE XXXVII.

Dresde, le 20 Octobre 1736.

MONSEIGNEUR,

LES trois gracieuses lettres dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer sous les dates du 23 Octobre, du 7 & du 16 Novembre, sont venues me surprendre dans une conjoncture & dans une disposition d'esprit bien propres à m'en faire sentir tout le prix. L'attrayante peinture que *V. A. R.* m'y a faite du charmant séjour de Reinsberg, la relation qu'Elle a bien voulu m'y donner du sage emploi de son temps, & le désir qu'Elle a daigné m'y témoigner de me voir dans Sa paisible retraite, partager Ses plaisirs champêtres, si dignes d'un

d'un Prince Philoſophe; combien tout cela n'étoit-il pas propre à m'inſpirer l'ardent déſir d'aller paſſer dans cette délicieuſe retraite le peu de jours qu'il me reſte peut-être encore à vivre! Le généreux intérêt enfin que *V. A. R.* témoigne prendre à mon ſort, & le gracieux rendez-Vous qu'Elle me donne à Berlin, combien l'un & l'autre ne m'attachent-ils pas de plus en plus à Son auguſte Perſonne! combien ne me font-ils pas déſirer de ne me voir jamais ſéparé d'Elle! Et dans le même temps où tous ces ſentimens & tous ces déſirs viennent pénétrer ſi vivement juſqu'au fond de mon ame, dans ce même moment je me vois dans la dure néceſſité d'immoler tous ces déſirs & tous ces ſentimens à mon devoir & à mon honneur; je me vois réduit à

me

me séparer d'Elle, peut-être, hélas, pour jamais !

J'ai l'honneur d'apprendre à *V. A. R.* que je reçus il y a quelques jours l'ordre de me rendre à Hubertsbourg, d'où je reviens aujourd'hui même avec la commiſſion d'aller, en qualité d'Envoyé extraordinaire, relever le Comte *de Linar* à *Petersbourg.*

Comment Vous peindrai-je, *MONSEIGNEUR*, les violens combats que la nouvelle de cette vocation inopinée eſt venue exciter dans mon ame? Moi, qui donnerois avec joie l'une des moitiés du reſte de ma vie, ſi je pouvois par ce ſacrifice acheter le bonheur de paſſer l'autre auprès de *V. A. R.*, & de la Lui conſacrer! moi, qu'une abſence de quelques mois, qu'un éloignement de quelques milles

d'Elle, plonge dans une langueur prête à détruire les derniers reſtes d'une foible ſanté, ne dois-je pas regarder comme mon arrêt de mort, l'ordre qui me condamne aujourd'hui à me ſéparer plus de cent milles d'Elle, pour aller vivre dans un rude climat. Dieu ſait combien d'années, ſans eſpérance certaine de jamais La revoir! Cependant le devoir, l'honneur l'ordonnent, la raiſon fait entendre ſa voix, & le ſacrifice eſt fait! Ah! il m'en coûte aſſez à le faire, pour oſer eſpérer que *V. A. R.* daignera m'en faire un mérite, & me jugera digne de conſerver à jamais les généreuſes bontés qu'Elle a eues juſqu'ici pour moi, & qui ſeules ſont capables de ſoutenir encore ma fermeté, mon courage & ma conſtance, dans la dou-

loureuſe

loureuſe réſolution que j'ai priſe; qui ſeules ſont capables de me conſerver encore à la vie par l'eſpérance, quoique fort éloignée, d'en jouir un jour plus parfaitement que le Ciel n'a voulu me le permettre juſqu'à préſent.

C'eſt avec un ſerrement de cœur inexprimable que je viens d'écrire cette lettre. J'attends, *MONSEIGNEUR*, de Votre amitié toutes les conſolations dont j'ai beſoin dans les circonſtances où je me trouve, me ſentant incapable d'en puiſer en moi-même. Oh! que ne puis-je ici Vous dévoiler ce qui ſe paſſe dans mon ame! Vous me diſpenſeriez pour toujours de Vous réitérer l'aſſurance des ſentimens ineffables d'amour & de reconnoiſſance, avec leſquels je ſerai juſqu'au tombeau, &c.

LETTRE XXXVIII.

A Remusberg, ce 25 Novembre 1736.

MON CHER DIAPHANE,

LA lettre que Vous venez de m'écrire a fait ſur moi un effet tout différent de celui que Vos autres lettres ont coutume de produire. J'ai été véritablement affligé de Vous voir Vous éloigner de moi à une ſi énorme diſtance. Comme je m'imagine que c'eſt pour Votre ſatisfaction & pour Votre établiſſement que l'on Vous charge de la commiſſion d'Envoyé extraordinaire pour la Ruſſie, je me conſolerois en quelque façon de la perte que je fais de Vous, pour l'amour de Vous-même, ſi une penſée affreuſe ne

ne venoit s'offrir à mon esprit; pensée qui redouble ma tristesse, & me rend plus inquiet sur Votre sort que jamais. C'est, mon cher *Diaphane*, le contraste de la délicatesse de Votre constitution avec la rigueur du climat de Moscovie. Votre santé n'y résistera pas, & je redoute pour Vous le sort du pauvre *Rabutin* *). Permettez-moi de Vous dire que Votre Cour s'est fort trompée dans le choix qu'elle a fait de Vous pour remplacer le Comte

*) *Le Comte de Rabutin*, dont il est parlé ici, étoit parent du célebre *Roger de Rabutin*, *Comte de Bussy*, & fils de *Jean-Louis*, *Comte de Rabutin*, Gouverneur de la Transsylvanie, au service de l'Empereur, & Membre de son Conseil privé. Le fils parvint par son mérite au grade de Général, & a servi fort utilement son Maître dans ses ambassades aux Cours de Berlin & de Petersbourg, où il mourut.

de *Linar*. Il faut à cette Cour barbare *) de ces hommes qui ſachent bien boire & f... vigoureuſement. Je ne crois pas que Vous Vous reconnoiſſiez à ces traits. Votre corps délicat eſt le dépoſitaire d'une ame fine, ſpirituelle & déliée. Vous payerez toujours bien de ce côté-là; mais c'eſt une monnoie qui n'a pas cours dans l'endroit où l'on Vous envoie. J'avoue que plus j'y penſe, & plus je crains que je ne ſois obligé de prendre un congé éternel de Vous. Vous ſavez & enſeignez ſi bien ce que c'eſt que l'éternité; ne frémiſſez-Vous pas à ce ſeul nom? Mon cher *Diaphane*, faites bien Vos réflexions, je Vous en prie, & pour une vaine ombre d'établiſſement, n'allez

*) Elle a bien changé depuis un demi-ſiecle.

n'allez pas commettre un meurtre en Votre propre perſonne. Que me ſervira Votre ame immortelle après Votre mort ? Les précieux débris d'un corps ſi chéri ne me feront d'aucune utilité. Et ſi ces motifs ne Vous ſemblent pas aſſez puiſſans, ſongez à Votre famille que Vous abandonnez à la merci de tous les malheurs qui peuvent l'accabler, & qui ſe voit ſans ſecours ſi Vous ceſſez d'être. Mes conſeils peuvent Vous paroître ſuſpects, puiſque Vous connoiſſez l'amitié que j'ai pour Vous. Mais cette même amitié fait que je n'envisage que Votre propre avantage. Partez ! traverſez des mers ! Cherchez un autre Ciel, & s'il ſe pouvoit un autre monde ! mon amitié Vous ſuivra par-tout, & je me dirai à moi-même que l'Univers n'a

point d'eſpace qui ne devienne ſacré en Vous contenant. La *Ruſſie* va devenir ma *Grece*, & *Saint-Petersbourg*, (endroit auquel je ne daignois pas penſer) l'objet de tous mes vœux.

Je me flatte de la douce eſpérance de Vous voir à *Berlin* avant Votre départ; je n'aurai que des larmes pour Vous reconduire, & des ſouhaits pour Vous accompagner. Souffrez que je Vous faſſe un aveu de ma foibleſſe *), je rougis en le faiſant —, l'amitié vient de me faire faire des vœux que l'ambition ne m'auroit jamais arrachés; — mais

*) Déſirer un Trône, pour rendre heureux un ami? O adorable foibleſſe! — En rougir? ô triomphe de la vertu! — Vertu! amitié! dons céleſtes! dons ſacrés! quel plus digne hommage reçûtes-Vous jamais? & quand Vous fut-il jamais offert par un plus grand cœur?

mais je me rendrois indigne de Votre eſtime ſi je ne les étouffois.

Que la Philoſophie eſt d'un foible ſecours contre les coups imprévus ! J'en fais malheureuſement l'expérience; & malgré tout ce que le deſtin en a ordonné, je voudrois changer le Vôtre. C'eſt temps perdu que d'y penſer, & peine perdue que de le dire. Après cela n'eſt-il pas ſuperflu de Vous réitérer les aſſurances de la parfaite eſtime qu'on ne ſauroit Vous refuſer, & avec laquelle je ſuis à jamais,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

EPITRE

EPITRE

A

MON CHER DE SUHM.

INTERPRETE charmant de la Philoſophie!
Quel démon t'arrachant de ces paiſibles lieux,
Dans les climats glacés de la triſte Ruſſie,
Juſqu'aux limitrophes d'Aſie,
Te fait chercher de nouveaux Cieux?
Seroit-ce l'indigence à l'aſpect odieux,
Qui d'*Horace* accordant la lyre,
Lui fit parler jadis le langage des Dieux;
Que dans ſes vers harmonieux,
L'Univers entier admire? — —
De deux Princes puiſſans ſerrant le nœud ſacré,
Du *Pope* & du *Boyard* Vous ſerez révéré.
Mais quand de Votre eſprit la ſcience profonde,
Vous vaudroit les honneurs & les biens de ce monde,

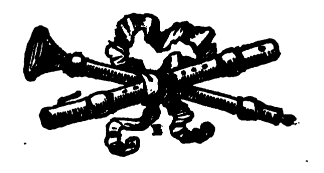
De

De plus, un nom fameux, du Gazetier
chanté,
Que Vous serviront-ils, si perdant la santé,
Vous allez grelottant dans ces froides
contrées,
Voir changer en glaçons les mers hyper-
borées ?
Mais si de ce projet le côté séducteur,
Vous enchante ; pour moi, j'en vois toute
l'horreur.
Je vois de Vos beaux jours la brillante
carriere,
Finir avant le temps, & sa main meurtriere,
Exerçant sur Vous ses rigueurs,
Inflexible à mes pleurs & sourde à ma priere,
Vous abîmer dans ses fureurs.
M'apprendrez-Vous, si Votre ame immor-
telle
Existe après le corps, triomphe des erreurs ?
Et Vous, si vainement je Vous reste fidelle,
Qui Vous en portera la flatteuse nouvelle,
Et qui fera tarir mes pleurs ?
Trompeuse illusion ! O frivoles grandeurs !

Croyez-moi ; désormais quittant la Politique,
Du ſage Julien ſuivant encore la voix,
Et préférant l'ami, même au plus grand des Rois,
Reprenez la Métaphyſique !

FRÉDÉRIC.

Ce 26 Novembre 1736.



LETTRE

LETTRE XXXIX.

Lubben, le 7 Décembre 1756.

MONSEIGNEUR,

J'ATTENDOIS des consolations de *V. A. R.*; j'attendois des encouragemens dans les conjonctures où je me trouve, sur-tout au sujet du parti que j'ai eu la fermeté de prendre; & Vous venez le combattre, *MONSEIGNEUR!* Vous venez soutenir les objections trop spécieuses qu'un penchant déjà si puissant opposoit à la voix & aux conseils de ma raison! Quelles armes peut-il me rester après cela contre les séductions d'un cœur trop ingénieux à flatter son penchant, & à éluder les pré-

ceptes

ceptes de la raiſon & du devoir ? d'un cœur trop ſenſible & trop foible en même temps pour pouvoir s'amortir ou ſe vaincre lui-même ? Mais non ; ce ne peut être ſérieuſement que Vous combattez ma réſolution , puiſque Vous ne pouvez manquer de ſentir que le devoir & l'honneur m'en font une loi. C'eſt donc ſans doute une amorce que Vous me préſentez, afin d'apprendre peut-être ſi la Philoſophie fait quelquefois élever celui qui en fait profeſſion , juſqu'à être auſſi conſéquent dans ſa conduite, qu'il affecte de l'être dans ſes raiſonnemens ; c'eſt un piege enfin que Vous tendez à ma vertu, pour la mettre à l'épreuve. Oh ! il ſuffit de cette penſée pour me rendre la victoire facile. Ne craignez donc rien , *MONSEIGNEUR*, je

ne

ne me rendrai pas indigne de Votre amitié ! Le ſort en eſt jeté, je ſaurai en ſoutenir toutes les rigueurs, auſſi-bien ſuis-je déjà aſſez endurci contre ſes coups.

Quelque douleur que m'ait cauſé Votre gracieuſe lettre par les violens combats qu'elle eſt venue renouveler en moi, je ſens que je n'en ſuis que plus pénétré de la généreuſe & touchante bonté avec laquelle Vous daignez Vous intéreſſer à mon ſort, & entrer dans ma ſituation. Et que Vous dirai-je de la charmante Epître qui l'a ſuivie de ſi près ? Je ſens qu'elle eſt bien au-deſſus de mes éloges, & qu'elle m'auroit attendri, même quand je n'aurois pas été l'heureux mortel à qui elle étoit adreſſée.

Je viens de me rendre à *Lubben* ; d'où

d'où j'eſpere aller au premier jour me jeter aux pieds de mon *AUGUSTE AMI*, & épancher dans ſon ſein tous les ſentimens qui ſont palpiter le mien toutes les fois que je réfléchis aux bontés & aux faveurs ineſtimables dont Il daigne me combler. Je ne ſuis pas en peine, *MONSEIGNEUR*, de Vous faire alors approuver les raiſons qui m'ont engagé à ne point refuſer l'emploi qu'on veut bien me confier; & *V. A. R.* ſe perſuadera facilement, à ce que j'eſpere, lorſqu'Elle ſera inſtruite de tout, que mon inviolable attachement pour Elle y a au fond plus de part qu'Elle n'a pu ſe l'imaginer.

J'ai enfin l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* la fin de la Traduction de la Métaphyſique de *Wolff*, ſi tant eſt

qu'un

qu'un tel ouvrage, fait en plus grande partie si fort à la hâte, mérite le nom d'une Traduction. Elle seroit parfaite, si mes forces avoient répondu à mon zele, car je les y aurois employées toutes, comme je n'en épargnerai jamais aucune aussi souvent qu'il s'agira de Vous prouver, *MONSEIGNEUR*, à quel prix que ce soit, que jamais homme ne pourra plus que moi Vous être attaché & dévoué par devoir, par inclination & par reconnoissance, &c.



LETTRE XL.

A Berlin, ce 10 Décembre 1736.

MON CHER DIAPHANE,

JE viens de recevoir Votre lettre avec le paquet, dans le moment où je m'attendois à Vous Voir Vous-même; & quoique j'en aie été dédommagé par une très-jolie lettre, je Vous avoue que Votre préſence m'auroit été infiniment plus agréable. Je ſuis perſuadé qu'un Philoſophe comme Vous ne fait rien ſans raiſon; je crois même que Votre voyage de *Ruſſie* a ſa raiſon ſuffiſante; mais indépendamment de tout cela, permettez-moi de Vous dire que Votre départ me fait beaucoup de peine, & que je ſens bien

bien que la voix de la raiſon n'a guere de vertu ſur un cœur pénétré d'amitié. Alléguez-moi cent mille raiſons qui Vous ont obligé de Vous faire Envoyé; mon amitié dira toujours que Vous avez tort.

Vous me flattez encore, mon cher *Diaphane*, du plaiſir de Vous revoir ici. Je le ſouhaite beaucoup, & principalement pour Vous faire reſſouvenir de ce que Vous m'avez promis un jour. Je Vous prie, ne l'oubliez de Votre vie! & ſoyez perſuadé que dans quelque endroit du monde que Vous Vous trouviez, je m'intéreſſerai toujours vivement à ce qui Vous regarde; mon cœur prendra toujours part à Votre gloire, & je ne ceſſerai de faire des vœux pour tout ce qui pourra contribuer à Votre félicité!

Je ſuis avec une très-parfaite eſtime, & l'amitié qu'on ne peut Vous refuſer,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.



LETTRE

LETTRE XLI. (N.° 1) *).

Lubben, le 28 Décembre 1736.

MONSEIGNEUR,

Je pars cette nuit pour Petersbourg, & quitte une retraite dont le ſeul agrément pour moi fut de me trouver à portée de recevoir ſans gêne les témoignages flatteurs de Vos bontés & de Votre amitié, & de pouvoir m'occuper ſans ceſſe du meilleur Prince du monde, en travaillant à lui préparer un petit bout du chemin qui devoit le conduire au Temple de la Philoſophie.

Hélas! tout prend fin dans ce monde! Mais

*) On voit la raiſon de ce *Numéro* & des ſuivans, dans la lettre XLII.

Mais pourvu que *V. A. R.* daigne me conserver Sa bienveillance jusqu'à la fin de ma vie, la durée d'aucune chose ne m'inquiétera. Tranquille, j'attendrai avec une constance philosophique qu'un certain nombre d'événemens s'étant succédés, & ayant rempli leur temps, il en vienne d'autres dont Vous serez le Moteur & la Cause. Que j'en prévois alors de grands & de mémorables! Et combien de plaisir ne prends-je pas déjà à me les représenter!

Oserai-je Vous dire, *MONSEIGNEUR*, sans crainte de blesser Votre trop délicate modestie, ce qui soutient aujourd'hui mon courage & mes espérances, ce qui affermit ma tranquillité & ma satisfaction? C'est la connoissance que je me flatte d'avoir de

de la constance de Vos sentimens, & de l'usage admirable que Vous savez faire de Votre raison pour Vous rendre intérieurement heureux Vous-même, en attendant que Vous puissiez faire un jour le bonheur de tant d'autres hommes, au nombre desquels j'espere venir me ranger quand il en sera temps. S'il suffisoit pour ma félicité de jouir des faveurs du plus grand & du plus aimable de tous les Princes, & d'oser en espérer la constance, même dans le plus grand éloignement de Lui, je devrois sans doute être aujourd'hui parfaitement heureux. Mais comme une condition essentielle de mon bonheur sera toujours d'être aussi assuré de celui de *V. A. R.*, il falloit encore une considération telle que celle sur laquelle je viens de fonder l'espérance

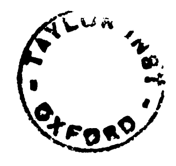
de Son parfait bonheur, pour aſſurer aujourd'hui le mien.

Je ne puis cependant, *MONSEIGNEUR*, m'empêcher de Vous faire ici l'aveu d'une de mes foibleſſes. En réfléchiſſant ſur la bizarrerie de mes deſtinées, j'éprouve ſouvent dans la ſucceſſion de mes ſentimens une eſpece de contradiction. Tantôt conſidérant une certaine face de mon ſort, je crois avoir ſujet de me regarder comme le plus malheureux des hommes; & preſque dans le même inſtant, une autre face de ma ſituation venant ſe préſenter à mon eſprit, je m'eſtime le plus fortuné des mortels. Inſatiable avidité de nos déſirs! ſource féconde de maux imaginaires & factices! c'eſt toi ſeule que nous devons accuſer de ſemblables contradictions! C'eſt toi qui

qui nous faiſant oublier ce que nous avons, ou nous apprenant à n'en tenir aucun compte , pour tourner ſans ceſſe notre attention ſur ce que nous n'avons pas, & ſur le prix des choſes qui nous manquent, ſais nous rendre toujours mécontens & injuſtes ! Et par une conſéquence de notre nature, le prix de l'objet de nos déſirs ſe proportionnant toujours néceſſairement à celui de nos jouiſſances préſentes, c'eſt ainſi que cette inſatiabilité de nos déſirs ſait nous rendre d'autant plus mécontens de notre ſort, moins nous avons ſujet de l'être ! c'eſt ainſi qu'elle ſait pouſſer notre aveuglement juſqu'à nous faire trouver malheureux, oui, dans le ſein du bonheur même !

Mais, *MONSEIGNEUR*, je ne Vous ferois aſſurément point cet aveu

avec



avec tant de franchife, fi je ne fentois bien pouvoir me rendre le fincere témoignage de m'être déjà, graces à Vos leçons & à celles de la Philofophie, beaucoup corrigé de cette foibleffe; & j'ofe me flatter que *V. A. R.* daignera en voir une preuve dans la fermeté que je lui ai montrée dans les circonftances préfentes.

Je finis par prendre congé de *V. A. R.*, en La conjurant de vouloir bien toujours fe fouvenir de fon fidelle & dévoué Serviteur, qui ne défire rien tant que de pouvoir La fervir par-tout où la Providence trouvera bon de le conduire. En particulier je Vous fupplie de Vous tranquillifer tout-à-fait au fujet de ma fanté. J'efpere que le climat de Ruffie ne me fera pas auffi funefte que *V. A. R.* juge avoir lieu de le craindre.

craindre. Je me suis déclaré invalide, ce qui me donne bien des privileges. Et pour ce qui est de la fatigue du voyage, & de la rigueur de la saison, je me suis assez bien prémuni contre l'une & l'autre, pour pouvoir espérer de n'en avoir pas beaucoup à souffrir. —

Dans le moment du départ je sens mon cœur s'émouvoir, & des larmes couler de mes yeux. Quelle autre expression de mes adieux pourroit me permettre cet attendrissement, si ce n'est de me jeter aux pieds de *V. A. R.*, d'embrasser Ses genoux, & de Lui laisser lire dans mes regards & dans mon respectueux silence les sentimens ineffables que j'emporte loin d'Elle, mais qui ne cesseront jamais de vivre dans mon cœur aussi long-temps qu'un souffle de vie l'animera encore, &c.

LETTRE

LETTRE XLII. (N.° 1).

A Berlin, ce 1 Janvier 1736.

MON CHER DIAPHANE,

VOUS voilà donc en voyage, & ſur le chemin de Petersbourg ! Il ſeroit inutile de Vous marquer tout ce que j'ai ſenti en Vous voyant partir. Il me ſemble que chaque lieue que Vous faites pour Vous éloigner de moi, me ſoit une raiſon ſuffiſante pour me cauſer du chagrin. Je m'en conſole cependant, pouvant Vous aſſurer d'une maniere figurée de ma parfaite amitié. Voilà comme je commence cette année ; & je Vous aſſure que je finirai, non-ſeulement celle-ci, mais toutes celles que le Ciel m'accordera

dera encore, de même, c'eſt-à-dire, rempli d'une parfaite eſtime pour Vous.

Si la Philoſophie m'éclaire, c'eſt par Vous. Vous m'avez ouvert la barriere de la vérité, & c'eſt Vous qui en avez été l'organe.

Mon eſprit languiſſoit dans une obſcure nuit,
Quand le brillant flambeau qui maintenant me luit,
Allumé par Vos mains vint éclairer mon ame.
Je reſpectai d'abord cette céleſte flamme;
Et deſcendant du Ciel, l'auguſte Vérité
Répandit dans mon cœur ſa force & ſa clarté.

Voilà des vers! Il ſemble que mon *Apollon* vienne m'inſpirer dès qu'il s'agit de Vous. Remarquez par-là quelle puiſſance Vous avez ſur mes ſens & mon imagination. Dès qu'il eſt queſtion de Vous, mes eſprits mis en

en mouvement travaillent plus que leurs forces ordinaires ne le leur permettent.

Je m'en remets entiérement à Vous touchant la ſouſcription de la nouvelle édition des Batailles du *Prince Eugene* *). Je ſuis sûr que Vous me ferez avoir un bon exemplaire, ſans que j'aie beſoin de m'en embarraſſer davantage.

Si jamais je peux être le moteur de Vos deſtinées, je Vous garantis que je n'aurai d'autre ſoin que celui de Vous rendre la vie auſſi agréable qu'il me ſera poſſible. Rendre quelqu'un heureux eſt une grande ſatisfaction ! Mais faire le bonheur d'une perſonne qui nous eſt chere, c'eſt le plus haut point où puiſſe atteindre la félicité humaine !

Je

*) C'étoit une commiſſion donnée de bouche.

Je Vous prie de coter les lettres que Vous m'écrivez, afin que par-là Vous puissiez toujours voir à laquelle des Vôtres la mienne se rapporte. Celle-ci, que je viens de recevoir, datée du 28, est N.° 1. Je mets le numéro au haut de la mienne, & ainsi de suite.

Puisse le Ciel Vous conduire en toute sureté, afin que Vous arriviez heureusement dans un endroit d'où il me tarde de Vous voir revenir. Tous mes voeux tendent vers ce but, & je ne serai parfaitement content que quand je Vous reverrai ici à mes côtés, & que je pourrai Vous donner des marques évidentes de la véritable estime avec laquelle je suis,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE XLIII. (N.° 2).

Dantzig, le 10 Janvier 1737.

MONSEIGNEUR,

J'AI mis neuf jours à venir juſqu'ici par des chemins abominables. Ce qui m'a bien reſtauré des fatigues de ce trajet, c'eſt une très-précieuſe lettre de *V. A. R.*, N.° 1, qui m'a été remiſe preſque à mon arrivée.

L'engagement qu'Elle prend dans Ses vers, — qui ſont ſon éloge bien mieux que je ne pourrois jamais réuſſir à le faire, — de reſpecter toujours l'auguſte vérité, ne Lui ſera aſſurément jamais de peine. Elle y eſt ſi naturellement portée, qu'Elle ſeroit obligée de ſe faire violence, ſi jamais Elle devoit

y

y contrevenir. Il m'eſt bien doux, *MONSEIGNEUR*, de remarquer qu'à cette occaſion Vous avez daigné Vous ſouvenir de moi ; & bien plus doux encore de voir que Vous voulez bien compter mon zélé attachement pour *V. A. R.* au nombre des cauſes qui peuvent avoir contribué à nourrir Son ardent amour pour la vérité. Les aſſurances, *MONSEIGNEUR*, que Vous me réitérez de Vos bonnes grâces, ont achevé de remplir la meſure de mon contentement ; & les touchantes expreſſions dont Vous Vous ſervez à ce ſujet, font bien connoître que c'eſt là une maniere de penſer qui Vous eſt tout-à-fait propre, & qui a ſa ſource dans les nobles ſentimens d'un grand cœur. Hélas ! pourquoi faut-il qu'un trop cruel deſtin m'oblige

à m'éloigner de Vous, à mesure que je vois augmenter le nombre des raisons qui devroient m'engager à rester.

J'ai trouvé ici presque toute la Maison *Czartoriska*, qui m'a accablé de politesses pendant le séjour que j'ai été obligé de faire ici, ayant eu deux de mes voitures toutes fracassées en route. Le Palatin de *Mazovie*, *Poniatowski*, digne & grand Homme, que je connois de longue main, & qui a eu occasion de connoître de grands Princes, rend bien justice à *V. A. R.* par la grande idée qu'il s'en est faite. *Le Prince Chancelier* & moi nous ne nous sommes presque entretenus que d'Elle. Dieu sait tout ce que nous en avons dit, & plus encore pensé! Je ne serois jamais parti d'ici si nous

avions entrepris d'épuiser un si riche sujet. Ne m'accusez pas, *MONSEIGNEUR*, d'agir ici contre Vos ordres & contre ma promesse; ce n'est ici qu'un simple rapport que je Vous fais de ce qui s'est passé; & toute Votre modestie, quelque grande qu'elle soit, ne peut imposer à deux personnes, qui se plaisent à parler de Vous, la loi de ne point exalter les grandes & belles qualités qu'ils remarquent en Vous, & qu'ils jugent tout-à-fait dignes de Vous-même.

Je pars demain de grand matin pour Koenigsberg, n'espérant recevoir qu'à Petersbourg une réponse à celle-ci. Pour ce qui regarde la Souscription de la nouvelle Edition des Batailles du *Prince Eugene* & la commission touchant le manuscrit de la Vie de ce

Prince, dont *V. A. R.* m'a fait le plaiſir de me charger, Elle peut être aſſurée que je m'en acquitterai de mon mieux, déſirant par mes ſoins & mon exactitude à la remplir à Son entiere ſatisfaction, de mériter qu'Elle me juge digne d'être chargé d'autres commiſſions infiniment plus importantes encore.

Je ne laiſſe pas, chemin faiſant, de faire mes remarques ſur ce que je pourrai changer pour la commodité de mon voyage lorſqu'il s'agira de revenir. Cette époque fortunée où je pourrai me revoir aux pieds de *V.A.R.*, eſt le terme où tous mes déſirs & toutes mes penſées viennent aboutir. Je l'attends avec impatience, Vous ſuppliant, *MONSEIGNEUR*, de me conſerver juſqu'à ce temps Votre

gracieux

gracieux ſouvenir, & de me regarder comme celui de tous les mortels qui Vous eſt le plus attaché par tous les ſacrés liens du devoir & de la reconnoiſſance, &c.



LETTRE XLIV. (N.° 2).

Remusberg, ce 22 Janvier 1737.

MON CHER DIAPHANE,

VOUS voilà donc parti de *Dantzig*, & peut-être déjà au-delà de *Koenigsberg*, par des chemins affreux, par des saisons plus rudes que les nôtres, & ce qui m'inquiete le plus, exposé à tous les malheurs qui peuvent arriver dans un si long & si pénible voyage. Vous me donnez des marques suffisantes de Votre souvenir, & je suis sûr, mon cher *Diaphane*, que Vous êtes de mes véritables amis, je Vous compte pour tel; & quand même Vous iriez aux climats glacés de la Nouvelle Zemble, ou aux régions ardentes de la Zone Torride,

Torride, je ne craindrois jamais que l'éloignement & la différence des climats Vous fît oublier Votre ami. Il ne pouvoit manquer d'arriver que Vous ne fussiez comblé de politesses dans la Maison du Prince *Czartoriski*, qui a de l'amitié pour moi. Votre bon caractere Vous les mérite déjà de tout le monde, & ceux qui Vous connoissent & qui ont des sentimens, ne Vous refuseront jamais leur estime.

J'admire la différence de nos destinées. Tandis que j'ai *été* occupé par des voyages & des campagnes, Vous avez vécu paisiblement dans Votre retraite; & à présent que la Politique a eu besoin de Vos lumieres pour être éclairée, & que Vous parcourez des centaines de lieues, je me trouve ici dans la plus grande tranquillité

du monde. Vous êtes au fait de mes occupations, il ſeroit donc ſuperflu de Vous les répéter, d'autant plus que toutes les redites ſont ennuyantes. Un plaiſant accident qui penſa les déranger, m'a fourni matiere à rire, & ſujet à plaiſanter à toute une compagnie.

Ma chere *Mimi* *), fidelle compagne de ma retraite, me voyant l'autre jour étudier avec grand attachement la Métaphyſique de *Wolff*, dont Vous êtes l'aimable Interprete, s'impatientoit de voir que je préférois un livre tout vrai & tout raiſonnable, à ſon badinage frivole & à l'illuſion de ſes agrémens. L'heure du ſouper me fit abandonner cette lecture inſtructive, pour avoir quelque ſoin de mon

*) C'étoit le nom d'un ſinge favori du Prince de Pruſſe.

mon corps, qu'aucun Etre pensant & raisonnable ne doit négliger. Sur ces entrefaites, mon singe, de tous les singes le plus singe, se déchaîne, prend la Métaphysique, l'allume à la chandelle, & s'applaudit de la voir brûler. Que devins-je en rentrant dans la chambre, lorsque je vis le pauvre *Wolff* en proie aux flammes, & traité d'une façon convenable au seul *Lange* *).

Courir,

*) *Joachim Lange*, Docteur de Théologie à *Halle*, & grand adversaire de *Wolff*, qui lui enlevoit tous ses Auditeurs, parvint, à force d'accusations calomnieuses, à le faire exiler de l'Université. Il l'avoit dénoncé en Cour comme hérétique, parce que *Wolff* avoit loué la Morale des Chinois, & il avoit répandu malicieusement dans le public, que les Ecrits de ce Philosophe, & en particulier son principe de la raison suffisante & son harmonie préétablie, engageoient les grands grenadiers du Roi à déserter ses troupes.

Courir, prendre de l'eau, éteindre les flammes, ne fut qu'une action pour moi. Par bonheur cependant ce n'est que la copie qui a brûlé, & l'original existe encore en son entier. Nos beaux esprits disent que le singe avoit voulu étudier la Métaphysique, & que ne l'ayant pu comprendre, il l'avoit brûlée. D'autres soutiennent que *Lange* l'avoit corrompu, & que par zele pour ce béat, il m'avoit joué ce tour-là. D'autres enfin disent que Mimi piquée de ce que *Wolff* donne trop de prérogatives à l'homme sur la bête, avoit consacré à Vulcain un livre qui décréditoit son espece.

Voilà l'abrégé des saillies de nos Rieurs. *Chazot* *) enrage sérieusement de

*) *François-Isaac*, *Chevalier*, *Comte de Chazot*, natif de *Normandie*, s'étant trouvé dans

de cette aventure, puisqu'il est obligé de recopier l'original. Voilà certainement de belles sornettes, & des contes dignes de faire 300 lieues pour aller Vous ennuyer en Russie !

Vous ne Vous contentez donc pas de m'être utile en fait de Philosophie, Vous

l'armée françoise lors de la campagne du *Rhin* en 1734, *le Prince Royal de Prusse* qui avoit accompagné le Roi *Frédéric-Guillaume I* son Pere au Camp près de *Philipsbourg*, & qui avoit obtenu la permission de voir les troupes françoises, y fit sa connoissance & l'engagea à le suivre à *Reinsberg* pour lui tenir compagnie. C'est le même Chevalier & Comte de *Chazot* qui, après l'avénement de *Frédéric* au trône, ayant été placé dans les troupes, rendit au Roi de très-grands services, sur-tout à la bataille de *Hohenfriedberg*. Il a obtenu depuis, à la recommandation du Roi, le Gouvernement militaire de Lubeck, & ses deux fils ont été placés avec distinction dans les troupes Prussiennes.

Vous voulez l'être également pour l'Hiſtoire. La Vie du *Prince Eugene*, qui eſt très-utile & très-propre à inſtruire des jeunes gens de mon âge, me fera beaucoup de plaiſir. Comme Vous Vous êtes chargé ſi généreuſement du ſoin de me faire venir ce livre, je ne m'embarraſſe de rien, pas même de la reliûre, ſoin que je ſuis perſuadé que Vous voudrez bien prendre auſſi, ainſi que de le faire bien empaqueter, afin que les pluies ne puiſſent pas percer juſques aux livres & aux eſtampes qui en ſeroient gâtées. Je ſouhaiterois bien, mon cher *Diaphane*, être à mon tour en état de Vous fournir une bibliotheque choiſie. Il y a du plaiſir à en proviſionner des gens comme Vous qui ſavent faire un ſi excellent uſage de leurs lectures.

Je

Je Vous quitte ; mille vœux accompagnent cette lettre ; puissiez-Vous en éprouver les effets ! puissiez-Vous Vous retrouver bientôt auprès de moi, & recueillir les fruits de la sincere amitié & de la parfaite estime avec laquelle Je suis,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement
affectionné ami,

FRÉDÉRIC.



LETTRE

LETTRE XLV. (N.° 3).

Pétersbourg, le 2 Mars 1737.

MONSEIGNEUR,

Si *V. A. R.* a daigné penser à moi, comme je ne puis m'empêcher de m'en flatter, Elle doit avoir trouvé extraordinaire qu'un voyage & l'arrivée à une nouvelle Cour aient pu m'empêcher si long-temps de profiter de la permission que j'ai de Lui donner de mes nouvelles. Mais, *MONSEIGNEUR*, quel voyage! je frémis encore quand j'y songe, & n'ose en vérité Lui en faire la description détaillée, de peur que ma santé, dont j'ai tant besoin, ne soit altérée par le souvenir de tout ce que j'ai souffert.

V. A. R.

V. A. R. me faiſant d'ailleurs la grace de me vouloir du bien, quel plaiſir pourroit-Elle prendre au récit de tant de ſouffrances? Tantôt le ſable ou la mer juſque par-deſſus les eſſieux; tantôt dans une miſérable chaloupe, & par un très-gros temps, le jouet des vents & des flots, à la merci de la mer & des écueils; puis paſſant à pied des rivieres à moitié gelées, tenant un enfant de chaque main, & me voyant à chaque pas dans le plus grand péril d'être englouti avec eux ſous les glaces; enfin ſurpris par des neiges épouvantables, qui menaçoient de nous enſevelir dans des lieux où il étoit impoſſible de ſe procurer des traîneaux; en voilà aſſez pour Vous donner une légere idée de toutes les fatigues & de toutes les angoiſſes que

j'ai eu à éprouver pendant mon voyage. Graces à Dieu, me voici enfin arrivé ſain & ſauf à *Petersbourg*, & le bonheur que j'ai en ce moment de m'entretenir avec *V. A. R.*, me fait oublier tout ce que j'ai eu à eſſuyer.

Vous ne concevrez pas facilement, *MONSEIGNEUR*, la ſurpriſe que m'a cauſé le premier aſpect de cette belle Capitale, où l'on ne voit partout que de ſuperbes Palais, bâtis par les plus habiles Architectes Italiens, ſur un terrain où il n'y avoit que marais il y a trente ans. Il n'y a que quelques jours que je jouis, de mes fenêtres, d'un autre ſpectacle non moins ſurprenant, unique peut-être en ſon genre depuis que le monde exiſte; j'ai vu paſſer dans ma rue dix mille hommes de la garde qui alloient

ſe

ſe ranger ſur la glace de la Néva, pour y parader vis-à-vis du Palais Impérial, à l'occaſion de la fête du nom de l'Impératrice *). Mais le poids de ces dix mille hommes n'eſt rien. Cette riviere qui porte des vaiſſeaux de guerre en été, porte en hiver ſur le dos de ſes glaces, outre ces dix mille hommes armés, cent mille ſpectateurs & cinquante pieces de canons qu'on y décharge à différentes repriſes tous enſemble.

Le jour de l'Audience étant venu, *S. M. I.* me l'a donnée de deſſus un trône dreſſé exprès dans une chambre, à côté d'une ſuperbe galerie qui vient d'être achevée. La Cour, compoſée des

O deux

*) Anne Iwanowna, qui avoit ſuccédé en 1730 à Pierre II, & qui régna juſqu'en 1740, où elle mourut.

deux ſexes, étoit très-nombreuſe & magnifique. L'air & la majeſté de cette grande Princeſſe me frappa. Mais comme je n'avois rien que d'agréable à Lui dire, je me raſſurai facilement, & tins ma harangue avec plus de préſence d'eſprit & de fermeté que je ne m'en étois flatté. Depuis ce temps, j'ai déjà aſſiſté à différentes fêtes qui ſe donnent ici avec beaucoup de magnificence, & plus de goût que je ne m'attendois à en trouver.

Il fait terriblement froid ici, mais l'air y eſt ſain, & je ne me ſuis de long-temps pas ſi bien porté qu'à préſent. Huit jours après mon arrivée j'eus la joie inexprimable de recevoir une gracieuſe marque du ſouvenir de *V. A. R.* par Sa lettre, N.° 2. J'y aurois répondu incontinent, ſi je n'avois

n'avois pas attendu réponse à une lettre que j'ai écrite au sujet de l'Histoire du Prince Eugene. Elle est arrivée comme je m'en étois flatté ; & j'ai aujourd'hui la satisfaction de pouvoir donner à *V. A. R.* l'assurance que j'aurai dans peu l'honneur de Lui en envoyer un exemplaire, quelque difficulté qu'il y ait de se procurer une copie de ce Manuscrit, qui, comme on assure, ne doit jamais être imprimé.

Comme je ne puis absolument m'empêcher de faire cas de tout ce que *V. A. R.* aime le moins du monde, je ne dirai point non plus de mal de Mimi, ni ne lui en voudrai pour avoir essayé de livrer aux flammes l'ouvrage immortel du divin *Wolff*; trouvant d'ailleurs fort naturel & fort ingénieux, que ce pauvre animal ait cherché à se

défaire d'un papier qui empêche ſi ſouvent ſon cher Maître de s'amuſer avec lui & de prendre plaiſir à ſes ſingeries. Il me ſemble qu'à ſa place, & avec toute ma raiſon, je n'aurois pu mieux raiſonner, & que j'en aurois fait tout autant.

Je m'abſtiens de répondre aux flatteuſes expreſſions dont il a plu à *V.A.R.* de ſe ſervir en parlant de ma chétive perſonne, pour La remercier du déſir qu'Elle m'a témoigné de pouvoir me procurer une bibliotheque choiſie.

Je ne finirai plus déſormais mes lettres autrement qu'en conjurant *V. A. R.* de me conſerver Ses bonnes grâces & Sa précieuſe amitié, auſſi long-temps que je chercherai à m'en rendre digne, c'eſt-à-dire, juſqu'au tombeau, &c.

LETTRE

LETTRE XLVI. (N.° 3).

A Remusberg, ce 23 Mars 1737.

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

J'AI eu le plaisir de recevoir Votre lettre. Elle m'a extrêmement réjoui, m'apprenant que Votre santé étoit bonne. Que je suis aise d'avoir ignoré toutes les incommodités & les dangers que Vous avez essuyés dans Votre voyage! Cela m'auroit privé de tout repos, & je n'aurois pu jouir, comme je l'ai fait, des agrémens de la retraite.

J'admire fort vos palais dorés, vos fleuves gelés, la magnificence de la Cour Impériale, & les Gardes rangés sur la glace. Tout cela, & trois fois autant, ne me feroit pas cependant

naître l'idée de quitter *Remusberg.* Nous vivons ici sans fourrures, nous voyons renaître les fleurs, revenir la verdure, & le soleil favorable à ces climats commence déjà à nous faire sentir ses ardeurs. Qu'un village près de *Rome*, est préférable à une ville située dans la nouvelle *Zemble!*

Pourvu que le froid ne soit pas contraire à Votre santé, & que l'air raréfié *) qu'il fait au voisinage du Pôle

*) Un air raréfié, ou dilaté, est un air dont le volume est augmenté. Mais la raréfaction ou la dilatation de l'air est un effet du chaud & non du froid; le froid au contraire condense l'air, c'est-à-dire, qu'il en diminue le volume. Il s'ensuit de là, que l'air doit être *condensé* vers les Pôles de la terre, où il fait très-froid, & *raréfié* au contraire dans les climats chauds. L'on voit par cette explication, que l'expression *raréfié* qui a donné lieu à cette note,

Pôle, ne Vous soit pas dangereux, le reste ne m'importe guere.

Je suis à la fin de toutes mes lectures, & j'attends avec grande impatience la Vie du *Prince Eugene*. Quelqu'un ces jours passés m'a sommé de lui en donner un extrait; je me suis fort excusé sur ce que l'original n'étoit

note, est en contradiction avec le sens de la phrase dans laquelle elle se trouve, & qu'il faut lui substituer le mot *consensé*.

L'on a cru devoir rendre le Lecteur attentif à cette faute d'expression, afin de lui faire remarquer combien on a respecté l'originalité de ces lettres. D'ailleurs, dans les ouvrages d'un grand Homme, où tout est intéressant, les défauts comme les beautés, combien de raisons n'avoit-on pas de laisser subsister ici une petite tâche, qui semble ne s'y trouver, que pour relever l'éclat des beautés d'esprit, & sur-tout de sentiment, dont l'Auteur auguste d'une partie de ces lettres a su les orner & les enrichir.

pas entre mes mains, ce qui fit une ſcene ſemblable à celle qui ſe trouve dans le *Joueur*, où *M. Galonier* *) & Madame *Adam* viennent lui rendre viſite.

J'ai un très-bon relieur qui relie à la françoiſe & de façon que les livres ſont bien fermés; ſi Vous le voulez, je pourrois le prêter quand on le voudra, à condition qu'on ne le retienne pas.

Le 27 de ce mois nous célébrerons l'anni-

*) Deux perſonnages du *Joueur* de *Regnard*. Tout ce qui a été dit & ſera dit encore de la Vie du *Prince Eugene*, doit s'entendre, non de cet ouvrage, mais, à mots couverts, d'un emprunt à Vienne ou à Petersbourg que M. de *Suhm* s'étoit chargé de faire pour le Prince Royal. Le *relieur*, qui entre dans cette allégorie, eſt un homme de confiance que le Prince Royal offre d'envoyer pour retirer l'argent.

l'anniverſaire du jour de naiſſance de la *Reine* ; on ne verra que de paiſibles bergers former des danſes avec leurs bergeres. Le farouche *Mars* & la foudroyante *Bellone* n'auront aucune part à la fête, & les pipeaux de Céladon ſeront préférés aux timbales & aux trompettes dont la muſique trop bruyante n'inſpire que de la terreur.

Quand Vous reverrai-je, mon cher *Diaphane* ? Quand pourrons-nous nous promener ſous les hêtres & ſous les ormeaux ? *Voltaire* a reçu la Métaphyſique & l'approuve beaucoup. Je fais actuellement traduire la Morale du Philoſophe ; ainſi avec le temps je pourrai lire tout *Wolff* en françois.

Le Traducteur de la Métaphyſique m'eſt bien cher, il me tient toujours à cœur, & ni l'éloignement, ni la

mort

mort même ne pourront altérer en quoi que ce ſoit la ſincere amitié que je lui porte. Soyez-en perſuadé, mon cher *Diaphane*, de même que de la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis inviolablement.

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.



LETTRE

LETTRE XLVII. (N.° 4).

Petersbourg, le 19 Mars 1737.

MONSEIGNEUR,

JE paie actuellement le tribut qu'on doit à tout nouveau climat, par une très-forte fluxion qui me tient sur mon grabat depuis quelques jours. Quelque douloureuse qu'elle soit, elle ne m'empêchera pourtant pas d'avoir l'honneur d'écrire à *V. A. R.*, & j'espere bien au contraire l'oublier tout-à-fait pour quelques heures, en jouissant de ce plaisir.

J'ai enfin reçu réponse de mon Libraire *), qui paroît fort disposé à

*) On n'avertira plus, à l'avenir, que ce *Libraire* désigne d'abord le Banquier de Vienne, & ensuite le *prêteur* de Petersbourg.

à arranger la ſouſcription de la Vie du *Prince Eugene* ; mais il me propoſe derechef certaines conditions relativement aux ſouſcripteurs, quoique je me ſois déjà expliqué très-expreſſément à ce ſujet, n'en voulant du tout point entendre parler. Ce ſont là des inconvéniens ordinaires quand on négocie à trois cents milles. Mais j'ai répondu, & me ſuis aſſez bien énoncé cette fois, pour pouvoir eſpérer qu'il n'y aura plus de pareilles accroches.

Tous ces délais n'ont pas laiſſé de me cauſer du chagrin, & m'ont fait réfléchir que je pourrois peut-être encore mieux trouver mon affaire ici, où il y a une très-belle & très-bonne Imprimerie. Car outre que je ſerois à portée de diriger la choſe, je n'aurois

affaire

affaire qu'à un particulier, qui eſt très en état de mener à bout cette entrepriſe, pourvu qu'il ait quelque certitude d'y trouver ſon compte. Au lieu qu'ailleurs les Imprimeurs ſont obligés de ſe pourvoir de ſuretés, & de ſe faire autoriſer. Cette idée que j'ai bien ruminée, & conſidérée de tous les côtés, m'a paru ſatisfaire à tout, & pour peu que *V. A. R.* l'approuve, je me mettrai à la réaliſer.

Je me flatte, *MONSEIGNEUR*, que Vous Voudrez bien Vous en remettre à moi, tant pour l'accord des conditions, que pour l'arrangement des eſtampes & des vignettes: devant Vous perſuader, par la connoiſſance que Vous avez de mon zele, que je ne négligerai abſolument rien pour que tout réuſſiſſe au mieux.

Si

Si *V. A. R.*, dans sa charmante & paisible retraite, est curieuse d'apprendre les nouvelles qui nous intéressent ici, je Lui dirai que les Puissances belligérantes *) ont nommé des Plénipotentiaires qui vont commencer les Négociations de la paix, qui se conclura, à ce qu'on espere, avant l'ouverture de la campagne.

Le nouveau *Kan* l'a cependant déjà ouverte de son coté en entrant dans l'*Ukraine* avec cent mille hommes. Mais le Feld-Maréchal *Comte de Munich* les a repoussés avec grande perte en leur faisant repasser le *Nieper*. On regrette beaucoup ici le brave

Général

*) Les *Russes*, les *Turcs*, & l'*Empereur Charles VI*. Ce dernier ne s'étoit armé contre les *Turcs* que parce qu'il étoit obligé, en vertu d'un traité fait avec l'*Impératrice Anne Iwanowna*, de lui prêter secours contre ceux-ci.

Général *Lesli* qui a été tué à cette action.

Mon Dieu, qu'on a peur d'être oublié quand on est si loin ! Grand Prince ! Vous qui ressemblez si peu au Vulgaire de ceux qui portent ce nom, n'allez pas leur ressembler par cet endroit ! Mais que dis-je ? ô pardon ! la crainte trouble mes sens, & me fait oublier que je parle à la constance même. Agréez, *MONSEIGNEUR*, les assurances du plus respectueux attachement & de la plus tendre vénération qui fut jamais, &c.



LETTRE

LETTRE XLVIII. (N.° 4).

Sans date.

MON CHER DIAPHANE,

J'AI bien cru que cet air *raréfié* de Ruſſie ſeroit pernicieux à Votre ſanté. Vous en éprouvez les effets. Dieu veuille qu'ils ne paſſent pas les bornes des fluxions ! Malgré Vos incommodités, Vous penſez à moi, Vous travaillez à m'obliger, Vous voulez abſolument être l'homme le plus aimable, & qui en même temps m'eſt le plus utile.

Il y a un double plaiſir à être reconnoiſſant quand nous devons notre gratitude à des perſonnes qui, ſans nous obliger, ont déjà enlevé toute notre

notre estime, & qui ne sont en nous servant qu'avérer la bonne opinion que nous avions déjà de leur personne.

Je suis dans ce cas ; Vous m'y mettez, mon cher *Diaphane ;* c'est à Vous de satisfaire aussi généreusement aux devoirs de l'amitié que Vous Vous l'êtes proposé, en attendant qu'un jour je remplisse à mon tour & les devoirs de l'amitié & ceux de la reconnoissance.

Puisque Vous voulez bien être mon commissionnaire en Russie, ayez la bonté de me faire avoir l'édition nouvelle de la Vie du *Prince Eugene* qu'on imprime là-bas ; ce sera plus court, l'arrangement de l'envoi sera plus aisé, l'accord avec le Libraire plus sûr, & j'y trouverai beaucoup mieux mon compte qu'avec ces Libraires de Vienne,

qui impriment lentement, qui ne ſont point crédit à ceux qui ſouſcrivent, & qui en un mot ne me conviennent point.

On me demande douze exemplaires de ce livre *). Ceux qui les ont commandés me perſécutent tous les jours pour les avoir, comme ſi j'avois une Imprimerie dans ma maiſon, & que je fuſſe en état de les ſatisfaire à mon gré. J'apprendrai à faire des antiques, à me jeter dans le métier de ceux qui font des médailles *modernes*, pour me tirer d'embarras. Enfin onze ou douze perſonnes ſont entêtées de la Vie du *Prince Eugene*, ils la veulent avoir à quelque prix que ce ſoit; jugez de ma ſituation; je me voue à tous les Saints, & ſans Vous je ſerois très-mal logé. Faites donc, je Vous prie, l'accord avec le

*) Douze mille écus.

le Libraire ; je Vous donne plein pouvoir ; mes intérêts ne peuvent être mis en de meilleures mains que les Vôtres. Votre prudence & *Wolff* me répondent du ſuccès de tout ce que Vous entreprenez.

Après cela pouvez-Vous me ſoupçonner, mon cher *Diaphane*, de Vous oublier? Ou Vous me connoiſſez bien mal pour me croire ſi changeant, ou Vous m'avez oublié Vous-même, pour me juger capable d'une inconſtance & d'une légéreté impardonnables à *l'homme animal*, & dont je ne ſerai jamais coupable.

Le *Kan des Tartares* eſt ſi éloigné de nous, qu'il me ſemble quaſi que c'eſt un habitant de la Lune. M. *de Munich* méritera le nom d'*Aſiatique*, l'*Impératrice* celui d'une grande Princeſſe, &

Vous celui de véritable ami. Je préfere ce dernier à tous les autres. La bravoure & le génie forment le grand Capitaine; l'eſprit & une vaſte conception une grande Princeſſe, mais le cœur ſeul fait l'ami. Cher *Phénix* de ce ſiecle! faites revivre les temps ſacrés d'*Oreſte* & de *Pylade*, du bon *Pirithoüs*, du tendre *Niſus*, & du ſage *Achate!* Que les hommes voient de nos jours les heureux effets d'une amitié réciproque! J'y concourrai de mon côté; Vous n'en douterez plus! Vous en ſerez perſuadé! Et quand même je ne Vous répéterois pas les ſentimens que j'ai pour Vous, Vous n'en croiriez pas moins que je ſuis avec autant d'eſtime que d'amitié,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE XLIX. (N.° 5).

Petersbourg, le 16 Avril 1737.

MONSEIGNEUR,

Je viens de recevoir la gracieuſe lettre dont *V. A. R.* m'a honoré le 23 du mois paſſé, N.° 3. La part qu'Elle a daigné prendre aux dangers que j'ai courus, aux fatigues que j'ai eſſuyées, m'a touché juſqu'au fond du cœur. Bien que je vive aſſez tranquille aujourd'hui, & aſſez bien portant, Elle ne laiſſeroit pas, j'en ſuis perſuadé, de me plaindre, ſi Elle pouvoit me voir ici au plus fort de l'hiver encore, dans le milieu du mois d'Avril; la *Néva* gelée, la campagne couverte de neige, ſans l'eſpérance

même de voir dans un mois d'ici ni eau ni terre. Heureufement pour moi que la defcription de l'air que *V. A. R.* refpire, a fait gliffer dans mes veines une douce chaleur qui me foutient, & me met en état de braver tous les frimats. Cependant Elle m'a auffi vivement fait fentir tout ce que j'ai perdu; & que ne perd-on pas quand on s'éloigne de *V. A. R.*! La feule confolation que je puiffe goûter dans l'éloignement où je me trouve d'Elle, eft celle que je trouve dans les affurances qu'il Lui plaît de me donner encore de la conftance de Ses bonnes grâces.

La douceur de la vie que mene *V. A. R.* dans Sa charmante retraite, contribue beaucoup à la tranquillité de la mienne; mais elle ne me rendra par-

parfaitement heureux que quand j'aurai le bonheur d'en être témoin. C'eſt à cet égard que la connoiſſance figurée ne vaudra jamais l'intuitive, n'en déplaiſe au grand *Wolff* que j'ai été obligé de négliger un peu, mais que je ne perdrai jamais de vue.

V. A. R. a donc communiqué ma traduction de la Métaphyſique : l'approbation que d'autres y donnent ne ſauroit flatter le traducteur, puiſqu'il avoit déjà celle de *V. A. R.*, qui lui tient lieu de toutes les autres ; & il abandonne volontiers ſon ouvrage, pourvu, *MONSEIGNEUR*, que Vous n'abandonniez jamais l'Auteur.

Je compte dans peu faire retentir le bienheureux & tranquille ſéjour que la préſence du Prince le plus accompli rend ſi fortuné & ſi déſirable, de la

bruyante nouvelle de la prise d'*Oczakow* vers l'embouchure du *Nieper*. Le Feld-Maréchal *Lessi* marche déjà vers la Crimée, & le Feld-Maréchal *Comte de Munich* va se mettre en mouvement avec le gros de l'armée pour s'approcher du *Danube*.

Je ne m'étonne pas que j'oublie mes infortunes quand j'ai le bonheur d'entretenir *V. A. R.* J'allois effectivement finir cette lettre sans Lui faire la relation d'un malheur qui m'est arrivé, & qui a menacé ma vie. Je loge dans une maison que le B. *de Mardefeld* a quittée pour prendre celle qu'avoit *le Comte de Linar*. Il m'avoit assuré qu'il avoit pourvu à tout contre le feu; mais malheureusement on avoit oublié une cheminée dont il ne se servoit guere; le feu y a pris samedì passé,

passé, & avoit déjà gagné la chambre au-dessus de la mienne avant qu'on s'en apperçût. Si c'eût été de nuit, je devenois assurément la proie des flammes, & ma maison, avec toutes les voisines, & même le magnifique Palais Impérial qui n'en est pas fort éloigné, auroient facilement pu être réduits en cendres. Mais comme c'étoit en plein jour, on y a promptement porté secours, & le feu fut éteint en moins d'un quart-d'heure. J'en ai été quitte pour la peur, & quelques meubles qui ont été endommagés.

Si je remercie le Ciel de m'avoir conservé la vie, ce n'est qu'autant qu'il lui a plu par cette grâce de me laisser l'espérance de la consacrer un jour au service du plus digne & du plus aimable Prince; ce n'est qu'autant qu'il

qu'il veut bien m'en réserver la félicité dans ses décrets éternels. Après une telle assurance, que pourroit-il, *MONSEIGNEUR*, me rester à Vous dire des sentimens inaltérables de tendresse & de vénération avec lesquels je serai jusqu'à mon dernier soupir, &c.



Remarque. Les lettres que *M. de Suhm* écrivoit de *Petersbourg* au *P. R.*, étant pour la plupart très-longues & très-diffuses, à cause des explications dans lesquelles il étoit obligé d'entrer sur différens sujets, on a cru devoir retrancher les détails les moins intéressans, & même supprimer différentes lettres tout entieres qui ne paroissoient pas mériter ici une place. On a aussi trouvé dans la confrontation des lettres, qu'il

qu'il en manquoit par-ci par-là quelques-unes de *M. de Suhm.* Le Lecteur faura donc à quoi s'en tenir lorfqu'il rencontrera dans les lettres du *P. R.* des paffages relatifs à certaines circonftances dont il n'eft pas fait mention dans celles de *M. de Suhm.* Comme l'on a eu grand foin de ne rien omettre d'effentiel, les fuppreffions par lefquelles on a cru rendre un fervice au Lecteur, font toutes à l'avantage de cette correfpondance. Pour ce qui eft des lettres du *P. R.*, on les a toutes confervées avec le plus grand fcrupule, abfolument telles qu'elles étoient, par rapport au contenu.



LETTRE

LETTRE L. (N.° 5).

A Rupin, ce 16 Mai 1737.

MON CHER DIAPHANE,

JE ſuis bien heureux de n'être informé qu'après coup des dangers qui Vous menaçoient. Qui pourroit croire qu'une maiſon pût brûler dans un pays où l'on feroit plutôt porté à croire que tout périroit de froid ? Je rends grâces à Dieu, mon cher *Diaphane*, de Vous avoir ſauvé de ce péril ; puiſſe-t-il être le dernier que Vous ayez à courir de Votre vie !

Ne croyez pas que je me plaiſe à la fiction quand je Vous mande qu'au mois de Février & de Mars il a fait beau temps ici. Cela eſt fort vrai, car nous

nous n'avons point eu d'hiver cette année, point de neige qui ait duré plus d'un jour, & par conféquent les glacieres font très-mal remplies. Le Capitaine *de Knobelsdor* *), qui vient d'*Italie*, parle bien encore fur un autre ton de ce pays. Il dit qu'il a cherché l'ombre au mois de Janvier fous des lauriers & des peupliers. Je Vous plains de tout mon cœur d'être dans un pays fi contraire à Votre fanté. Je l'ai prévu, & j'en crains les funeftes fuites. Ce que Vous m'écrivez de l'Imprimerie de Petersbourg me plaît beaucoup; je Vous remets tout le foin de ma bibliotheque. Je faurai garder un filence néceffaire & requis; Vous pouvez

*) C'eft le grand architecte, auquel nous devons la belle Salle d'Opéra, & d'autres édifices fuperbes, élevés fous le regne de Frédéric II.

pouvez bien croire que mon propre intérêt m'y oblige, puisqu'on confisque les livres de contrebande. Ne pourriez-Vous pas envoyer mes livres par *Stetin* où *Rovedel* me les pourroit faire tenir; je crois qu'on n'y risqueroit rien. Je m'en rapporte à ce que je Vous ai marqué dans ma derniere, où Vous verrez que je Vous détaille toutes les raisons de ceux qui me pressent pour que je leur prête des livres.

Nous tirons ici depuis quelque temps plus de poudre que je crois qu'on n'en a tiré à la prise d'*Oczakow*. *Remusberg* est abandonné depuis quelque temps, à mon grand regret. Quand les revues seront passées, je m'y recognerai de nouveau. Vous me manquez mille fois &, mon cher *Diaphane*, il me semble que chaque lieue nous sépare d'autant

d'années,

d'années, tant Vous me paroissez éloigné. Que le Ciel veuille donc nous rapprocher bientôt, & me donner la consolation de Vous revoir ! Je le désire bien ardemment, étant avec une très-sincere & parfaite estime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement
affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

P. S.

On vient de m'annoncer qu'un Capitaine *de Wartenberg* au service de *Russie* étoit arrivé. Je l'ai fait quérir d'abord pour lui demander de Vos nouvelles. Il me semble voir arriver un homme de l'autre monde.



LETTRE

LETTRE LI. (N.° 6).

Ce 16 Mai 1737.

MON CHER DIAPHANE,

VOICI la ſeconde lettre que je Vous écris aujourd'hui : ayant trouvé l'occaſion bonne, je me ſerois reproché de l'avoir négligée.

Le Capitaine *Wartenberg* m'a dit beaucoup de particularités de *Petersbourg*, mais rien ne m'a touché le cœur de toutes les belles choſes qu'il vante de cette Cour. Il n'y a que Vous, mon cher *Diaphane*, qui m'intéreſſiez en *Ruſſie*, & ſans Vous tout ce pays m'eſt le plus indifférent du monde.

Comme je crois cette voie ſûre, je ne haſarde rien à Vous dire que je ſuis

ſuis preſſé de tous côtés par mes créanciers. Ayez la bonté de me tirer d'affaire, ſans quoi je ferai du très-mauvais coton. Je garderai ſans faute un ſecret inviolable; Vous pouvez bien le croire d'autant plus que mon propre intérêt m'y oblige. J'aurai toute l'obligation imaginable au généreux Inconnu qui me tirera d'affaire; c'eſt Vous en dire aſſez.

Nos nouvelles ne ſont ni aſſez importantes, ni aſſez curieuſes pour Vous être communiquées de ſi loin. Je finis en Vous aſſurant que je ſuis, avec une véritable & ſincere eſtime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE LII. (N.° 6).

Petersbourg, le 28 Mai 1737.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu avec une joie inexprimable l'adorable marque du ſouvenir que *V. A. R.* a bien voulu me donner par ſa gracieuſe lettre N.° 4. J'attendois pour y répondre le départ d'un courrier, déſirant Lui envoyer par cette occaſion les Mémoires ci-joints de l'Académie, en trois volumes reliés à l'Angloiſe *). Ce ſera, *MONSEIGNEUR*, s'il Vous plaît, en attendant que je puiſſe Vous envoyer l'autre ouvrage dont je preſſe autant que poſſible l'édition.

Le

*) Trois mille écus.

Le départ du Courrier me ſurprend, ainſi je ſerai obligé d'être laconique.

J'oſe eſpérer que *V. A. R.* ne s'offenſera point de la liberté que je prends de La prier de vouloir bien dans Sa réponſe à celle-ci faire un petit Poſtſcript allemand dans lequel Elle me félicite en termes gracieux d'avoir trouvé ici un digne & véritable ami, & faſſe briller ſur ce ſujet une étincelle du feu qui anime Ses beaux & nobles ſentimens. Je ne puis, par prudence, m'expliquer aujourd'hui plus clairement; tout ce qu'il m'eſt permis de Vous dire, c'eſt que cet ami mérite parfaitement la bonne opinion que Vous pouvez avoir de lui, & que j'eſpere le diſpoſer, peut-être au premier jour, à Vous rendre le ſervice

en queſtion *). Vous comprenez du reſte que mon intention eſt de montrer ce poſtſcript.

Ne ſachant comment Vous exprimer à la hâte tous les ſentimens dont mon cœur eſt pénétré en s'occupant à Vous ſervir, je ne puis mieux faire que de me jeter aux pieds de *V. A. R.*, en La ſuppliant de ne jamais oublier, & d'aimer toujours le fidelle ſerviteur, qui ne vit & ne veut vivre que pour Elle, &c.

*) Le ſervice dont il s'agit ici, eſt, comme les lettres précédentes l'inſinuent aſſez, & comme la ſuite de la correſpondance le fait encore mieux connoître, le prêt d'une ſomme d'argent aſſez conſidérable dont il avoit déjà été queſtion entre le *P. R.* & *M. de Suhm*, dans un entretien qu'ils avoient eu enſemble avant le départ de ce dernier pour la Ruſſie.

LETTRE

LETTRE LIII. (N.° 7).

A Berlin, ce 1 Juin 1737.

MON CHER SUHM,

IL faut avouer que Vous êtes le premier Bibliothécaire du monde. Je viens de recevoir la lettre que Vous avez eu la bonté de m'écrire touchant les livres que je Vous ai demandés. J'ai auſſi reçu certain Catalogue relatif à un futur *) qui le ſuivra. Enfin je vois en tout & par-tout que Vous n'êtes pas ſeulement grand Métaphyſicien, mais encore ami ſincere, officieux & fidelle. Il me ſuffit de Vous connoître pour Vous eſtimer, & pour Vous devoir beaucoup de reconnoiſſance.

*) Obſcurité affectée.

Nous sommes à présent dans les revues par-dessus les oreilles. Nous perdons notre temps (qui ne reviendra jamais) à des riens. Le Roi a une attaque de goutte, ma Sœur *de Brunswick* arrivera demain, lundi sera la revue générale. Voilà en deux mots la gazette du jour.

Mes amis attendent avec grande impatience les douze volumes de l'Imprimerie Russienne. Vous ne sauriez croire à quel point ils me pressent là-dessus.

Je suis avec toute l'estime qu'on ne sauroit Vous refuser, & qui Vous est dûe,

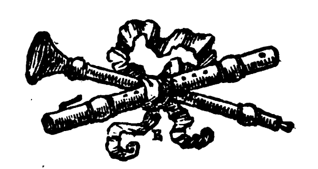
MON TRÈS-CHER SUHM,

Votre très-fidellement affectionné ami,
FÉDÉRIC.

REMAR-

REMARQUE. Parmi les ſingularités de la vie du grand *Frédéric*, celle-ci n'eſt peut-être pas une des moins frappantes, que depuis la date de la lettre ci-deſſus, c'eſt-à-dire, dès le 1 Juin 1737, aucune de ſes lettres à M. de Suhm n'eſt plus ſignée *Frédéric*, mais toutes ſans exception *Fédéric*; ſingularité qu'il a conſervée, comme on le ſait, juſqu'à la fin de ſa vie. Ce n'eſt pas, comme on le voit, une habitude qu'il ait contractée peu à peu & par une eſpece de négligence, mais c'eſt au contraire un changement qui paroît réfléchi, marqué pour ainſi dire par une époque, & trop conſtant d'ailleurs pour être un pur effet du haſard. Il eſt à préſumer qu'il y a eu quelque cauſe aſſez importante d'un tel changement.

Peut-être que les beaux-eſprits Italiens avec leſquels le P. R. commençoit à converſer & à correſpondre, lui ont inſpiré le goût de *Fédéric* qui répond à l'Italien *Federico.* Peut-être que *Voltaire*, qui aimoit à ſe moquer des noms gothiques, terminés en *ic* & en *oc*, a eſſayé d'adoucir celui de *Frédéric* par le retranchement de la lettre *r.*



LETTRE LIV. (N.° 8).

A Berlin, ce 12 Juin 1737.

MON CHER DIAPHANE,

J'AI reçu la Vôtre du 28, de Saint-Petersbourg, avec toutes les nouvelles agréables que je pouvois désirer. Vous pouvez juger du plaisir que m'ont fait les Mémoires de Votre Académie ; ils m'ont tiré d'un très-grand embarras par rapport à plusieurs points de la littérature, sur lesquels j'étois en dispute, & qu'ils ont éclaircis. Je Vous ai toute l'obligation du monde de Vos soins obligeans, de Votre promptitude à me servir, & de Votre zele à me satisfaire. Le reste est mon affaire.

Si

Si Vous aviez pu améliorer Votre bibliotheque en même temps que la mienne, je Vous assure que j'y donnerois les mains volontiers, trop heureux de pouvoir contribuer à la satisfaction d'un de mes amis, & de lui prouver qu'il n'est aucun service qu'il puisse me rendre, que je ne veuille reconnoître.

J'ai été attaqué d'une maladie contagieuse qui regne ici, mais qui n'est aucunement dangereuse; je Vous l'écris, afin que si Vous l'appreniez d'ailleurs, Vous sachiez au juste ce qui en est.

Le *Duc* & ma Sœur *de Brunswick* sont ici : j'ai trouvé le premier, pour sa personne, très-changé; il est roide, grave, & Duc régnant autant que son Grand-pere. Cela n'est pas fort philosophique; qu'y faire? Ma Sœur est toujours

toujours la même, d'une humeur également enjouée, & malgré la modification différente de son ventre, son esprit ne se dément en aucune maniere. Voilà la gazette du jour.

Adieu, mon cher *Diaphane!* Il n'est point de souhait que je ne fasse pour Votre bonheur, étant avec une très-sincere estime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

P. S.

Ich wünsche Ihm Glück zu dem getreuen Freund den er muss in Russland angetroffen haben. Dergleichen Freunde sind sehr rar, und wäre es eine doppelte Infamie nicht erkenntlich gegen sie zu seyn *).

*) Je Vous félicite de l'ami fidelle que Vous avez trouvé en Russie. De tels amis sont très-rares, & ce seroit une double infamie, de manquer de reconnoissance envers eux.

LETTRE

LETTRE LV. (N.° 9 ou 10).

A Berlin, ce 22 Juin 1737.

MON CHER DIAPHANE,

IL feroit ſuperflu de Vous faire l'énumération de toutes les obligations que je Vous ai ; ſuffit que je les connois toutes, & que je ſuis plus que content des ſoins que Vous Vous êtes donnés pour moi. Quinze jours plus tard, j'étois perdu *).

J'ai

*) Ce paſſage donne aſſez clairement à entendre que le P. R. venoit de recevoir l'emprunt que *M. de Suhm* avoit dû lui négocier à *Petersbourg.* Si l'on ne trouve ici aucune lettre de ce dernier, dans laquelle il en ſoit poſitivement parlé, la raiſon en eſt ſans doute, que ſa lettre N.° 9 dont le P. R. fait mention immédiatement après le

J'ai oublié les derniers N.os de mes lettres, ce qui fait que je ne fais plus où j'en fuis. Celle-ci fert de réponfe au N.o 9 des Vôtres.

Il y a eu ces jours paffés de nouvelles tracafferies. Le tout vient d'une jaloufie que *Bredow* *) a contre *Wolden* **). Le premier a trouvé le moyen d'infinuer

le paffage ci-deffus, ne s'eft point trouvée dans la collection des papiers de cette correfpondance; mais l'on rencontrera dans la fuite quelques paffages qui l'infinuent affez clairement.

*) Ancien Gouverneur du P. R., Lieutenant Général de la Cavalerie, Chef du régiment des Carabiniers, a joui depuis 1740, jufqu'à fa mort, d'une penfion honorable de 2000 écus. Il a laiffé une fille, qui eft Madame de Wulffen, à Berlin.

**) Monfieur de *Wolden* a été Maréchal de la Cour du Prince de Pruffe. Il a époufé une

d'insinuer au Roi que j'étois un homme sans religion, que *Manteuffel* *) & Vous aviez beaucoup contribué à me pervertir, & que *Wolden* étoit un fou qui faisoit le bouffon chez nous, & qui étoit mon favori. Vous savez que l'accusation d'irréligion est le dernier réfuge des calomniateurs, & que

une Demoiselle de *Borke*, sœur de Madame de *Maupertuis*, grande Gouvernante de S. A. R. la Princesse Amélie. Madame de *Wolden* est morte en 1778, grande Gouvernante de S. A. R. la Princesse Douairiere de Prusse.

*) C'est le célebre Comte de *Manteuffel*, Conseiller privé & Premier-Ministre de la Cour de Saxe, remplacé par le Comte de Brühl. Depuis il s'étoit retiré à la Cour du P. R. qui l'appeloit son *Quinze-vingt*, & après avoir passé quelques années à Berlin, il est mort à Leipzig, dans l'obscurité. Il en sera parlé plus au long à la fin de ces Lettres.

que cela dit, il n'y a plus rien à dire. Le Roi a pris feu, je me suis tenu serré, mon Régiment a fait merveilles, & le maniement des armes, un peu de farine jetée sur la tête des Soldats, des hommes de six pieds passés, & beaucoup de recrues ont été des argumens plus forts que ceux de mes calomniateurs. Tout est tranquille à présent, & l'on ne parle plus de Religion, de *Wolden*, de mes persécuteurs, ni de mon régiment.

Je pars le 25 pour *Amalthée*, mon cher jardin de Rupin. Je brûle d'impatience de revoir mon vignoble, mes cerises, & mes melons; & là tranquille & débarrassé de tous les soins inutiles, je ne vivrai que pour moi. Je deviens tous les jours plus avare

avare de mes momens ; je m'en rends compte à moi-même, & je n'en perds qu'avec beaucoup de regrets. Tout mon esprit n'est tourné que vers la philosophie ; elle me rend des services merveilleux, & j'ai beaucoup de retour pour elle. Je me trouve heureux, me trouvant beaucoup plus tranquille qu'autrefois ; mon ame est moins agitée de mouvemens tumultueux & véhémens ; je supprime les premiers effets de mes passions, & je ne prends mon parti qu'après avoir bien considéré de quoi il s'agit. Que le principe de la contradiction, & que la raison suffisante sont de beaux principes ! Ils répandent du jour & de la clarté dans notre ame ; c'est sur eux que je fonde mes jugemens, de même que sur ce qu'il ne faut point négliger

négliger de circonſtance quand on compare des cas, pour appliquer aux uns la conſéquence qu'on a tirée des autres. Ce ſont là les bras & les jambes de ma raiſon; ſans eux elle ſeroit eſtropiée, & je marcherois, comme le gros du vulgaire, avec les béquilles de la ſuperſtition & de l'erreur.

Ma foi, la plupart des hommes ne penſent pas; ils ne s'occupent que des objets préſens, ne parlent que de ce qu'ils voient, ſans penſer à ce que c'eſt que les cauſes cachées & les premiers principes des choſes. Ce midi j'ai entendu un diſcours qui ne rouloit que ſur la différence des ſoupes, & ſur la façon la plus avantageuſe de guérir de la v.....; hier au ſoir ce fut une diſſertation de

coiffures, de paniers, & de modes en général, &c.; & ces gens *profondément remplis de bagatelles*, toujours talonnés par l'ennui, aiment à vivre & appréhendent la mort!

Je ne m'apperçois pas qu'au lieu d'une lettre, je Vous adreſſe une épître; mais ſi Vous ſaviez avec quelle rapidité le temps me paſſe quand je penſe à Vous, ou que je Vous écris, Vous me trouveriez excuſable.

Adieu, mon cher *Diaphane!* je Vous aime trop géométriquement pour que Vous puiſſiez me ſoupçonner d'inconſtance, & la définition 48.e d'*Euclide* *)

ſera

*) Il ne ſe ttouve proprement que 35 définitions dans *Euclide*; mais en mettant de ce

nombre

ſera fauſſe quand mon amitié envers Vous ſe démentira ; étant avec une parfaite eſtime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

nombre les ſuppoſitions, & les axiomes qui ſuivent les définitions, comme il paroît que le P. R. l'a fait, il eſt à préſumer qu'il s'agit ici de l'axiome 9.e

Le tout eſt plus grand que ſa partie; axiome évident & inconteſtable.



LETTRE LVI.

Petersbourg, le 9 Juillet 1737.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu à la fois pluſieurs lettres dont *V. A. R.* a daigné m'honorer, & ma joie en a été extrême. Toutes me ſont parvenues juſqu'au N.° 10, en comptant celle que m'a remiſe le Capitaine *Wartenberg* qui ne fait que d'arriver. La plus chere & la plus précieuſe de toutes a été celle qui m'a rendu la vie en m'apprenant le rétabliſſement de *V. A. R.*, qui doit maintenant jouir d'une parfaite ſanté. J'avois reçu la nouvelle de Son indiſpoſition par le *B. de Mardefeld.*

Nous avons eu ici un affreux ſpectacle; le plus beau quartier de cette Ville

Ville vient d'être réduit en cendres dans l'espace de deux ou trois heures de temps. Je suis encore dans la plus grande confusion, écrivant cette lettre sur un coffre. J'avois précisément reçu tous mes meubles par un vaisseau de Stettin ; tout a été transporté sur des barques avec l'ordre & la charité qu'on peut se représenter en pareille occasion. Le feu a été arrêté à deux maisons de la mienne, & derriere moi à celle du *B. de Mardefeld* qui a été sauvée. C'étoit la nuit, & après avoir fait transporter en lieu de sureté tout ce qu'il avoit pu, il entra dans ma cour, l'habit de gala du jour précédent sur le corps, parce que c'étoit le premier qu'il avoit trouvé sous sa main, & les bas à moitié déroulés, représentant au naturel un cothurne tragique.

 On

On ne gagne rien dans ces ſortes d'occaſions, auſſi ne ſais-je pas encore ce que j'ai perdu. Du reſte, je n'ai jamais vu une plus vive image de l'embraſement de Troye; car au travers des flammes & de la fumée qui couvroient la riviere, comme il fait ici jour la nuit, je voyois voguer des vaiſſeaux tout pleins d'hommes & de hardes, je découvrois la citadelle vis-à-vis, à droite & à gauche des arcs de triomphe, plus loin de grands bâtimens qui paroiſſoient en feu, & enfin les Grenadiers de la Garde avec leurs caſques, qui venoient porter ſecours, achevoient complétement la reſſemblance.

V. A. R. s'appercevra de la hâte & de la grande confuſion dans laquelle j'écris; ainſi je finirai en ajoutant ſeulement que nous attendons impatiemment

ment la nouvelle des prouesses que le *Comte de Munich* aura faites contre un Sérasquier qui s'est avancé vers lui avec sept Bachas, ce qui signifie, avec soixante & dix mille hommes. De l'autre côté *Lasci* *) est aux portes de *Precop*, & on s'impatiente de savoir comment il y aura heurté pour entrer.

Daignez, *MONSEIGNEUR*, conserver Vos bonnes grâces au plus fidelle de Vos sujets que le Ciel vient pour la seconde fois de sauver des flammes, sans doute pour mettre un jour le comble à ses voeux; & qui après cette douce attente ne connoît pas de plus délicieux sentiment que celui de pouvoir, & d'oser Vous assurer du tendre attachement & du respectueux dévouement avec lequel il sera toute sa vie, &c.

*) Mal nommé *Lessi*, p. 232.

LETTRE LVII. (N.° 11).

A Berlin, le 27 Juillet 1737.

MON CHER DIAPHANE,

IL ſemble que tous les élémens ligués aient conſpiré Votre perte. L'eau a penſé Vous être funeſte dans Votre voyage, & le feu vient de Vous talonner deux fois. Avec cela le froid exceſſif qu'il fait en hiver, ne voilà-t-il pas de quoi Vous abymer ſuffiſamment? Quittez donc, je Vous prie, au plus vîte un pays pour lequel Vous n'êtes point né, & revenez dans des lieux où Vous ſavez que Votre perſonne eſt chérie.

Puiſque Votre deſtin Vous fait cependant habiter dans ces lieux lointains,

tains, permettez-moi de tirer encore un usage du séjour que Vous y ferez. Ayez la bonté de me répondre en détail aux points que je Vous marquerai, & desquels je souhaiterois être instruit à fond. Vous aurez soin d'écarter toutes les nouvelles fausses ou incertaines, & de ne donner place qu'aux seules vérités que Vous apprendrez.

Je souhaiterois savoir,

1. Si au commencement du regne du *Czar Pierre I.* les Moscovites étoient aussi brutes qu'on le dit.
2. Quels changemens principaux & utiles le Czar a faits dans la Religion?
3. Dans le Gouvernement qui tient à la police générale?
4. Dans l'art militaire?

5.

5. Dans le commerce.
6. Quels ouvrages publics commencés ? quels achevés ? quels projetés ? comme, communications de mers, canaux, vaisseaux, édifices, villes, &c.
7. Quels progrès dans les sciences ? quels établissemens ? quel fruit en a-t-on tiré ?
8. Quelles colonies a-t-on envoyées ? & avec quels secours ?
9. Comment les habillemens, les mœurs, les usages ont-ils changé ?
10. La Moscovie est-elle plus peuplée qu'auparavant ?
11. Combien d'hommes à peu près ? & combien de Prêtres ?
12. Combien d'argent ?

Ayez la bonté de me répondre à tous ces points, & cela sur un papier

à

à part. Si les obligations que je Vous ai déjà, étoient de nature à pouvoir être augmentées, ce feroit par le plaifir que je Vous prie de me faire. Adieu, mon cher ! je fuis avec une très-parfaite amitié,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.



LETTRE

LETTRE LVIII. (N.° 12).

Petersbourg, le 13 Août 1737.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu avec des transports de joie les marques de Votre gracieux souvenir & les assurances de Votre constante amitié par la lettre dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer le 27 du mois passé. Ni mes fonctions, qui sont assez pénibles, puisque je suis obligé de faire septante-deux werstes, c'est-à-dire, dix mortels milles, chaque fois que quelque affaire m'appelle à la Cour qui réside pendant l'été à *Peterhof*, ni rien au monde ne m'empêcheroit de répondre dès à présent à ce que *V. A. R.* désire de savoir, si j'étois en état de le faire. Mais quoique Vous ne

ne Vous ſoyez pas trompé, *MONSEIGNEUR*, ſi Vous avez cru que les points de Vos queſtions ſont une partie de mon étude, il s'en faut cependant bien que je ſois déjà en état de rendre raiſon de tant de choſes, ne pouvant me réſoudre à rien avancer ſur ce ſujet dont je ne ſois auparavant bien inſtruit & bien convaincu moi-même. Mais je promets de travailler à ſatisfaire là-deſſus *V. A. R.* avec le même empreſſement que j'aurai toujours à Lui faire connoître mon zele en toute occaſion; trop heureux ſi j'en pouvois trouver d'aſſez importantes pour La convaincre pleinement de mon parfait dévouement. En attendant je joins ici la copie de la lettre du Feld-Maréchal victorieux à ſon fils, qui peut ſervir à faire connoître en partie à *V. A. R.* la différence qu'il

y a entre la Nation Ruſſe d'à préſent ; & celle qui ſous *Pierre I.* commença à ſe manifeſter par la perte de la bataille de *Narva.* Les *Turcs*, tous Janiſſaires ou Spahis, & tous d'élite, au nombre de vingt-trois mille, ſe ſont défendus, pour ainſi dire, juſqu'au dernier homme, puiſqu'il y en a eu dix-ſept mille de tués, & quatre mille priſonniers, le reſte s'étant noyé. Le *Séraſquier Bacha* à trois queues s'eſt rendu au Lieutenant Général *Biron*, frere du *Duc de Courlande*, que *V. A. R.* ne connoît pas encore ſous ce titre, parce qu'il n'a pas encore fait ſes notifications, mais qu'Elle jugeroit digne de cette élévation par ſes grands ſentimens, ſi Elle le connoiſſoit. Comme je n'attache aucune idée de politique à cet éloge, Vous trouverez bon, *MONSEIGNEUR*,

que

que je rende cette justice au Duc, en le nommant à un Prince, juge aussi éclairé du vrai mérite que l'est celui auquel j'ai le bonheur d'écrire. On amenera ce *Sérasquier* ici, aussi bien que le *Bacha d'Oczakow*. Le premier a fait une réponse aussi fiere que décente au Général *Romanzow* qui lui a demandé comment il avoit osé se défendre contre une armée si formidable: — » Le devoir m'ordonnoit de me dé-» fendre, lui a-t-il dit, je n'ai donc pas » demandé quelles étoient les forces de » mon ennemi, mais je me suis cru en » état de résister, & même assez fort » pour vous vaincre; je vois bien que » ce qui est arrivé vient du Ciel «. — Le pillage d'*Oczakow* a été prodigieux, car cette Ville étoit fort marchande. On assure que chaque grenadier a eu mille ducats pour sa part. On a tout massacré le

le premier jour ; mais ensuite on a fait prisonniers ceux qu'on a trouvés dans les caves. Cette place est un hexagone très-réguliérement fortifié ; on y a trouvé quatre-vingt-deux pieces de canons de fonte, & sept mortiers.

Mais je fais treve aux nouvelles, crainte de devenir, ou importun en Vous étourdissant de nouvelles trop peu intéressantes pour Vous, ou indiscret en abusant de Votre bonté à m'écouter. Mais quand le monde entier retentiroit de nouvelles toutes dignes d'attirer Votre attention, oh ! laissez-moi encore espérer, Grand & aimable Prince, qu'elles ne Vous feront jamais oublier l'heureux mortel que Vous avez daigner élever à la dignité de Votre ami, & qui Vous est dévoué de cœur & d'ame, &c.

Fin du Tome premier.

CORRESPONDANCE

FAMILIERE

DE

FRÉDÉRIC SECOND.

TOME SECOND.

CORRESPONDANCE

FAMILIERE ET AMICALE

DE

FRÉDERIC SECOND,

ROI DE PRUSSE,

Avec U. F. DE SUHM, Conſeiller intime de l'Electeur de Saxe, & ſon Envoyé extraordinaire aux Cours de Berlin & de Petersbourg.

TOME SECOND.



Sur l'Édition originale de Berlin, privilégiée par S. M. l'Empereur, S. M. le Roi de Pruſſe & S. A. S. Mgr. l'Electeur de Saxe.

A GENEVE,

Chez BARDE, MANGET & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXVII.



CORRESPONDANCE
FAMILIERE
DE FRÉDÉRIC SECOND.

LETTRE LIX.

A Remusberg, ce 12 Septembre 1737.

MON CHER DIAPHANE,

J'AI reçu, mon cher, Votre belliqueuſe lettre ; je n'y vois que les triomphes du Comte de *Munich*, & la défaite des *Turcs* & des *Tartares*. Je Vous avoue que je ſuis de ces perſonnes qui aiment à partager la gloire

des autres, & que ſans la philoſophie je verrois avec inquiétude tant de grandes actions ſans y aſſiſter. Le Comte *de Munich* paroît vouloir faire l'*Alexandre* de ce ſiecle; il gagne des batailles comme on renverſe des jeux de cartes, & fait conquérir des provinces avec plus de rapidité que d'autres ne les parcourent.

Il y a un bonheur à venir à propos dans le monde, ſans quoi on ne fait jamais rien. *Le Prince d'Anhalt* *) qui eſt peut-être le plus grand Général du ſiecle, demeure dans une obſcurité dont lui ſeul peut reſſentir tout le poids: & d'autres qui ne le valent pas de bien loin, ſont les arbitres de la

*) *Léopold*, *Prince d'Anhalt-Deſſau*, qui s'étoit ſi fort diſtingué dans la guerre d'*Italie* par ſa bravoure & par ſes talens militaires.

la terre. Cela revient à ce que je viens de dire, qu'il ne suffit pas d'avoir simplement du mérite, mais qu'il faut encore être en passe de le pouvoir faire éclater.

Les paisibles habitans de *Remusberg* ne sont pas si belliqueux ; je me fais une plus grande affaire de défricher des terres, que de faire massacrer des hommes ; & je me trouve mille fois plus heureux de mériter une couronne civique, que le triomphe.

Nous allons représenter l'*Œdipe* de *Voltaire*, dans lequel je ferai le Héros de Théâtre ; j'ai choisi le rôle de *Philoctete* ; il faut bien se contenter de quelque chose.

Wolff a reçu du *Cardinal de Fleuri* une lettre flatteuse au possible ; de plus, l'*Evêque de Bamberg* lui a rendu

viſite, & à la fin de la converſation, lui a gliſſé en partant une médaille d'or dans la main, d'un prix conſidérable. Je me réjouis des progrès de la Philoſophie, comme de l'augmentation de mes revenus. C'eſt le bonheur des hommes quand ils penſent juſte, & la Philoſophie de *Wolff* ne leur eſt certainement pas de peu d'utilité en cela. Vous qui en tirez de ſi divins ſecours, dites-moi un peu, mon cher, quand reviendrez-Vous la profeſſer dans nos cantons ? Je Vous avoue que je languis de Vous revoir; je voudrois Vous témoigner ma reconnoiſſance, & Vous donner des marques de mon amitié.

Ayez la bonté, ſi Vous le pouvez, de me répondre ſommairement aux queſtions que je Vous ai faites; un détail

détail demanderoit trop de recherches. Nommez-moi aussi, je Vous prie, Votre ami, car je m'intéresse à son sort, & je voudrois pourtant volontiers savoir quel est l'honnête homme avec lequel Vous êtes en liaison.

Vous me connoissez, mon cher *Diaphane*, j'espere que Vous ne douterez jamais de mon amitié. Elle n'est point intéressée, Vous le savez, mais elle peut être reconnoissante. Je suis avec cette estime que Vous méritez si bien,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE LX.

Petersbourg, le 2 Septembre 1737.

MONSEIGNEUR,

DES raisons de prudence que *V.A.R.* approuveroit sans doute si je les Lui détaillois, m'ont fait attendre le départ d'un Courrier pour répondre à la derniere lettre qu'Elle m'a fait la grace de m'écrire. Je comptois alors me dédommager amplement de cette contrainte en Lui parlant librement de tous les ennuis que me fait éprouver le cruel éloignement où je me vois condamné à vivre d'Elle, & en Lui peignant avec des couleurs aussi vives que vraies la langueur dans laquelle me plonge l'absence & la privation de

de tout ce qui peut me rendre heureux. Mais n'ayant pu faire faire un détour au Courrier que je suis obligé d'expédier fort brusquement aujourd'hui, je ne puis pourtant en profiter comme je le désirois. Car encore que mon parfait dévouement & ma respectueuse tendresse pour *V. A. R.* fassent ma plus grande gloire & toute ma félicité, en sorte que je ne puis le cacher dans l'occasion, Vous n'ignorez pas, *MONSEIGNEUR*, de combien de prudence je dois user à l'égard des témoignages que j'ose Vous donner de la vivacité de mes sentimens, & quoique l'éclat de Vos belles & aimables qualités semble donner à chacun le droit de se dévouer à Votre auguste & sacrée personne avec tous les sentimens du plus tendre & du

plus reſpectueux attachement, & de Vous le témoigner en toute liberté, il s'en faut bien que cette liberté ne ſoit accordée à ceux qui trouveroient le plus de ſatisfaction & de plaiſir à en faire uſage.

C'eſt une raiſon de même nature qui me fait renvoyer à une occaſion plus ſûre de répondre en détail aux points ſur leſquels *V. A. R.* déſire d'être inſtruite. Elle approuvera, j'en ſuis ſûr, ma prudence à cet égard, dès qu'Elle daignera un moment Se mettre à ma place & entrer dans ma ſituation. J'y répondrai cependant aſſurément; je ſupplie ſeulement *V. A. R.* de me donner le temps de bien m'inſtruire moi-même de toutes ces choſes, & ſur-tout de me laiſſer choiſir une occaſion ſûre de Lui faire parvenir mes obſer-

obſervations. Elle aura cette bonté, j'eſpere, puiſque rien ne La preſſe encore. Plût à Dieu qu'Elle eût des raiſons pour être plus preſſée à cet égard!

En attendant je joins ici quelques conſidérations générales dont Votre pénétration, *MONSEIGNEUR*, ſaura d'elle-même tirer les conſéquences particulieres.

Ce n'eſt pas une petite affaire que de parler de cet Empire, de ſes habitans, & de ſon état politique. Il faut pour cela y avoir ſéjourné long-temps, & avoir obſervé par ſoi-même, car on n'a preſque encore aucun ouvrage imprimé dans lequel on puiſſe trouver des relations aſſez détaillées & aſſez ſûres ſur tous ces ſujets. Je haſarderai cependant d'avancer ici ce que je regarde juſqu'à préſent pour avéré

parmi

parmi tout ce qu'on dit de cet Etat, & de fes habitans.



*) IL y a d'ici à *Oczakow* 2000 werftes, qui font environ 400 milles d'Allemagne; jufques à *Aftracan* il y a près de 700 milles. D'ici à *Archangel* il y en a 150; & jufques à la *Chine* on compte au-delà de 24,000 werftes; il eft vrai qu'il fe trouve entre-deux une partie de la *Grande Tartarie*. Les frontieres du côté du *Nord* & du *Japon* ne font point encore bien déterminées; depuis cinq ans on a envoyé de ces côtés des Profeffeurs pour faire des recherches

*) Ceci ne paroît être qu'un fragment des relations de *M. de Suhm* au P. R. Comme il s'eft trouvé confervé parmi les papiers de cette correfpondance, on a jugé qu'il intérefferoit affez le Lecteur pour mériter ici une place.

recherches à ce ſujet, & l'on compte même qu'ils pénétreront juſqu'en *Amérique* à laquelle il eſt probable que cet Empire touche quelque part. On peut juger de là que ſi l'immenſe Etat connu ſous le nom de *Ruſſie Européenne* & *Aſiatique* étoit par-tout auſſi peuplé que la *France* ou l'*Allemagne*, il mettroit ſans peine l'*Europe* dans ſa poche. Cependant de la maniere dont on y fait les recrues, on voit bien qu'il n'eſt pas auſſi pauvre en habitans qu'on ſemble le croire ailleurs ; puiſque actuellement pour former un corps de 60,000 hommes, on ne leve que le quatre-vingt-dixieme. Ce qui renforce beaucoup cette conſidération, c'eſt l'aſſurance que l'on a que la population de l'intérieur du Pays n'eſt point encore aſſez bien connue ; car il eſt avéré,

que

que malgré la rigueur des ordres donnés à ce ſujet, tel poſſeſſeur de terres qui ſe trouve inſcrit pour n'avoir que cert ſujets, en a quatre cents & au-delà.

Il en eſt de même des revenus qu'on n'a pas encore bien pu fixer; & ceux qui les ont bornés à douze millions de roubles, n'ont aſſurément eu d'autre raiſon pour le faire, que de déterminer un nombre certain pour un incertain. Mais quand cela feroit, cette ſomme feroit plus d'effet dans cet Etat que le décuple peut-être dans un autre; ce qui fait que dans ce Pays on rend poſſibles des choſes auxquelles il ne faut pas penſer ſeulement ailleurs.

Je tiens cet Etat invincible ſur la défenſive ; c'eſt une hydre dans ce cas; les armées y naiſſent comme les hommes

hommes ailleurs, & ne coûtent pas plus de peine à mettre ſur pied que Cadmus n'en eut à créer des hommes armés de pied en cap en ſemant les dents du dragon.

La guerre ne coûte rien à cet Etat quand les armées ne ſortent pas du pays ; & je n'appelle pas cela ſortir du pays que d'aller dans des déſerts & dans la *Crimée* ; parce que l'argent reſte dans l'armée, & rentre avec elle dans le pays.

Une guerre réglée au dehors eſt onéreuſe à toute Nation ; mais que n'expédie-t-on pas en deux ou trois campagnes en y allant comme les Ruſſes le font ? Quand on auroit pu douter de ce qu'on peut faire avec le Soldat Ruſſe, il n'y a qu'à examiner de ſang-froid l'affaire d'*Oczakow* ; on n'a peut-être

peut-être rien vu de pareil, & le Séraſquier arrivé ici, & qui a eu aſſez de temps pour ſe remettre, ne ſauroit encore revenir de ſon étonnement. Il ne peut pas ſeulement comprendre comment l'armée a pu paſſer ſans péril par les déſerts immenſes qu'elle a traverſés pour arriver là-bas; & il dit qu'on peut tout attendre de troupes capables de ſoutenir une telle marche ſans ſuccomber à la faim, ou à la ſoif, ou aux ardeurs du ſoleil. Jamais, dit-il, l'armée Turque n'y paſſeroit.

Le Ruſſe eſt Soldat auſſi-tôt qu'il eſt armé. On eſt sûr de le mener à tout, parce que ſon obéiſſance eſt aveugle & ſans égale. Avec cela il ſe nourrit mal, & de peu. Enfin il ſemble né exprès pour les grandes expéditions; & s'il y a encore une armée qui

qui puisse nous donner une idée des troupes anciennes, c'est une armée de Russes.



V. A. R. jugera qu'il ne me convient pas encore d'entrer sur toutes ces choses dans un plus grand détail, Les relations qu'Elle vient de lire suffiront pour Lui donner d'avance une légere idée d'un Pays & d'une Nation qu'Elle juge digne de Son attention. J'espere Lui donner peu à peu dans la suite toutes les lumieres qu'Elle peut désirer sur ce sujet.

La réflexion que Vous faites, *MONSEIGNEUR*, sur le bonheur qu'il y a à venir à propos dans le monde, est des plus justes, & seroit très-propre à consoler le Héros *) dont *V. A. R.*

a

*) Il s'agit ici du *Prince Léopold d'Anhalt.*

a une ſi haute opinion, ſi à ſes qualités guerrieres il ſavoit joindre Votre philoſophie, *MONSEIGNEUR*. Pour ce qui eſt de mon Héros *), je n'en ſuis pas en peine. Il aura l'avantage des génies ſupérieurs, qui eſt de ſe rendre, pour ainſi dire, maître des conjonctures, de les faire naître, & de les gouverner à ſon gré, par Sa ſageſſe ou par Sa conſtance, par Sa modération ou par Sa bravoure, ſelon les cas & le beſoin.

J'eſpere bien, pour le coup, que *V. A. R.* ne me demandera pas de qui je parle; ou ſi quelque choſe pouvoit encore

Deſſau dont le P. R. avoit fait mention dans ſa derniere lettre comme de l'un des plus grands Généraux de ſon temps.

*) On comprend que *M. de Suhm* parle ici du *Prince Royal* lui-même.

encore La retenir en doute, ce ne pourroit être que Sa modeſtie.

Je n'avois preſque pas douté, *MONSEIGNEUR*, que Vous ne devinaſſiez que l'ami dont je me loue ici, eſt le Comte *Biron* *), aujourd'hui *Duc de Courlande*. Je m'étois effectivement exprimé avec aſſez de vivacité en Vous faiſant ſon portrait, pour que Vous duſſiez penſer que j'avois trahi mon ſecret en Vous parlant de lui.

J'oſe eſpérer, *MONSEIGNEUR*, que Vous avez ajouté foi à ce que je Vous en ai dit, pouvant Vous aſſurer, comme je le crois, avec la plus grande certitude humaine, que je ne me trompe point ſur le fond de ſon caractere,

*) Le célebre favori de l'*Impératrice Anne*, qu'elle éleva, de ſimple particulier qu'il étoit, à la dignité de Duc de Courlande.

raɛtere, qui eſt ſans doute auſſi peu connu qu'il mérite beaucoup de l'être.

En vérité on eſt bien ſujet à ſe tromper dans le jugement qu'on porte des hommes, quand on ne s'arrête qu'à l'écorce. Que j'étois mal informé du caraɛtere du *Duc Biron*, & quelle autre idée ne m'a-t-il pas donnée de lui depuis que j'ai appris à le connoître de plus près! Il ne me feroit pas difficile, *MONSEIGNEUR*, de Vous faire convenir que c'eſt un grand Homme, ſi cela ne m'entraînoit dans un grand nombre de conſidérations politiques, dont Vous ne voulez pas encore entendre parler.

J'en reviens donc à la Philoſophie. Je me ſuis bien réjoui avec *V. A. R.* des honneurs qu'elle a reçus dans la perſonne de *Wolff*; car pour ce grand Homme

Homme lui-même, il étoit comblé d'honneur depuis que le *Marc-Aurele* de notre ſiecle s'étoit déclaré ſon Partiſan & ſon Protecteur.

Je ſuis fort curieux de ſavoir le ſentiment de *V. A. R.* ſur les opérations de la *Hongrie.* Ne voilà-t-il pas un Prince bien ſervi? On écrit que le *C. de Seckendorf* eſt rappelé, & que le *C. de Philippi* a reçu le commandement. Ce trait figurera mal dans l'oraiſon funebre du premier.

Que ne puis-je participer aux aimables amuſemens d'un Prince qui ſait réunir tous les plus nobles goûts! Peut-être me trouveroit-il digne d'un petit rôle. L'héroïſme eſt toujours un bel objet, même lorſqu'empruntant tout ſon éclat de l'illuſion, il ne ſe montre qu'en image.

Je Vous envoie ici, *MONSEIGNEUR*, un petit Problême d'Arithmétique *) dont je ſerois bien aiſe que Vous me donniez la ſolution. *V. A. R.* aura bien de la peine à le déchiffrer, & pour le moins autant à y répondre; mais

*) Le Problême d'Arithmétique dont il s'agit ici, n'eſt autre choſe que le Poſtſcript ci-joint, qui ſe trouvoit écrit *en Chiffres*, c'eſt-à-dire, que les lettres en étoient repréſentées par certains nombres, dont le P. R. & *M. de Suhm* étoient ſans doute convenus antérieurement, puiſqu'on ne trouve nulle part dans leurs lettres l'explication qui auroit dû ſervir de clef à cette écriture myſtérieuſe. On devine aiſément les raiſons qu'ils avoient d'avoir recours à une telle invention, au moyen de laquelle ils pouvoient correſpondre ſur certains ſujets ſans crainte d'être trahis par perſonne.

Le Lecteur curieux verra ſans doute ici avec plaiſir quelques échantillons de ces lettres myſtérieuſes que le P. R. écrivoit à M.

mais cet exercice ne laissera pas, MONSEIGNEUR, d'avoir son utilité pour Vous, ne fût-ce qu'en exerçant Votre patience, vertu aussi nécessaire à un grand Prince qu'au plus misérable de ses sujets.

P. S.

M. de Suhm. Mais comme leur contenu est au fond ce qui doit le plus intéresser & exciter la curiosité, on s'est donné la peine d'en chercher la clef, que l'on a trouvée, non sans difficulté, à l'aide de quelques interprétations qui se trouvoient par-ci par-là sur les chiffres. L'Alphabet ci-joint est, comme le prouve évidemment la convenance des signes, celui qui a servi à la composition de ces lettres.

a 15.

P. S: (EN CHIFFRES).

Le *Duc de Courlande* ſe fait un plaiſir de Vous être utile, ſans aucune vue

a 15. 40. 65. 90.		o 28. 53. 78. 103.
b 16. 41. 66. 91.		p 29. 54. 79. 104.
c 17. 42. 67. 92.		q 30. 55. 80. 105.
d 18. 43. 68. 93.		r 31. 56. 81. 106.
e 19. 44. 69. 94.		s 32. 57. 82. 107.
f 20. 45. 70. 95.		t 33. 58. 83. 108.
g 21. 46. 71. 96.		u 34. 59. 84. 109.
h 22. 47. 72. 97.		v 35. 60. 85. 110.
i 23. 48. 73. 98.		w 36. 61. 86. 111.
k 24. 49. 74. 99.		x 37. 62. 87. 112.
l 25. 50. 75. 100.		y 38. 63. 88. 113.
m 26. 51. 76. 101.		z 39. 64. 89. 114.
n 27. 52. 77. 102.		

La clef de cette écriture myſtérieuſe conſiſte donc, comme on le voit, dans la connoiſſance des

vue politique ; ainſi je continuerai à régler avec lui le prêt que Vous pouvez hardiment accepter d'une grande Dame, qui penſant d'une façon tout-à-fait digne d'elle & de Vous, ne prétend par-

des nombres qui ſervent à repréſenter les différentes lettres. Chaque lettre a quatre nombres repréſentans, ce qui auroit infiniment augmenté la difficulté de déchiffrer cette écriture, ſi les nombres, en ſuivant l'ordre de l'alphabet, n'avoient en même temps conſervé celui qui leur eſt propre ; car 15 repréſente *a* ; 16 repréſente *b* ; 17, *c* ; & ainſi de ſuite, les nombres ſuivans repréſentant conſécutivement les autres lettres dans leur ordre alphabétique juſqu'à *z*, qui eſt repréſenté par 39. Enſuite l'alphabet recommence par le nombre ſuivant 40, qui eſt le ſecond nombre repréſentant de *a* ; 41 eſt le ſecond nombre repréſentant de *b*, & ainſi de ſuite juſqu'à 114, qui eſt le quatrieme & dernier repréſentant de *z*. Si les nombres au deſſous de 15 & au deſſus de 114 qui ne repréſentent rien, ſe trouvent mêlés parmi les autres, ce n'eſt que par-ci, par-là,

là Vous engager à aucune reconnoissance, & ne compte que sur Votre estime, qu'elle mérite déjà sans cela par ses sentimens héroïques.

Il n'y aura que trois confidens de cette affaire, le Duc, la Dame *), & moi. Mandez-moi donc bien clairement en chiffres la somme qu'il Vous faudra.

Dites-moi aussi en même temps quelque chose de gracieux pour le Duc qui le mérite à tous égards, & chargez-moi, si Vous le trouvez bon, de le féliciter sur son élévation. L'*Empereur* l'a fait, même avant la notification; & le *Roi de Prusse* lui a répondu dans les termes du monde les plus obligeans.

Autant

entre deux mots, sans doute pour dérouter celui entre les mains de qui ces lettres auroient pu tomber, & qui en auroit cherché la clef.

*) Cette *Dame* est l'Impératrice.

Autant en feront les autres Têtes couronnées. Ils ont leurs raiſons de politique que Vous n'avez pas ; ainſi le *Duc* ſera bien plus ſenſible à Votre attention, qui le flattera agréablement de l'eſpérance d'acquérir un jour Votre amitié qu'il mérite par bien des endroits.

Pour le coup, Vous n'aurez pas lieu, *MONSEIGNEUR*, de Vous plaindre de la briéveté de cette lettre : il y en a, je crois, de reſte pour pouſſer à bout toute conſtance moins à l'épreuve que la Vôtre. Je me hâte donc de finir ; & pour mettre le ſceau à tout ce que cette lettre Vous apprendra de mon zele à Vous ſervir, agréez que je Vous réitere les aſſurances du tendre reſpect, & du parfait dévouement avec lequel je ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie, &c.

LETTRE

LETTRE LXI.

A Remusberg, ce 15 Novembre 1737.

MON CHER DIAPHANE,

UN ancien a dit une fois qu'il n'y avoit aucun bonheur parfait dans ce monde; & c'eſt de quoi je m'apperçois tous les jours. Je vis en paix & en repos, j'ai le bonheur d'avoir des amis que j'aime ſincérement, & dont je ſuis ſincérement aimé. Mais le malheur eſt, que je puis ſi peu jouir de ces amis, que la plupart ſont ſi éloignés de *Remusberg*, que les correſpondances vont ſi mal, qu'il faut tant de circuits juſqu'à ce que leurs nouvelles me parviennent, & en un mot qu'ayant le plaiſir de me dire que j'ai de

de vrais amis, j'aie en même temps le chagrin de ne les pouvoir posséder.

Je ne reçois que toutes les six semaines, & quelquefois seulement tous les deux mois, de Vos lettres ; & quoiqu'elles me causent toujours beaucoup de joie, elles ne sauroient cependant me consoler de Votre absence. En vérité, mon cher *Diaphane*, Vous êtes un esprit trop exquis pour le pays où Votre poste Vous attache. J'ai pensé dire que je méritois seul de jouir de tout Votre esprit, mais j'ai craint que cela ne sentît trop la présomption; quoique d'un autre côté je pourrois me justifier, parce que l'amitié parfaite que j'ai pour Vous peut me tenir lieu de tout autre mérite.

Vous serez sans doute informé de la

la chute de *Seckendorf* *), juste punition de toutes les méchancetés & de toutes les mauvaises actions qu'il a commises. A la fin il a son tour, & après avoir été pendant un temps infini l'idole de la fortune, il devient la proie de ses ennemis dans la décrépitude. On l'accuse de choses horribles, &

*) Voici ce qu'en dit l'Auteur immortel des Mémoires de Brandebourg. » D'abord après » l'avénement de George II. au trône, (1726), » le Comte de *Seckendorf* vint à Berlin. Il » servoit comme Général en même temps » l'Empereur & la Saxe ; il étoit d'un intérêt » sordide ; ses manieres grossieres & rustres, » le mensonge lui étoit si habituel, qu'il en » avoit perdu l'usage de la verité. C'étoit » l'ame d'un usurier, qui passoit tantôt dans » le corps d'un Militaire, tantôt dans celui » d'un Négociateur. Ce fut cependant de ce » personnage que se servit la Providence pour » rompre le traité d'Hanovre (1727).... Il » s'empara

& toutefois vraisemblables, puisqu'elles ont beaucoup de rapport avec son caractere ; on l'accuse d'avoir laissé manquer de tout l'armée Impériale pour assouvir son avarice sordide. Il n'y a pas d'exactions qu'on ne lui impute ; ses ennemis rejettent sur lui le mauvais succès de la derniere campagne, & la prêtraille anime tous les dévots

» s'empara de l'esprit du Roi (*Frédéric-Guillaume*) avec tant d'adresse, qu'il le disposa » à signer à Wusterhausen un traité avec » l'Empereur «.

Plus bas il est parlé de sa disgrace :

» La mauvaise tournure que prit la guerre » de Hongrie, abattoit l'esprit de l'Empereur.... Aigri des maux de la guerre, il » s'en prit à ses Généraux. *Seckendorf* fut » mis en prison au Château de Gratz «.

Il obtint pourtant la liberté de se retirer en Saxe, où il mourut dans un âge très-avancé, sur une de ses terres, pendant la guerre de sept ans.

dévots contre lui à cauſe de la Religion. Après tout il me fait pitié. Il eſt vrai qu'une proſpérité continuelle avoit rendu *Seckendorf* d'une hauteur inſupportable ; il eſt vrai que tous les chagrins qu'il m'a cauſés méritoient rétribution ; il ſe peut que les accuſations qu'on vient de lui intenter ſoient bien fondées, mais cela n'empêche pas qu'il n'ait des talens excellens pour la guerre, & qu'il ne ſoit en état, plus que qui que ce ſoit, de rendre des ſervices ſignalés à l'*Empereur*. Je crois qu'on ſera dans peu informé de ſon ſort.

Voilà tout ce que je peux Vous apprendre de plus intéreſſant. Pour ce qui me regarde, j'étudie de toutes mes forces, je fais tout ce que je puis pour acquérir les connoiſſances qui

me

me font néceſſaires pour m'acquitter dignement de toutes les choſes qui peuvent devenir de mon reſſort; enfin je travaille à me rendre meilleur, & à me remplir l'eſprit de tout ce que l'antiquité & les temps modernes nous fourniſſent de plus illuſtres exemples. Je Vous prie, mon cher *Diaphane*, donnez-moi bientôt de Vos nouvelles, & ſoyez ſûr que perſonne ne peut Vous aimer davantage, que,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.



Billet

*Billet en chiffres, ſans ſignature & ſans date *).*

(Si) (je) (peux)
(32. 48). (23. 69). (104. 94. 109. 37).
(avoir) (qua-
(15. 110. 78. 48. 31). (105. 84. 90.
torze) (mil-
58. 78. 31. 39. 44). (101. 73. 106.
le) (écus) (au)
25. 19). (94. 17. 59. 57). (65. 59).
(mois) (d'Av-
(76. 103. 73. 107). (43. 90. 110.
ril) (Mai),
31. 98. 50). ou de (101. 40. 73).
(ils)
(98. 25. 32). me ſuffiront avec beau-
(j'en)
coup de ſatisfaction. (73. 94. 102).
(90.

*) Ce Billet, à en juger par les dates & le contenu des lettres, ou a été envoyé à part, ou s'eſt trouvé inſéré dans la lettre qui ſuit. La premiere ſuppoſition paroît cependant la plus vraiſemblable.

(aurai)
(90. 59. 31. 15. 23). toujours
(une) (grande)
(34. 27. 19). (21. 31. 65. 52. 68. 19).
(obligation)
(28. 16. 25. 98. 46. 40. 33. 48. 53. 52).
(Duc) (tâ-
au (43. 109. 42). que je (108. 15.
cherai) (de)
42. 22. 69. 31. 90. 73). (18. 44).
(lui) (mar-
(25. 84. 48). (26. 65. 56.
quer) (avec)
80. 84. 94. 106). (40. 60. 94. 17).
(le) (tems) (il)
(75. 19). (58. 69. 51. 32). (98. 25).
(ſufit) (que)
(32. 34. 20. 73. 108). (105. 34. 94).
(je) (ſuis)
(23. 19). ne (57. 109. 23. 107.) pas
(ingrat)
(73. 27. 71. 81. 40. 108). ſi on veut
(des) (ſûre-
(18. 44. 57). (32. 59. 56. 94.

tés) (je) (m'of-
108. 19. 107). (48. 44.) (26. 103).
fre) (de) (fai-
45. 81. 69). (18. 44). (20. 90. 48.
re) (avoir) (un)
81. 94). (15. 85. 28. 98. 31). (109. 27).
(figné) (de)
(82. 73. 71. 77. 44). (43. 19).
(mon) (frere)
(51. 55. 102). (45. 81. 69. 31. 94).
Vous pouvez bien Vous imaginer
(fans) (qu'il)
(32. 15. 27. 82). (105. 34. 48. 100).
(fache) (de)
(57. 90. 17. 97. 69). (18. 94).
(quoi) (il) (s'a-
(30. 109. 18. 98). (23. 75). (32. 40.
git) (en) (au-
21. 73. 33). (19. 102). (65. 59.
cune) (façon)
42. 34. 77. 19). (95. 15. 67. 53. 27).
(il) (pût)
ni que feulement (18. 100). (29. 34. 108)
(82.

(s'en) (douter).
(82. 69. 27). (43. 53. 84. 33. 44. 31).
Ce font mes affaires, & Vous pouvez
(j'em-
bien Vous imaginer que (23. 44. 51. 29.
ployerai)
25. 103. 113. 19. 31. 40. 98). toute
(la) (pruden-
(50. 65). (79. 106. 59. 18. 65. 77.
ce) (poffible).
17. 69). (104. 78. 57. 23. 41. 50. 69).
Si Vous ne le croyez pas néceffaire
cela vaudra d'autant mieux; mais c'eft
(je)
feulement en cas que (98. 69).
(vienne) (à)
(60. 23. 44. 77. 102. 69). (15).
(mourir).
(51. 78. 109. 81. 48. 31). Adieu, mon
cher, il eft minuit. Bon foir, je fuis
tout à Vous.

LETTRE LXII.

A Remusberg, ce 26 Novembre 1737.

MON CHER DIAPHANE,

IL m'eſt bien douloureux de me voir ſéparé de Vous d'une ſi cruelle maniere, & de ce que Votre deſtinée Vous attache à un endroit diſtant de plus de deux cents milles de Remuſberg. Pour ſurcroît de déſagrément je ne reçois que très-rarement de Vos nouvelles, ce qui n'eſt pas une petite mortification, lorſqu'on aime ſincérement ſes amis.

J'entre entiérement dans les raiſons qui Vous empêchent de me mander les particularités que j'avois ſouhaité de ſavoir touchant la Ruſſie. Je Vous avoue

avoue que ma curiosité n'avoit pas consulté la prudence comme elle auroit dû le faire. Mais ce qu'il y a d'heureux, c'est qu'on ne hasarde jamais rien avec Vous, & qu'une imprudence de ma part n'en entraînera jamais de la Vôtre.

Que maudite soit la malheureuse politique qui oblige les hommes à ne pouvoir se témoigner l'amitié qu'ils ont les uns pour les autres. Pourquoi ne puis-je Vous donner des marques de toute mon estime & de toute ma reconnoissance ? & quel esclavage, quelle tyrannie, que de n'oser se témoigner des sentimens si raisonnables ! En vérité le monde est bien de mauvaise humeur dans le siecle où nous sommes, & c'est une étrange nécessité que celle de n'oser pas être reconnois-

ſant hardiment. Quoi qu'il en ſoit, figurez-Vous toujours mon cœur, & liſez-y tous les ſentimens que l'inclination, l'eſtime, l'amitié, & la véritable reconnoiſſance inſpirent. Je voudrois pouvoir Vous en envoyer la carte, perſuadé que Vous auriez lieu d'en être entiérement ſatisfait.

Je n'ai aucune réponſe à faire à tout ce que Vous me dites d'obligeant. La tendreſſe Vous a mené la plume, & on ſait qu'elle eſt aveugle comme la fortune. Je Vous prie, mon cher, rayez tout mon héroïſme, juſqu'à l'amitié près que j'ai pour Vous. Si les qualités du cœur peuvent entrer dans la compoſition d'un héros; ſi la fidélité & l'humanité peuvent tenir lieu de cette fureur brutale & ſouvent barbare des conquérans; ſi le diſcernement

nement & le choix des honnêtes gens peut être préféré au vaste génie de ceux qui conçoivent les plus grands desseins ; si enfin les bonnes intentions & la douceur sont préférables à l'activité de ces hommes remuans qui semblent être nés pour bouleverser tout le monde ; alors, & à ces conditions, je peux entrer en compromis avec eux. Mais comme toutes ces qualités que je viens de citer, la bonté, la douceur, &c. ne sont capables que de former un bon citoyen, & non un grand homme, je n'ai pas le vain orgueil de prétendre à ce titre, & je Vous assure que j'y préférerai constamment ceux de fidelle ami, d'homme compatissant aux miseres des hommes, & enfin d'homme, qui ne croit être homme que pour faire du bien aux

autres hommes en quelque ſituation qu'il ſe trouve.

J'ai lu avec contention d'eſprit Votre ſyſtême mathématique & arithmétique; j'ai fait ce que j'ai pu pour y répondre; j'eſpere cependant de m'être bien expliqué, & de la façon que Vous le ſouhaitez.

Kaiſerling *) qui connoît le *Comte Biron* pour avoir étudié avec lui à *Kœnigsberg*, m'en a toujours fait un portrait fort avantageux. Vous ne faites que me confirmer ce qu'il m'en a dit. Je ſuis bien aiſe qu'il ſoit de Vos amis. Comme il eſt honnête homme, il

*) Admirateur zélé & éclairé de *Frédéric II*, qu'il a ſervi long-temps & utilement en qualité d'Aide-de-camp Major. Le Roi a beaucoup regretté ſa perte, & l'a fait jouir d'une penſion de 1500 écus juſqu'à ſa mort, arrivée vers 1749.

il mériteroit de l'être, & cette qualité le rend plus respectable à mes yeux que s'il étoit Roi. Qu'est-ce en effet que ce vain titre ? & quel changement produit-il dans l'homme ? Je dis qu'il n'en produit jamais d'avantageux, & qu'on a vu plus d'une vertu obscurcie sous l'ombre du trône. Il est vrai que les Rois sont les symboles mortels de la Majesté de Dieu ; mais voilà tout ; car ôtez-leur la puissance, la grandeur, leur Cour & leurs flatteurs, il se trouve que ce ne sont la plupart que de pauvres hommes, sans vertu, & peu dignes d'inspirer de l'admiration.

Vous me ferez donc grand plaisir de dire au *C. Biron*, que je le félicite de tout mon cœur sur son avénement au Duché de Courlande ; que je prenois toujours

toujours part à la fortune des gens de mérite, & que quelque inconnu qu'il me soit, il me suffisoit d'être instruit de ses belles qualités pour m'intéresser vivement à tout ce qui pourra lui être avantageux.

Vous ne me parlez que du rappel de *Seckendorf*, & j'y ajoute la nouvelle de sa détention. Il est arrêté actuellement à *Vienne*. Ses ennemis l'accusent d'une infinité de malversations. Les principaux chefs d'accusation tombent sur les moyens illicites qu'il a mis en usage pour s'enrichir dans la derniere campagne. Ses amis débitent ici qu'il trouvera moyen de se purger de toutes ces imputations, & qu'il se lavera blanc comme neige. Pour moi j'en doute; car il est connu que l'avarice fut de tout temps le vice auquel

auquel il a le plus fortement incliné. Ce qui eſt ſûr, & ſur quoi Vous pouvez compter, c'eſt que ſon rôle eſt fini, & que jamais on n'entendra plus nommer le nom de *Seckendorf*. Le *Cardinal Nepote* *) eſt parti de *Berlin*, & entre dans le ſervice d'*Anſpach*.

Quelle viciſſitude! quel changement rapide de la plus brillante fortune au malheur le plus inopiné! s'écrieroit très-éloquemment un Orateur à cet endroit-ci. En effet il n'auroit pas tort; car comparez un moment la ſituation du *Comte Seckendorf* en l'année 28 & 29, avec la ſienne d'à préſent. C'étoit lui qui étoit l'arbitre de l'Allemagne, qui régloit tout, & de la maniere

*) On ne ſait qui eſt ce *Cardinal Népote*, & l'on croit que c'eſt un nom ſuppoſé. Il n'y a eu à Berlin que le Cardinal *de Zinzendorf*.

maniere du monde la plus impérieuse & la plus absolue ; il faisoit des traités, accommodoit ou brouilloit les Puissances selon son bon plaisir, & voyoit même des Princes Souverains s'abaisser jusqu'à lui faire la cour. Le printemps de cette année il gouvernoit à *Vienne* tout le Conseil de l'Empereur ; il amenoit les événemens comme il le jugeoit à propos, & disposoit souverainement de tout dans son armée ; six mois se passent, & cet homme qu'une prospérité continuelle avoit élevé jusqu'au sommet de la roue de la fortune, est précipité tout d'un coup de sa sphere, sans prévoir l'impétuosité du coup qui l'abat ; il ne lui reste que la haine de l'armée qu'il a commandée ; & l'on peut dire que le public n'a attendu que le moment de sa chute pour se déclarer

déclarer ſon ennemi. Il eſt ſûr que les intrigues des Jéſuites n'ont pas peu contribué à le perdre. Je crois que
(Lichtenſtein)
25.73.17.33.94.77.57.83.19.98.102.
n'y a pas peu contribué de ſon côté; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que le
(P.) (de) (Deſſau)
(29). (18.44.) (93.69.32. 15. 34).
y a eu ſa part. Voilà un exemple bien éclatant des infidélités de la fortune. *Seckendorf* en a été l'idole pendant toute ſa vie, & à cette heure qu'il eſt ſur ſon déclin, & dans ſa décrépitude, elle lui tourne le dos. Le Roi le plaint infiniment. Pour moi je le plains en cas qu'il ſoit innocent; mais en cas qu'il ſoit coupable, je ne le trouve guere digne de compaſſion.

D'ailleurs les affaires de l'*Empereur* vont auſſi mal qu'il eſt poſſible en

Hongrie.

Hongrie. Les *François* travaillent de tout leur pouvoir à rétablir l'union & la paix entre l'*Empereur* & les *Turcs*, & il n'eſt pas douteux qu'ils n'aient un plan formé de fondre de tous côtés ſur l'*Empire Ruſſien.* Je crois que c'eſt de ces plans dont on doit plutôt admirer la hardieſſe que la ſolidité. Il eſt certain que le monde produira dans peu de nouveaux événemens. Pour moi, qui n'en ſuis que ſpectateur, (dont je rends graces à Dieu), je vois tout ce qui ſe fait avec un regard ſtoïque, & ſans m'inquiéter de quoi que ce ſoit.

Depuis quatre mois que je ſuis ici, je n'ai pas diſcontinué d'étudier. Je me fais un devoir de bien employer mon temps, & d'en tirer tout le fruit qu'il me ſera poſſible. Pour Vous communiquer quelques-uns de mes amuſe-

amusemens, je hasarde de Vous envoyer une Ode, dont le sujet ne m'a pas été de peu de secours. Encore un coup, mon cher *Diaphane*, excusez mes folies, & regardez cette Ode avec quelque indulgence ; ce n'est pas pour mendier Votre approbation, mais pour Vous rendre compte de mes amusemens, que je Vous l'envoie.

Nous partons la semaine qui vient pour *Berlin*. J'y retrouverai mon feu de cheminée, mais je n'y retrouverai pas celui dont l'entretien charmoit mon ame. Souvenez-Vous, mon cher *Diaphane*, qu'il y a en Allemagne une petite contrée située dans une vallée assez riante & tout entourée de bois, où Votre nom & Votre souvenir ne périront point tant que je l'habiterai ! Souvenez-Vous de Votre ami qui, dans

quelque

quelque endroit du monde qu'il ſe trouve, & dans quelque ſituation que la ſuite des événemens le place, ne ceſſera d'être avec toute l'eſtime & la reconnoiſſance imaginables,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

La longueur de cette lettre pourra Vous faire juger de mon loiſir.

ODE.

O D E.

TOI dont la ſageſſe adorable,
De l'Univers conçut le plan,
Toi dont le pouvoir ineffable,
D'un mot le tira du néant;
Divin Auteur de la nature,
Souffre que plein d'une ardeur pure,
J'oſe publier en tous lieux,
Et ta douceur & ta clémence,
Et que dans ma reconnoiſſance,
Ma voix s'éleve juſqu'aux Cieux!

C'eſt Toi, c'eſt ta grâce infinie,
Qui dans ton conſeil éternel,
Daignant m'appeler à la vie,
Me mit dans ce monde mortel.
C'eſt toi ſeul par qui ma paupiere
S'ouvrit aux traits de la lumiere;
Sans toi dans l'éternelle nuit,
Sans corps, & ſans intelligence,
Je n'eus point reçu l'exiſtence,
Et l'amour ne m'eût point produit.

La droite raiſon qui m'éclaire
De tes dons les plus précieux,
De la fange de cette terre
Eleve mon eſprit aux Cieux.
Dans le moindre de tes ouvrages,
Elle me montre les images
D'un Dieu puiſſant, d'un Créateur;
Le ver qui rampe ſur la terre
Plus que la foudre & le tonnerre
Me fait adorer ta grandeur.



Le monde, ce ſuperbe ouvrage,
Qui ſuffit à tous nos beſoins;
Les biens dont tu permets l'uſage,
Dont nous jouiſſons par tes ſoins;
Toutes les douceurs de la vie,
Les faveurs dont tu l'as remplie,
Tout fut fait pour nous contenter;
Et ton infinie ſageſſe
Dans ce monde m'offre ſans ceſſe
Tout ce que j'y puis ſouhaiter.

Voyez

Voyez du sein de l'opulence
Sortir la troupe des Beaux-Arts!
Ils ſont conduits par la Science;
Et rangés ſous ſes étendards,
Ils s'érigent un édifice.
Ici des couleurs l'artifice,
Me trace des objets abſens;
Là la ſublime Poéſie,
Menant ſa ſœur, la Symphonie,
A la fois charme tous mes ſens.



O Dieu! de tes dons ineffables
Qui peut compter la quantité?
Ta main ſur les plus miſérables
Répand richement ſa bonté.
Et lorſque la mort dévorante,
D'un coup de ſa faux déſolante,
Vient de moiſſonner nos beaux jours;
Ce n'eſt point ſa fureur cruelle,
Mais c'eſt ta bonté paternelle
Qui de nos maux finit le cours.



Oui, l'homme compoſé d'argile,
Doué d'organes & de ſens,
Eſt de nature trop fragile
Pour devenir vainqueur du temps.
Le feu de ſa frêle jeuneſſe,
Ou les glaces de ſa vieilleſſe,
Toujours précipitent ſes pas;
Telle qu'une vapeur légere,
Son exiſtence paſſagere
Se perd dans l'ombre du trépas.



Ah! quand mon ame appeſantie
Subiroit la loi de ſon corps,
Et deſcendroit anéantie
Dans le ſombre empire des morts,
Grand Dieu, ta clémence infinie
Dans aucun ſens ne ſe dénie,
En me condamnant à périr
Ta bonté ſe fera connoître.
Eſt-ce un malheur de ne point être?
Ah! qui n'eſt plus, ne peut ſouffrir.



Mais

Mais si mon ame, en sa durée,
D'Atropos trompe le ciseau,
Et que sa substance épurée
Survive à l'horreur du tombeau;
Cet avenir est plein de charmes,
Je sens des plaisirs sans alarmes,
Je vois un Dieu plein de bonté;
Un Dieu qui dans sa grâce utile
Réunit mon ame fragile
A sa divine éternité.



Déjà je vois les Cieux qui s'ouvrent;
Déjà je vois mon bienfaicteur!
Les voiles épais qui le couvrent,
Ne le cachent plus à mon cœur.
La bonté fait son caractere,
Et des rayons de sa lumiere,
Je sens mon cœur s'illuminer;
Ce Dieu chérit ses créatures,
Ceux dont les ames toujours pures
Se soumettent sans raisonner.



Qu'un Scolaſtique atrabilaire,
Sans charité, peu tolérant,
Plein d'un faux zele ſanguinaire,
Dépeigne Dieu comme un tyran;
Et que ſon eſprit imbécille,
Du fiel que diſtille ſa bile,
Emprunte toutes les couleurs;
Ce venin que ſa bouche impure
Vomit en blaſphême, en injure;
De ſon cœur marque les horreurs.



LETTRE

LETTRE LXIII.

Petersbourg, ce 17 Décembre 1737.

MONSEIGNEUR,

J'AI laiſſé écouler quelques jours avant de répondre à la gracieuſe lettre dont *V. A. R.* m'a honoré le 15 de Novembre, dans l'eſpérance de recevoir réponſe à celle que j'ai eu l'honneur de Lui écrire derniérement, & de pouvoir en même temps dans celui-ci déterminer quelque choſe au ſujet du problême arithmétique. Mais comme cette réponſe tarde tant à venir, je ne puis différer plus long-temps de témoigner reſpectueuſement à *V. A. R.* combien je ſuis ſenſible aux flatteuſes aſſurances qu'Elle a daigné me donner de la continuation de Son gracieux ſouvenir.

venir. Oui, j'ose dire, *MONSEI-GNEUR*, que Vous me les devez autant par pitié que par justice, car elles seules me consolent, me soulagent; elles seules me tiennent lieu de tout ce qui me manque ici pour être parfaitement heureux; & si jamais personne les mérita par tous les sentimens que Vous pouvez désirer dans un homme pour le trouver digne de Votre affection & de Votre estime, n'en doutez nullement, *MONSEIGNEUR*, c'est bien moi.

A cela près que mon éloignement de *V. A. R.* me rend presque continuellement triste, & ne me laisse goûter & savourer parfaitement aucun plaisir, j'ai assez sujet d'être ici content de mon sort, y jouissant de tous les agrémens que ce climat peut offrir. Cependant les sociétés manquent beaucoup ici, non

non tant faute d'hommes, que faute de ſociabilité. Il n'eſt pas aiſé de déterminer s'il faut chercher la cauſe de cette inſociabilité uniquement dans le caractere & dans les mœurs encore rudes & groſſieres de la Nation, ou ſi la nature du Gouvernement y contribue en quelque choſe. Je ſuis tenté de croire que ce dernier y entre pour beaucoup.

Après tout il faut toujours que j'en revienne à la réflexion de *V. A. R.*, c'eſt qu'il n'y a point de parfait bonheur dans ce monde; auſſi n'eſt-ce pas même ſans quelque mélange de triſteſſe que je goûte à la fin de chaque lettre le plaiſir de Vous témoigner, *MONSEIGNEUR*, à une ſi grande diſtance, la tendre vénération & le reſpectueux attachement avec lequel je ne ceſſerai jamais d'être, &c.

LETTRE

LETTRE LXIV.

Petersbourg, ce 11 Mars 1758.

MONSEIGNEUR,

IL faut avoir autant de confiance que j'en ai dans les bontés dont *V. A. R.* m'honore, pour oſer me préſenter par écrit à Ses yeux, après avoir gardé, en apparence, un ſi long ſilence, & après ce qui vient de m'arriver. Un frere que j'ai en Saxe vient de me renvoyer une lettre que par mépriſe je lui avois adreſſée, en voulant l'adreſſer à *V. A. R.* Cela ne pouvoit au reſte m'arriver qu'avec lui, en qui j'ai toute ma confiance; car ſi j'ai pu oublier un moment ce que la prudence ne m'auroit jamais dû laiſſer oublier, cette

cette faute ne pouvoit venir que de la ſécurité dans laquelle me jetoit la pleine confiance que j'ai en mon frere, avec qui je ne riſquois abſolument rien de me tromper, & auprès de qui cette mépriſe eſt tout-à-fait ſans conſéquence. Pour me mettre en état de la redreſſer au plutôt, il m'a renvoyé incontinent cette lettre; & moi qui aime mieux encourir auprès de *V. A. R.* le reproche d'étourderie que celui de négligence, ou d'oubli, ou de manque de zele, je me hâte, *MONSEIGNEUR*, de Vous avouer ma faute, perſuadé que Votre généreuſe & indulgente amitié me la pardonnera; & que Votre confiance en ma fidélité ne permettra pas que le moindre ſoupçon contre elle trouve quelque entrée dans Votre eſprit.

La

La lettre dont je viens de faire mention ne contenoit au ſurplus rien d'important & qui exigeât le ſecret, n'ayant voulu que mander par elle à *V. A. R.* la réception de Sa derniere lettre, & Lui réitérer les aſſurances de mon zele & de mon empreſſement à La ſervir. Je me ſuis déjà acquitté de la commiſſion dont Elle a bien voulu me charger, & compte d'être auſſi heureux que la premiere fois à remplir Ses déſirs.

J'eſpere, *MONSEIGNEUR*, avoir au premier jour une occaſion ſûre de Vous faire parvenir quelques nouveaux livres que mon Libraire vient de m'envoyer, & que Vous lirez avec utilité & avec plaiſir. *V. A. R.* me permettra de m'entretenir un peu au long avec Elle par cette occaſion, étant gros du

déſir

désir & du besoin d'épancher dans le sein de mon auguste & adorable ami tous les sentimens dont mon ame est pénétrée pour Lui, dont elle se nourrit, & qui font l'essence de sa vie. Oh! *MONSEIGNEUR*, quand pourrai-je avoir ce bonheur à Vos pieds? Voilà un an & plus d'absence! & les absences ne sont guere favorables aux absens. Toutefois, qui sait? ô amour-propre! tu falsifies à notre insçu tous nos sentimens, toutes nos opinions par le mélange secret & presque imperceptible de notre présomption! tu fascines sans cesse nos yeux d'un prestige adulateur! & nous empêchant d'être sinceres envers nous-mêmes, tu nous mets ainsi hors d'état de nous bien connoître! — qui sait donc, voulois-je dire, si ce n'est pas à cette absence ......

même

même dont je me plains, que je ſuis redevable de la conſtance de Vos bonnes grâces? Qui ſait, ſi ma préſence & l'occaſion d'être mieux connu, ne détruiroit pas bientôt dans l'eſprit de *V. A. R.* l'idée favorable qu'Elle a bien voulu y recevoir de moi? Je veux me pénétrer de cette penſée; peut-être m'aidera-t-elle à ſupporter mon éloignement.

Quoi qu'il en ſoit des droits que peut me donner mon chétif mérite à la conſtance de Vos précieuſes faveurs, & quand même tout me diroit que je dois y renoncer de ce côté, je ſens qu'il me reſtera cependant toujours encore un droit ſacré à Votre amitié, que rien au monde ne pourra jamais m'enlever, & qui ſeul peut en mériter le retour; j'entends celui que me donne mon

mon religieux attachement, mon tendre, respectueux & entier dévouement à Votre sacrée personne ; & c'est ce droit, *MONSEIGNEUR*, que j'ose faire valoir en Vous suppliant de me conserver Votre précieuse bienveillance, Vous jurant que personne au monde ne peut s'en rendre plus digne que moi par ses sentimens de tendresse, de vénération & de dévouement, &c.



LETTRE

LETTRE LXV.

A Remusberg, ce 21 Mars 1738.

MON CHER DIAPHANE,

CONNOISSEZ-moi mieux, mon cher *Diaphane*, & rendez-moi juſtice. Je ne Vous ai ſoupçonné ni d'oubli, ni de négligence, quoique je n'euſſe pas reçu de Vos nouvelles depuis bien long-temps. J'ai craint à la vérité la perte de quelqu'une de Vos lettres; mais mes ſoupçons n'ont jamais été pouſſés juſqu'à Vous accuſer Vous-même. J'ai trop de témoignages de Votre amitié; & de plus j'ai une conviction ſi certaine au ſujet de Votre fidélité, que je ſuis incapable d'en douter en quoi que ce puiſſe être.

Vous

Vous ne ſauriez croire avec quel acharnement on me vient demander des livres. Il y a de certaines perſonnes qui le pouſſent juſqu'à l'indiſcrétion. Je me ſuis une fois obligé par civilité à leur en communiquer, & depuis il n'y a plus moyen de s'en dédire. Ma foi, dès que ceux dont Vous avez bien voulu Vous défaire en ma faveur, arriveront, je les ſacrifierai d'abord à leur voracité, & ma bibliotheque ne les verra pas ſeulement.

Les choſes ſont, depuis que je Vous ai vu, à peu près dans le même état où elles ont été lorſque l'on m'a ſuſcité de temps à autre bien du chagrin. On feroit bien fou ſi l'on prétendoit n'en point avoir, vu que le monde eſt une école d'adverſité, & que les déſagrémens ſont comme un ſel qui pique,

& qui empêche le bonheur de ſe corrompre à force de nous paroître inſipide.

Nous recommencerons la ſemaine qui vient les exercices. Le 27 Mai nous ſerons à *Berlin ;* en Juillet on ira à *Weſel ;* après quoi Votre ami s'enfuira à ſon *Tuſculum*, pour y philoſopher à ſon aiſe. Voilà toute ma vie, on peut la décrire en trois mots. Cela eſt commode, & l'Hiſtorien que j'aurai un jour pourra s'épargner beaucoup de peine & de papier. Quant à ſes lecteurs, ils n'auront qu'à retenir trois époques, *exercices*, *voyages*, & *Remusberg.* M'y voilà de retour, dont bien me prend. On ne Vous y oublie point ; Vous n'avez rien à craindre ſur ce ſujet ; mon cœur eſt toujours inviolablement dans les ſentimens que Vous lui connoiſſez. Quant à mon eſprit, je le cultive

cultive autant qu'il m'eſt poſſible. Je voudrois, s'il ſe peut, en faire une terre bien fertile, & enſemencée de toutes ſortes de bonnes choſes, afin qu'elles puiſſent germer à temps, & porter les fruits qu'on en peut attendre.

Me confiant entiérement à Votre amitié & à Votre prudence, je Vous prie de penſer quelquefois à moi comme à un véritable ami qui languit de Vous revoir, & qui brûle de Vous donner des marques de ſon eſtime. Je ſuis à jamais,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.



LETTRE LXVI.

Petersbourg, le 21 Mars 1738.

MONSEIGNEUR,

JE me ſers de l'occcaſion d'un Courrier que je fais paſſer par *Berlin*, pour Vous faire remettre en toute ſureté le grimoire ci-joint que *V. A. R.* voudra bien déchiffrer & m'en envoyer au plutôt la ſolution. Par cette même occaſion je Vous envoie les nouvelles cartes géographiques de la *Crimée*, théâtre de la guerre. Ne ſachant encore que Vous envoyer pour faire plaiſir à *V. A. R.*, j'y joins un nouveau menuet de *Madoni* qui a été fort goûté ici dans les derniers bals, afin que Vous puiſſiez un peu juger, *MON-*

MONSEIGNEUR, du goût que l'on a ici en fait de muſique. Tout bizarre qu'il eſt, il n'a pas laiſſé de me plaire, parce qu'il a quelque choſe de champêtre qui m'a, par un charme tout ſingulier, comme tranſporté dans mes rêveries à *Remusberg*. Ne lui en faites pourtant pas, *MONSEIGNEUR*, un trop grand mérite, car au fond la cauſe en eſt plus en moi qu'en lui; auſſi n'y a-t-il preſque aucun objet agréable qui, en ſe préſentant à mes yeux, ne rappelle dans mon eſprit l'idée de ce ſéjour fortuné, l'unique objet de mes déſirs, & qui me ſemble, dans la jouiſſance idéale que j'éprouve ſouvent du tranquille bonheur dont il eſt l'aſile, être le centre de tous les plaiſirs & de tous les ſentimens agréables dont mon cœur eſt ſuſceptible. Vous reconnoîtrez,

MONSEIGNEUR, à cette peinture ; l'effet de la liaiſon des idées & des ſenſations dont parle notre Maître en philoſophie.

J'ai encore inſéré dans le paquet une petite piece en vers aſſez jolie *). Ne ſachant en faire moi-même pour Vous payer, *MONSEIGNEUR*, de ceux dont il Vous plaît de m'honorer, je me vois réduit à avoir recours à ceux d'autrui. Mais je ne Vous tromperai pas au moins en les faiſant paſſer pour miens, comme autrefois le Poëte latin trompa l'Auguſte de ſon temps. Je devrois ſans doute à cette occaſion faire l'éloge de la belle Ode que m'a envoyé *V. A. R.*, & que je ne me laſſe point de relire ; mais pour complaire à Votre modeſtie, je me con-

tenterai

*) Elle ne ſe trouve pas.

tenterai de dire qu'elle m'a touché jusqu'au fond du cœur, autant parce qu'elle est belle & touchante, que parce qu'elle est Votre ouvrage. Vos folies, *MONSEIGNEUR*, comme il Vous plaît de les nommer, feroient honneur même au plus sage des hommes. Et si Vous savez faire un si digne & si noble usage de Votre loisir, quelles merveilles ne doit pas atttendre l'Univers de l'accomplissement de Vos devoirs! quelle félicité ne sera pas le partage du peuple fortuné qui Vous adore déjà, & qui va devenir l'un des plus florissans, sous l'ombre de l'auguste trône auquel le Ciel Vous appelle, & pour lequel il semble Vous avoir formé, en Vous douant de toutes les vertus qui font un grand Monarque,

un Roi ſelon le cœur de Dieu, un Pere adoré de ſes peuples.

Mais de grace pardon! je m'oublie malgré moi. Daignez excuſer cette effuſion involontaire d'un cœur qui n'a plus de ſentimens que pour Vous, & de vie que par Vous.

P. S. EN CHIFFRES.

Vous recevrez au mois de Mai une remiſe. Ce ſera apparemment la même ſomme que l'année paſſée, car je n'ai rien pu preſcrire. Vous pouvez juger que le Duc a envie de Vous être utile, car c'eſt un effort qu'il fait, ayant de terribles dettes à payer pour ſes prédéceſſeurs. Il eſt vrai qu'il a une grande reſſource *). C'eſt là ſans doute qu'il faut ſonger

(* On comprend d'avance qu'il s'agit ici de l'*Impératrice* elle-même, dont *Biron*, *Duc de Courlande*, étoit le favori. La réponſe du P. R. à ce Poſt-ſcriptum ne laiſſe aucun doute là-deſſus.

ſonger à puiſer à l'avenir. Elle y eſt toute diſpoſée. Elle Vous aime & Vous eſtime véritablement, & ſe fera un plaiſir de Vous rendre ſervice ; perſuadée qu'entre gens de même ſorte & qui penſent grandement, on peut s'entr'aider ſans conſéquence. Il ne s'agit que de la maniere. Elle ne voudroit pas Vous offrir ſes reſſources, afin que Vous ne puiſſiez pas penſer qu'elle exigeât de Vous d'autres ſentimens que ceux qu'elle croit mériter d'ailleurs. Je n'ai pu que louer cette délicateſſe, & j'ai en même temps fait le portrait de Votre caractere, qui l'a convaincue que Vous penſiez auſſi grandement qu'elle. Elle a ſouhaité que Vous lui écriviſſiez un mot en allemand; j'ai proteſté que cela ne ſe pouvoit abſolument point, quoiqu'elle ait donné ſa parole de me remettre Votre lettre, auſſi-tôt qu'elle l'auroit lue. Là-deſſus j'ai dit que je Vous propoſerois de me charger de l'affaire, tout comme ſi c'étoit en mon nom. Si Vous n'avez donc pas de ſcrupule ſur ce ſujet, envoyez-moi un mémoire ſigné, ou une lettre
par

par laquelle Vous me laiſſez maître d'arranger la choſe, mais en me recommandant bien ſérieuſement de m'y prendre avec toute la prudence poſſible, & de maniere à ne laiſſer priſe à aucune mauvaiſe interprétation; Vous réſervant expreſſément de Vous en prendre à moi, en cas que Vous ſoyez le moins du monde compromis dans cette affaire, ou qu'il s'y trouve la moindre irrégularité, parce que Vous Vous êtes fait une loi de ne jamais haſarder en Votre vie la moindre démarche qui pût avoir ſeulement l'apparence de n'être pas abſolument conforme à Votre gloire & à Votre devoir, ou ſeulement à la bienſéance. Vous terminerez enfin la lettre par quelques mots gracieux envers le Duc, & par quelques aſſurances de Votre confiance envers moi.

Auſſi-tôt que j'aurai Votre réponſe là-deſſus, je prendrai les meſures néceſſaires pour la ſureté des remiſes.

RÉPONSE

RÉPONSE du Prince Royal au Post-scriptum précédent, sans signature & sans date. (L'Original est en chiffres).

VOTRE lettre m'a si fort embarrassé, que j'ai pris du temps pour y répondre, quoique ce temps Vous aura peut-être paru long. Je n'ai pu me résoudre à suivre les propositions que Vous me faites. L'idée de gueuser de l'argent est diamétralement opposée à ma façon de penser. Si j'avois pu rester sur le même pied avec le Duc, j'aurois accepté le parti. Mais la différence est très-grande; je peux avoir des obligations à un Duc; mais jugez des suites, envers une Impératrice. Je suis court d'argent. Les recrues renchérissent, & il faut en faire. Donnez-moi un bon conseil; & je Vous rendrai ma derniere résolution lorsque je serai de retour de Wesel le premier d'Août. Je me confie à Votre amitié & fidélité. Adieu.

LETTRE

LETTRE LXVII.

A Remusberg, ce 27 Septembre 1738.

MON CHER DIAPHANE,

IL y a plus de ſix mois que je n'ai reçu de Vos nouvelles. Je Vous prie de m'éclaircir ce myſtere. Il y a pourtant environ deux mois que je Vous ai griffonné en ſtyle géométrique une aſſez longue lettre, ſur laquelle en ſommaire je Vous demandois Vos ſentimens ſur ce que Vous penſez de cette nouvelle Académie de *Petersbourg* *); je Vous priois auſſi de m'éclaircir quelques

*) Ceci eſt une ruſe pour mettre en défaut le Lecteur que le P. R. paroiſſoit craindre, ſur le véritable ſujet de la lettre en queſtion qui eſt le précédent billet.

quelques doutes ſur cette *Imprimerie* Impériale. J'attends Votre réponſe ſur tous ces points.

Je ſuis de retour du pays de *Cleves*, & paiſible caſanier de *Remusberg*, appliqué à l'étude, & liſant preſque du matin juſqu'au ſoir. Quant aux nouvelles du monde, Vous les apprendrez mieux par la bouche des Gazetiers que par la mienne. Elles contiennent l'hiſtoire de la folie des Grands, la guerre des uns, les démêlés des autres, & les puériles amuſemens de tous enſemble. Ces nouvelles ſont auſſi peu dignes des regards d'un homme ſenſé, que les combats des rats & des ſouris *) pourroient l'être.

Une

*) Alluſion à la *Batrachomyomachie* d'Homere, ou au Combat des Rats & des Grenouilles.

Une ſeule remarque que je Vous prie ſeulement de faire, c'eſt qu'il me ſemble que la Vierge Marie doit être moins avide d'affiquets de toilette à préſent, qu'elle ne l'étoit autrefois; car du temps du Prince Eugene elle paya quelques joyaux & quelques étoffes magnifiques par le gain des fameuſes batailles où ce Prince tailla les Turcs en pieces. A cette heure l'Empereur a beau lui offrir tous les tréſors qu'il n'a point, & lui promettre, ſecondé des bons offices du Cardinal, toutes les plus riches étoffes de Lyon; cette bonne Mere de Dieu reſte inflexible, & laiſſe triomper paiſiblement le Croiſſant de la Porte *).

Il

*) Il y avoit ici, par une faute d'écriture: *le Croiſſant de la croix*.

Il ne me reste qu'à Vous réitérer les sentimens de l'estime parfaite avec laquelle je suis,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.



LETTRE

LETTRE LXVIII.

Petersbourg, le 27 Octobre 1738.

MONSEIGNEUR,

Vous me connoiſſez trop bien, j'eſpere, pour jamais me croire capable d'oublier Vos volontés, ou de négliger Vos intérêts; auſſi me flatté-je, après tout ce que je viens de Vous détailler *), être pleinement juſtifié à Vos yeux à l'égard du reproche que je paroiſſois avoir mérité par un ſi long ſilence.

EN

*) Cette lettre n'eſt qu'un fragment de celle que M. de Suhm écrivoit au P. R., & dans laquelle il ſe juſtifioit par de longs détails, au ſujet de ſon long ſilence.

EN CHIFFRES.

LE manque d'argent ici paſſe l'imagination, ce qui m'a contraint à être fort réſervé & diſcret, pour épargner à certaines perſonnes la honte d'un aveu qu'on n'aime pas à faire. Mais auſſi-tôt que la paix ſera faite, les caiſſes regorgeront; & nous l'aurons vraiſemblablement cet hiver. Tout au moins ſe tiendra-t-on au logis & ſur la défenſive; & cela reviendra pour nous à peu près au même. J'eſpere alors pouvoir amener les choſes au point que Vous déſirez, ou tout au moins les préparer de maniere que Vous puiſſiez faire avec bienſéance quelques démarches convenables. Je ſerois au déſeſpoir de Vous en conſeiller d'autres; je Vous prie de m'en

croire incapable. Cependant dès qu'une occasion favorable se présentera, je ferai une nouvelle tentative d'un autre côté.

Comme mon Secrétaire d'Ambassade à Berlin va être employé dans le pays, je Vous prie d'ordonner à *Rowedel* de se mettre en correspondance avec moi, & de me mander son adresse & ses titres, de peur de quiproquo.

En attendant j'ai sondé le terrain pour voir si je pourrois être Votre enrôleur ici. Cette idée m'est venue, & j'en ai pris la résolution par zele pour *V. A. R.*, quelque répugnance que je trouve à faire un tel métier. On est tout-à-fait disposé ici à Vous obliger en toutes choses; & j'espere que cela ira. Mais avant toutes choses il

il faut que j'aie Votre aveu pour cela. Il faudra bien sans doute que Vous ayez pour cet effet l'agrément du Roi Votre Pere, & la permission de Vous adresser à moi. Dès que Vous l'aurez obtenue, écrivez-moi une lettre pour me charger de l'affaire; joignez-y-en une en allemand au Duc pour lui recommander une commission que j'avois reçue de Votre part, & dont Vous attendiez le bon succès de son amitié, sans dire de quoi il s'agit, afin qu'en tout cas je puisse faire servir cette lettre à deux fins. En attendant je préparerai les choses de mon mieux.

BILLET EN CHIFFRES.

ROWEDEL n'eſt plus chez moi; adreſſez Vos lettres aux freres *Jordan* *). Je me repoſe entiérement ſur Votre prudence ; mon amitié eſt exempte de ſoupçons. Le manque d'argent eſt pire chez moi que chez Vous; ainſi faites ce que Vous pourrez pour me faire tenir une remiſe vers le mois de Mai.

J'attends Votre réponſe à ma lettre, en conſéquence de quoi j'agirai. *Vale, & me ama.* FÉDÉRIC. A B..... ce 26 Décembre 1738.

EN CHIFFRES.

Petersbourg, le 10 Janvier 1739.

AU départ de la poſte je reçois Votre lettre du 26 du mois paſſé. J'attendois le

*) Marchands & Banquiers, à Berlin.

le départ de Calſow pour répondre à celle *) qu'il m'avoit apportée.

J'euſſe déjà fait Votre affaire, ſi le manque d'argent n'étoit ici tel que perſonne n'eſt plus payé de ſes gages. Cependant je tenterai d'engager à faire un effort, pour que je puiſſe Vous faire une remiſe vers le mois de Mai. Après la paix, j'eſpere pouvoir Vous aſſurer vingt mille écus tous les ans.

En attendant je compte Vous faire une galanterie de quelques belles recrues que Calſow Vous menera.

 RÉPON-

*) Il manque ici cette lettre du P. R. qu'il avoit écrite à M. de Suhm par l'occaſion du Capitaine Pruſſien nommé Calſow, dont il ſera encore parlé plus ſouvent dans les lettres ſuivantes. Ce Capitaine avoit été envoyé en Ruſſie, autant qu'on en peut juger, afin de tenter d'y faire des recrues, vraiſemblablement ſur la propoſition que M. de Suhm en avoit fait au P. R.

RÉPONSE EN CHIFFRES.

J'AI penſé mourir, mais je ſuis mieux ; une crampe d'eſtomac m'a empêché de Vous répondre plutôt. Les nouvelles que Vous me donnez ſont auſſi bonnes qu'agréables, & viennent très-à-propos dans la ſituation où je me trouve. Un homme échappé d'entre les mains des Corſaires n'eſt pas en plus mauvais état que je le ſuis ; ce qui double & triple la reconnoiſſance que j'ai des peines que Vous Vous donnez. L'avenir que Vous me faites envisager eſt des plus rians. Je mets mes eſpérances ſur le mois de Mai, Vous priant de m'avertir quand il faudra faire des lettres. Mes finances ſont des voeux pour la paix, & mon coeur pour Votre prompt retour. F. *& cetera*. 1739, ce 1 Février.

LETTRE

LETTRE LXIX.

Petersbourg, le 24 Février 1739.

MONSEIGNEUR,

J'AVOIS déjà appris Votre dangereuse indisposition lorsque je reçus Votre précieuse lettre du 1.er de ce mois. Il n'est pas en mon pouvoir de Vous exprimer, *MONSEIGNEUR*, dans quelles mortelles alarmes cette cruelle nouvelle m'avoit jeté; & pour pouvoir peindre les transports de joie qu'a excités dans mon ame la chere nouvelle de Votre rétablissement, il faudroit sans doute que j'empruntasse le langage des Anges, ne trouvant aucune expression qui puisse atteindre à la vivacité & à la tendresse des sen-

timens dont mon cœur a été ému & pénétré en la liſant. Que l'aveu donc de cette impuiſſance, parlant un million de fois plus énergiquement à Votre cœur que le langage le plus expreſſif, & y réveillant une émotion également vive & profonde dont il eſt ſi ſuſceptible, ſubſtitue ainſi adroitement à la foibleſſe de mes paroles la vivacité & l'énergie de Votre ſenſibilité, & Vous faſſe trouver l'image de mes ſentimens dans l'épreuve même des Vôtres.

LE RESTE EN CHIFFRES.

LE Roi Votre Pere veut acheter du Duc de Courlande le Bailliage de *Biegen*, & en offre plus de cent mille écus. Si ce marché ſe conclut, j'ai parole pour dix mille. Mais l'affaire s'accroche

à

à une trentaine de grands hommes dont on a peine à ſe défaire. Je fais tout mon poſſible pour y déterminer. Il n'y a point d'argent ici. On a ramaſſé tout l'or venu de la Chine par la derniere caravane, pour envoyer un demi-million à l'Empereur ; & on négociera l'autre en Allemagne ; de ſorte qu'on fait la ſourde oreille ſur certain chapitre, quelque bonne envie qu'on ait d'ailleurs de rendre ſervice.



LETTRE LXX.

MON CHER DIAPHANE,

VOTRE lettre m'a fait un plaiſir infini, voyant que Vous Vous intéreſſez encore à la ſanté de Vos amis. Vous ſeriez bien ingrat de les oublier, car ils penſent toujours ſur Votre ſujet comme ils doivent penſer.

Ma foi notre projet de bibliotheque va le chemin des écreviſſes. J'ai craint d'abord que ce que Vous me mandez arriveroit. Les bons livres ſont rares, & ceux qui les ont ne s'en défont qu'à contre-cœur. La vente projetée *) eſt problématique, & par confé-

*) Il s'agit ici de la vente du Bailliage de *Biegen*, dont il eſt fait mention dans la lettre précé-

conféquent notre affurance des plus décevantes. Le feul bon livre que Vous m'avez fait avoir de Ruffie eft à vau-l'eau. J'ai prêté *) des livres croyant les pouvoir payer; & à préfent que j'ai examiné mes affaires, j'ai été obligé de les reftituer aux propriétaires. Avec cela j'ai lu tous mes vieux livres, & me trouve fans aucune lecture quelconque. Cela eft fort défagréable, principalement lorfqu'on a envie de s'inftruire. Je compte encore fur Votre favoir-faire; & je me flatte

que

précédente de M. de Suhm. C'eft à deffein fans doute, & par les raifons dont nous avons parlé plus haut dans une remarque, que ce paffage fe trouve ainfi adroitement placé fans liaifon ni avec ce qui précede, ni avec ce qui fuit.

*) C'eft encore ici, comme on le fent bien, une faute; le fens exigeant le mot *emprunté* au lieu de *prêté*.

que celui qui m'a débrouillé le cahos de Leibnitz éclairci par *Wolff*, pourra bien encore me fournir les matériaux pour d'autres instructions. Voyez donc, je Vous prie, si Vous ne pouvez pas me faire avoir quelques volumes de cette bibliotheque si rare; je les renverrai quand je les aurai lus, quoiqu'il me faille du temps. Enfin, mon cher, je m'en rapporte à Vous, Vous priant d'avoir soin de ma barque, & de la conduire heureusement au port.

J'attends avec une impatience infinie le plaisir de Vous embrasser.

EN CHIFFRES.

LE Roi est mal. Que cela Vous serve d'argument qu'on m'avance une bonne somme l'été prochain. Car assurément si l'on veut m'obliger, il faudra se presser.

LETTRE

LETTRE LXXI.

A Petersbourg, le 28 Mars 1739.

(*EN CHIFFRES*).

CALSOW a obtenu quelques Bosniaques, & le Duc lui a encore promis des Turcs, & même des Courlandois, si on peut en trouver; car pour des Russes mêmes il n'y faut pas songer, l'Impératrice ne voulant absolument point en entendre parler.

Calsow à son retour pressera le Roi d'accepter Biegen, dont on demande cent trente mille écus. Si le marché a lieu, le Duc laisse les trente mille écus à Votre disposition. Témoignez donc quelque chose au Duc à ce sujet, afin qu'il sache que je Vous l'ai mandé. Vous

feriez

feriez bien de m'envoyer en même temps un billet allemand à part, par lequel Vous reconnoiſſez que le Duc Vous a prêté dix mille écus banque; & puis de me marquer dans un Poſt-ſcriptum ſigné, que je pourrois détacher, que Vous aviez attendu une occaſion favorable pour faite tenir au Duc une obligation des dix mille écus banque qu'il avoit bien voulu Vous prêter comme Comte de Biron. Vous pourriez en même temps me charger de le remercier de ce bon office, & de chercher à entretenir cette correſpondance d'amitié entre Vous & le Duc; accompagnant le tout de quelques aſſurances de Vos bonnes grâces envers moi, afin de m'accréditer de plus en plus, & finiſſant par témoigner que Vous êtes bien aiſe d'apprendre que le Duc me veut du bien.

LETTRE

LETTRE LXXII.

A Remusberg, ce 12 Mars 1739.

MON CHER DIAPHANE,

J'ESPERE que mes autres lettres Vous feront toutes bien parvenues, & que celle-ci aura le même fort. La lettre que Vous recevrez ci-jointe eſt de *Truchſes* *). Vous verrez les raiſons qui l'engagent à Vous écrire; & ſi la choſe eſt faiſable, je ſuis sûr que Vous l'aiderez.

Ne m'écrivez pas toujours en vers**); écrivez-moi quelquefois auſſi en proſe.

Le

*) C'étoit un jeune Comte, de la famille illuſtre de *Truchſes*, qui voyageoit alors, & dont le P. R. avoit fait la connoiſſance à Berlin.

**) Ceci ſignifie ſans doute, *en chiffres.* On prévient

Le langage divin eſt bon dans l'occaſion, mais j'aime auſſi beaucoup Votre proſe quand même Vous ne me parleriez que lanternes.

Je compte de recevoir de Vos lettres à Berlin dans le temps des revues. Si le Roi va cette année en Pruſſe comme on le débite, écrivez-moi le plus ſouvent qu'il Vous ſera poſſible. Vous adreſſerez en ce cas Vos lettres à quelque Banquier à Kœnigsberg. Ce voyage pourra ſe faire à vue de pays vers le mois de Juillet.

J'attends une réponſe en vers à l'épître

prévient ici le Lecteur, que pour entendre dans la ſuite différens paſſages de ces lettres, il ne doit pas perdre de vue les raiſons que le P. R. &. *M. de Suhm* avoient de cacher ſous le voile de quelque expreſſion tout-à-fait étrangere, le vrai ſens de ce qu'ils vouloient ſe dire.

l'épître que je Vous ai adressée de Berlin; & j'attends en même temps la solution du problême des possessions équinoctiales *).

Je suis avec bien de l'estime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidelle & inviolable ami,

FÉDÉRIC.

*) Le P. R. vouloit désigner sous ce nom le Bailliage de Biegen dont il a déjà été fait mention.



LETTRE LXXIII.

A Petersbourg, le 2 Avril 1739.

MONSEIGNEUR,

J'AVOIS déjà griffonné la lettre poétique ci-jointe *), & j'avois différé de la faire partir, eſpérant encore de trouver quelque penſée neuve à y ajouter pour l'embellir, lorſque je reçus la lettre dont *V. A. R.* m'a honoré le 12 du mois paſſé, avec l'incluſe du Comte de Truchſes, à qui je répondrai à ſon retour, puiſqu'il eſt tombé fort malade à Hambourg, & que d'ailleurs il doit être tranquille ſur ſa commiſſion, puiſque Vous avez bien

*) Cette lettre ne s'eſt pas trouvée dans la collection des papiers de cette correſpondance.

bien voulu, *MONSEIGNEUR*, m'en charger Vous-même, & qu'il n'ignore pas que les ordres de *V. A. R.* me ſont ſacrés.

J'ai parlé le jour même au Duc de Courlande, qui s'eſt fait un plaiſir de ſaiſir cette occaſion d'obliger *V. A. R.*, & m'a permis de choiſir parmi les Boſniaques priſonniers qu'on a préſentés au Capitaine Calſow, & qu'il n'a pas trouvés propres pour le régiment de Potsdam, mais qui pourroient bien figurer dans d'autres Régimens. Car pour des Ruſſes il eſt inutile d'y penſer, l'Impératrice s'étant bien propoſée de n'en plus donner. Auſſi comme il ne ſe trouve pas parmi les priſonniers autant de coloſſes qu'on a cru, le Capitaine Calſow n'en ramenera que fort peu, ce dont il ne

paroît pas fort édifié. Je lui parlerai au ſujet des gens qu'il a vus & qui ſont à Narva; & s'il s'y trouve de beaux hommes, je tâcherai d'obtenir la permiſſion de Vous en envoyer trois ou quatre, dont *V. A. R.* pourra diſpoſer. Car s'il faut onze pouces pour entrer dans le Régiment de *V. A. R.*, je L'avertis que je ſerai bien embarraſſé de Lui en fournir, le Capitaine Calſow proteſtant qu'il les recevroit pour le Roi, faute de plus grands.

On fait ici des préparatifs extraordinaires pour les fêtes prochaines, dont *V. A. R.* ſera informée d'ailleurs. Tout ſera d'une grande magnificence. Et comme les divertiſſemens des Grands abyment ſouvent les petits, nous allons donner tête baiſſée dans de grandes dépenſes. J'aurois tort aſſuré-

aſſurément de me plaindre d'un ſéjour où je jouis de tous les agrémens que j'y puis déſirer; mais, Dieu! que je ſuis las de tenir tous les matins conſeil avec mon valet-de-chambre pour ſavoir quel habit je mettrai. J'écris à un Prince philoſophe qui, en cette qualité, approuvera ma réflexion. D'ailleurs Vous m'ordonnez, *MONSEIGNEUR*, de Vous écrire, ne fût-ce même que des lanternes; ſi je ne me trompe, en voilà. Mais je tâcherai de ne pas abuſer de Votre gracieuſe permiſſion, mais de payer au contraire par tout ce qu'il me ſera poſſible de Vous mander de plus intéreſſant, le plaiſir inexprimable que me cauſent Vos gracieuſes & cheres lettres lorſqu'elles viennent m'apporter la nouvelle que *V. A. R.* jouit d'une

parfaite ſanté, & qu'Elle me conſerve encore invariablement Ses bonnes grâces & Son ſouvenir.

Agréez, *MONSEIGNEUR*, les ſinceres aſſurances de mon parfait dévouement & profond reſpect, &c.



LETTRE

LETTRE LXXIV.

A Remusberg, ce 7 Mai 1739.

MON CHER DIAPHANE,

VOUS recevrez à l'arrivée du Marquis *de la Chétardie* *), ou plutôt encore, s'il eſt poſſible, la piece en vers allemands **) que Vous me demandez; je la ferai relier comme Vous le ſouhaitez; ainſi, que Vous aurez lieu d'être content.

Truchſes eſt charmé du Duc de Courlande, & pénétré de reconnoiſ-

 ſance

*) Envoyé de la Cour de France en Ruſſie.

**) Il faut vraiſemblablement entendre par ceci le Poſtſcriptum allemand de la lettre qui ſuit, ou l'obligation des dix mille écus que M. de Suhm avoit demandée au P. R., & dont il lui mande la réception dans la lettre qui ſuit.

ſance envers Vous. Aſſurément Vous lui rendez un grand ſervice par-là ; & je puis Vous aſſurer qu'il le ſent.

Vous me parlez de trente peaux de martres noires *) qu'on veut vendre en Courlande, & je Vous réponds là-deſſus qu'elles m'accommoderont beaucoup. Cela me viendra fort à propos, à cauſe que mes peliſſes ſont uſées ; ainſi je Vous prie, mon cher ami, de faire ce qui dépendra de Vous pour me faire tenir ces peliſſes ou vers l'automne, ou vers l'hiver, à cauſe que je ſuis fort frileux. Vous pouvez

*) Ces trente peaux déſignent, comme on le verra aſſez clairement par la ſuite, les trente mille écus que le P. R. devoit recevoir du Duc de Courlande, en cas de la vente du Bailliage de Biegen. On comprend donc comment il faut entendre le reſte de l'article ci-deſſus.

pouvez garder deux de ces trente peaux pour Vous, ou des palatines pour Vos filles, ou tout ce qu'il Vous plaira.

Mandez-moi, je Vous prie, à quels termes Vous en êtes, & si Vous croyez que je peux compter d'avoir cette pelleterie ou non.

Je Vous prie de me croire avec toute l'amitié possible,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.



LETTRE

LETTRE LXXV.

MON CHER SUHM,

VOICI une fois du françois, car nous nous ſommes écrit juſqu'ici en langue plus barbare que la grecque. Je Vous envoie les obligations qu'il Vous faut. La ſomme dont Vous me parlez dans Votre lettre me viendra fort à propos. En cas que Vous ſoyez ſûr de réuſſir, Vous pouvez garder trois mille écus pour Vous, que je ſuis charmé de pouvoir Vous offrir. Nos bourſes ſont à peu près auſſi mal garnies les unes que les autres.

Je m'en vais Vous eſtropier en allemand tout ce que Vous me marquez en bon françois. J'eſpere que je rencontrerai bien Votre penſée. Ne négligez

gligèz pas, je Vous prie, mes petits intérêts, car ils ont encore beaucoup besoin de Votre amitié, & de Vos soins. Répondez-moi par le canal de *Michelet* *).

Adieu! Je suis tout de cœur & d'ame,

Votre fidelle ami,

FÉDÉRIC.

Si volti.

*) Marchand & Banquier de Berlin.

P. S. *)

Ich habe auf eine gute Gelegenheit gewartet um an Ihn zu schreiben, und zugleich den Wechsel für den Herzog von Kurland zu schicken: ich bitte Ihn den Herzog meiner Freundschaft und Erkennt-lichkeit

*) J'ai attendu une occasion favorable pour Vous écrire, & pour envoyer en même temps l'obligation au Duc de Courlande. Je Vous prie de témoigner

lichkeit zu verſichern, für das Plaiſir ſo Er mir erwieſen, mich zur Zeit da er nur Graf war, zu obligiren. Cultivire Er doch dieſe Freundſchaft, und verſichere Er Ihn meinerſeits daſs ich nichts daran-werde fehlen laſſen; ich freue mich daſs man ſaget, daſs Ihn gedachter Herzog liebet; deſto mehr hoffe ich, weil Er auch mein guter Freund iſt, Er werde machen, daſs ſeine Freundſchaft gegen mich nicht auſlœſche.

FRIEDRICH.

témoigner au Duc mon amitié, & ma reconnoiſſance pour le plaiſir qu'il m'a fait en m'obligeant dans le temps où il n'étoit encore que Comte. Cultivez ſon amitié, & aſſurez-le que je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour l'entretenir. Je me réjouis d'apprendre que le Duc a de l'affection pour Vous; & comme Vous êtes auſſi mon bon ami, j'eſpere que Vous ferez en ſorte qu'il me conſervera toujours ſon amitié.

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXXVI.

A Petersbourg, le 15 Mai 1739.

MONSEIGNEUR,

LE Capitaine Calſow part cette nuit; mais je ſuis hors d'état de profiter de cette occaſion auſſi amplement que je le déſirerois pour témoigner à *V. A. R.* les reſpectueux ſentimens d'affection & de dévouement qui ne me quitteront qu'avec la vie. Auſſi ſuis-je perſuadé que Votre amitié voudra bien cette fois prendre la volonté pour le fait.

J'ai cru quitter cette vie ces jours paſſés, ayant eu une colique des plus terribles, dont il me reſte une ſi grande foibleſſe, que je puis à peine

tenir

tenir la plume. Tout en souffrant je faisois la réflexion qu'il sembloit que ce fût par sympathie que ce mal m'eût pris, *V. A. R.* en étant aussi attaquée Elle-même. Si du moins le Ciel, pensois-je, Vous en eût exempté à mes dépens, la joie de Vous avoir délivré d'une si cruelle douleur par le sacrifice de mon propre bien-être auroit prévalu sur toutes mes souffrances, & je les aurois supportées non-seulement avec impatience, mais même avec plaisir. Mais, hélas! Vous n'en éprouvez aucun soulagement dans vos maux, & le plus cuisant des miens est maintenant dans le sentiment des Vôtres. Ah! je souffrois déjà assez de ceux-ci, pour mériter d'être exempté de tout autre! Cependant comme l'effet d'un plus grand mal efface naturellement dans

dans notre ame celui d'un moindre, j'ai aussi trouvé en grande partie dans le sentiment de Vos maux l'oubli des miens propres qui m'auroient assurément été infiniment plus sensibles si je les eusse éprouvés seuls. Mais je me suis en quelque sorte durci contre eux par la pensée, que si un si digne & si vertueux Prince n'étoit pas exempt Lui-même des vives douleurs que j'éprouvois, un pauvre mortel comme moi pouvoit bien les souffrir avec patience. Dieu veuille Vous préserver à toujours d'un si terrible mal!

J'ai fait ce que j'ai pu, *MONSEIGNEUR*, pour Vous envoyer quelques beaux hommes. Le Capitaine Calsow amene tout ce qu'il a pu obtenir. Je Vous tiens encore prêts quatre hommes que le Capitaine a vus; mais

comme

comme il m'a témoigné qu'ils lui feroient à charge, j'attends un bas-Officier de la part de *V. A. R.* par un vaiſſeau de Stettin ou de Lubec pour les Lui faire parvenir. En attendant je travaillerai à obtenir un jeune Turc de vingt ans, très-bien fait, & qui a plus de onze pouces, appartenant au Prince *Pierre* de Courlande *), & qu'en ce cas je joindrai aux autres.

Mais j'écrirai encore là-deſſus à *V. A .R.* par la voie de la poſte.

La grande difficulté eſt ici qu'on ne veut plus donner de Ruſſes. Le Capitaine Calſow en avoit aſſez imprudemment enrôlé un de bon gré, qu'on a repris en chemin, ce qui a penſé donner lieu à une ſcene, le premier mouve-

*) C'eſt le Duc de Courlande, aujourd'hui régnant.

mouvement de l'Impératrice ayant été de faire arrêter le Capitaine. Mais le Duc l'a sagement calmée. Dans son embarras le Capitaine vouloit me faire croire que c'étoit pour *V. A. R.* qu'il l'avoit enrôlé; mais je le tançai fort là-dessus, & lui fis sentir qu'il feroit mieux de ne pas compromettre ainsi *V. A. R.* Il a sagement suivi mon avis.

Le temps presse; il ne me reste que celui de répéter à *V. A. R.* l'assurance des sentimens inaltérables qu'Elle me connoît pour Son auguste personne, & le témoignage des voeux ardens que je fais pour le parfait rétablissement de Sa précieuse santé, &c.



LETTRE LXXVII.

Petersbourg, le 1 Juin 1739.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu, comme toujours, avec la plus vive joie, la gracieuſe lettre du 7 du mois paſſé, dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer; & je Lui aurois répondu auſſi-tôt, preſſé par un mouvement de reconnoiſſance, ſi je n'avois été tous les jours continuellement tourmenté de la violente colique dont j'étois déjà attaqué avant le départ de Calſow, & qui a ainſi duré trois ſemaines, ne m'ayant point encore quitté tout-à-fait. Vous êtes trop compatiſſant, *MONSEIGNEUR*, pour ne pas pardonner le délai de cette ré-

ponſe

ponſe à une ſi triſte cauſe. Plus cette cruelle maladie m'a fait ſouffrir, plus j'ai redoublé mes vœux fervens pour que le Ciel Vous en préſerve à jamais, ſachant que Vous y êtes auſſi ſujet. Je ſupporte cependant tout patiemment mon mal, reconnoiſſant que je me le ſuis attiré par ma faute, & eſpérant pouvoir m'en garantir à l'avenir. Il eſt ſûr que ſi les hommes étoient toujours ſinceres envers eux-mêmes, ils trouveroient que la plupart de leurs maux ne leur viennent pas ſans de bonnes raiſons, & qu'ils auroient bien tort de s'en plaindre, puiſqu'ils en ſont eux-mêmes la cauſe.

J'ai déjà mandé à *V. A. R.* à quoi s'accroche encore le marché des pelleteries. Je ne doute pas cependant que l'affaire n'ait lieu, tant parce que

les deux parties en ont fort envie, que parce que la politique *) même y engagera l'illustre acheteur. Certain Chevalier**) de retour d'une poursuite de géans, pourra donner avis de ce qui se passe, & *V. A. R.* pourra s'en instruire de main tierce. Du reste je me sens pénétré de la plus vive reconnoissance pour la générosité avec laquelle *V. A. R.* m'offre les deux peaux de martres noires. Le moyen, *MONSEIGNEUR*, de Vous refuser quelque chose! J'en ai effectivement bon besoin pour un manchon, car j'aurai bien froid cet été.

J'attends avec impatience le bas-Officier

*) Il est assez clair qu'il ne peut s'agir ici que de la vente de Biegen, & des circonstances qui y ont rapport.

**) M. de Suhm entend ici le Capitaine Calsow.

Officier que j'ai demandé à *V. A. R.* pour conduire les quatre Turcs que je lui garde ici. Elle aura là de quoi gratifier le Comte de Truchſes *); car je ne prétends pas qu'il m'ait la moindre obligation d'avoir obéi aux ordres de *V. A. R.*, quoique d'ailleurs je ſerois charmé qu'il ſe préſentât quelque occaſion de l'obliger.

J'ai touché en paſſant dans ma derniere lettre l'heureuſe iſſue des amours d'un moderne Jaſon, n'oſant alors en dire davantage. Voilà un cadet de bonne maiſon qui finit la plus brillante aventure du monde. Mais auſſi faut-il dire qu'il le mérite bien, par ſa conſtance, par ſa ſage conduite, & par ſes autres qualités perſonnelles. Comme je crois qu'il Vous eſt peu connu, je

*) Il demandoit auſſi des recrues.

Vous dirai, *MONSEIGNEUR*, qu'il a toujours eu l'approbation de tous ceux qui le connoiſſent. Il eſt très-bien fait de ſa perſonne, joignant à de l'eſprit beaucoup de jugement, un fonds ſolide de probité & d'honneur; & j'oſerois bien aſſurer qu'on ne lui connoît aucun vice. Elevé en Prince il s'eſt appliqué avec ſuccès à tous les exercices convenables. Un ſage conducteur l'a jeté dans des lectures très-utiles. Tous les ouvrages de *Wolff* lui ont paſſé plus d'une fois par les mains, & n'ont ſans doute pas peu contribué à former ſon eſprit & à affermir ſon caractere. Il eſt généreux, compatiſſant aux malheurs d'autrui, d'une grande politeſſe envers tout le monde, & infiniment obligeant envers ceux qu'il honore de ſon amitié. Joignez à cela

ſa

ſa valeur & ſes qualités héroïques, dont il a donné des preuves dans les deux campagnes qu'il a faites, où il s'eſt acquis l'admiration des Généraux, & le reſpect auſſi-bien que l'affection de la Nation; & Vous aurez le portrait d'un beau-frere *).

Je ne m'engagerai pas à y joindre celui de la Princeſſe **); cela me meneroit trop loin, & cette lettre qui eſt déjà une épître, deviendroit un volume. Je dirai ſeulement qu'elle eſt très-belle, grande

*) Le Prince dont il eſt ici parlé, eſt le Duc Antoine-Ulric de Brunswick, frere de la Princeſſe Eliſabeth-Chriſtine de Brunswick-Bevern, Epouſe du P. R., & depuis Reine.

**) Eliſabeth-Catherine-Chriſtine, Princeſſe de Meklenbourg, petite-fille du Czar Iwan, frere de Pierre I., qui reçut le nom d'Anne en paſſant à la religion Grecque avant ſon mariage avec le Duc Antoine Ulric dont on vient de parler.

grande & parfaitement bien faite. Elle a le port & la majesté d'une Impératrice.

Elle est fiere, mais fort polie ; elle joint à beaucoup d'esprit naturel une lecture qui n'a pu que l'orner davantage. Enfin elle est pleine de mérite, généreuse au possible, compatissante, & sur-tout très-charitable. De sorte qu'on peut dire que le Prince, qui en est fort amoureux, auroit bien de la peine à décider lequel des deux fait plus grande fortune, de sa gloire ou de son amour.

Que toutes ces grandes nouvelles, *MONSEIGNEUR*, ne Vous empêchent cependant pas de Vous souvenir de Votre fidelle serviteur, qui ne cessera d'être jusqu'au dernier moment de sa vie, avec les plus tendres & les plus respectueux sentimens, &c.

LETTRE

LETTRE LXXVIII.

A Berlin, ce 7 Juillet 1739.

MON CHER SUHM,

JE Vous envoie, comme Vous le désirez, un bas-Officier que Vous pourrez charger des recrues que Vous trouverez bon de m'envoyer. Je Vous en ai mille obligations, & Vous en donnerai des marques dans toutes les occasions.

J'espere que Vous aurez reçu une de mes lettres par un vaisseau de Lubec. Cette lettre contenoit Moyse & les Prophetes; je m'en rapporte à son contenu.

Je suis bien fâché que Vous m'imitiez dans mes crampes d'estomac. C'est un mal affreux, & dont le danger est subit.

ſubit. Pour l'amour de Dieu, ne Vous ſervez point de gouttes où il y a des drogues trop fortes, qui pourroient Vous mettre une inflammation dans le corps ! Il faut prendre dans le fort du mal des lavemens d'herbes cuites avec de l'huile ; il faut prendre des poudres abſorbantes, des gouttes qui ne ſont point faites avec de l'eau-de-vie, & boire le midi quelques verres d'un vin d'Hongrie qui ait encore un peu de liqueur. Je Vous envoie auſſi des pilules dont Vous pouvez prendre ſept par jour. Elles purgent peu, mais leur principal uſage eſt de rendre le ton aux viſceres du bas-ventre qui ſervent à la digeſtion, & de fortifier l'eſtomac. Prenez, s'il Vous plaît, de l'exercice, & ne mangez ſur-tout ni légumes ni viandes fumées quelconques.

Si Vous me trouvez habile en fait de médecine, c'eſt par une malheureuſe expérience que je le ſuis devenu; ainſi puiſque Votre tempérament imite mes foibleſſes, que Votre prudence imite mon régime.

Adieu, mon cher ami! En Vous recommandant mes petits intérêts, ſouffrez que je Vous embraſſe, & que je Vous réitere les aſſurances de ma parfaite eſtime.

FÉDÉRIC.

Je Vous renvoie le couvert de Votre lettre; il y a une tache de cire d'Eſpagne que je marque X, qui me paroît un trait d'induſtrie *). Mandez-moi ſi c'eſt une mal-adreſſe de Votre domeſtique, ou ſi mes ſoupçons ſont bien fondés.

*) La lettre avoit été ouverte, avant que de parvenir à ſon adreſſe. *V.* la lettre LXXXVIII.

LETTRE

LETTRE LXXIX.

A Berlin, ce 9 Juillet 1739.

MON CHER SUHM,

Je viens de recevoir Votre ſeconde lettre, deux jours après la premiere de *Calſow*, & le départ du bas-Officier. Je Vous écris celle-ci, pour Vous remercier de toutes les peines que Vous Vous donnez pour mes petites affaires.

On dit pour sûr que le marché ſe fera; en ce cas je Vous prie de ne point oublier les pelleteries que Vous m'avez promiſes. Il m'en faut vingt-ſept pour une peliſſe; & comme on les vend la trentaine, Vous pourrez garder les trois autres pour un manchon, car on

on dit que la fourrure eſt très-bonne en hiver contre la colique.

Vous expédierez les hommes que Votre amitié me procure, quand bon Vous ſemblera. J'ai fourni mon bas-Officier d'eſpeces autant que je l'ai cru néceſſaire. Vous pouvez écrire hardiment par lui tout ce que bon Vous ſemblera. Je ne l'attends qu'à la fin du mois d'Août, terme de notre retour de Pruſſe.

Adieu, cher ami! Cultivez laborieuſement le terrain de là-bas pour nos intérêts communs; & ſoyez perſuadé que je ſuis avec toute l'amitié imaginable,

MON CHER AMI,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXXX.

A Kænigsberg, ce 8 Août 1759.

MON CHER DIAPHANE,

ME trouvant de cent lieues plus près de Votre voiſinage qu'à l'ordinaire. Je n'ai pu réſiſter à la tentation de Vous écrire, & de m'informer de l'état de Votre ſanté. M. *Stranganow* *) qui paſſa par ici il y a deux jours, m'aſſure qu'elle ſe rétablit; mais il ne me faut pas moins que Votre propre témoignage pour tranquilliſer tout-à-fait mon amitié alarmée.

Vous ſaurez apparemment que l'affaire

*) Jeune Seigneur Ruſſe, qui voyageoit ſous ce nom. C'étoit le Prince *Scherbatoff*, qui a fait un long ſéjour en Angleterre.

l'affaire de B. **) eſt rompue, ce qui m'embarraſſe beaucoup; mais je Vous apprendrai une autre nouvelle qui, j'eſpere, Vous fera plaiſir; c'eſt que le Roi m'a fait le plus gracieuſement du monde préſent de ſon haras Pruſſien. J'y vais inceſſamment pour continuer de là ma marche vers Berlin.

Je Vous prie de me dire ce que deviendra l'affaire manquée, & ſi mon bas-Officier Vous a bien rendu ma lettre.

Adieu, cher Suhm! vingt mille riens m'empêchent de Vous dire tout ce que mon cœur penſe. Soyez perſuadé cependant qu'il n'eſt jamais en défaut lorſqu'il penſe à Vous; c'eſt ce que je puis Vous aſſurer, foi de notre amitié inviolable.

FÉDÉRIC.

*) La vente du Bailliage de B*****.

LETTRE

LETTRE *) LXXXI.

Petersbourg, le 21 Août 1739.

MONSEIGNEUR,

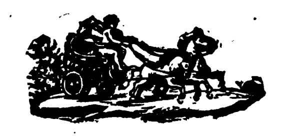
N'AYANT juſqu'à préſent aucune nouvelle du bas-Officier que j'avois prié *V. A. R.* de m'envoyer pour conduire les quatre Turcs, j'ai pris le parti de les remettre au Capitaine d'un vaiſſeau de Stettin, qui a bien voulu s'en charger, & les remettra au Gouverneur de cette ville, avec priere de les faire parvenir le plutôt poſſible à

*) Le reſte des lettres qui ſe ſont trouvées parmi les papiers de M. *Suhm*, n'étant pour la plupart que des fragmens ſans autre ordre que celui des dates, on n'a cru devoir en conſerver ici que ce qui a paru eſſentiel pour ne pas rompre le fil de la correſpondance.

à *V. A. R.* Il mettra à la voile au premier jour.

L'affaire de B. eſt rompue, parce qu'on revient toujours à la même chanſon, & qu'on demande des recrues Ruſſes, qu'on ne recevra pas. Mais je m'imagine que dans quelque temps d'ici on ſe raviſera de l'autre côté.

J'ai fait uſage du P. S., qui a fait ſon effet. J'attends l'occaſion, le temps & la ſaiſon, pour en recueillir les fruits, &c.



LETTRE LXXXII.

Petersbourg, le 29 Août 1739.

MONSEIGNEUR,

LA rupture de certaine affaire m'a fait bien de la peine. J'en ai déjà mandé la nouvelle à *V. A. R.* par une autre voie. Mais j'ai lieu de croire qu'elle ſe renouera par ceux-mêmes qui ont donné lieu à la rupture en demandant l'impoſſible.

Combien l'attention de *V. A. R.* à demander de mes nouvelles à ceux qui peuvent lui en donner, ne m'a-t-elle pas touché & pénétré de reconnoiſſance! Quelle conſolation n'eſt-ce pas pour moi d'apprendre qu'une trop cruelle abſence ne me fait point oublier

du

du plus aimable Prince du monde, qui non-content d'être chéri, adoré, a encore pris à tâche de faire que tout le monde trouve le bonheur ſuprême à être aimé & eſtimé de Lui!

M. *de la Chétardie* n'arrive pas; & à la légéreté des prétextes de ſon retardement, je croirois volontiers que ſa Cour n'eſt pas preſſée de faire briller ici un Ambaſſadeur.

V. A. R. ſait trop bien la part que je prends à tout ce qui Lui arrive, pour que j'aie beſoin de Lui exprimer tout le plaiſir que m'a cauſé la nouvelle du beau préſent qu'Elle a reçu du Roi. Voyant par Sa lettre que ce préſent a dû Lui être par plus d'une raiſon infiniment agréable, je m'en ſuis réjoui au fond du cœur; car tous mes ſentimens, *MONSEIGNEUR*, ſont

tellement dépendans des Vôtres, qu'ils ſemblent en attendre l'influence, afin de ſe déterminer; en ſorte que c'eſt abſolument d'après eux que ma joie & ma douleur ſe reglent. C'eſt ce dont Vous êtes ſans doute perſuadé Vous-même, *MONSEIGNEUR*, puiſque Vous ſemblez avoir voulu me faire entendre tacitement par les expreſſions de Votre lettre, que Vous regardiez le plaiſir que devoit me faire la nouvelle que Vous me mandiez, comme une conſéquence naturelle du Vôtre; en me laiſſant juger de Votre joie par la mienne. Oh! daignez être perſuadé, *MONSEIGNEUR*, que par une telle opinion de mes ſentimens Vous ne faites abſolument que leur rendre juſtice!

Le *Duc de Courlande*, à qui j'ai fait

fait part de cette nouvelle, m'a témoigné à cette occasion, qu'il feroit charmé de contribuer au plaisir que *V. A. R.* peut se promettre d'un si beau haras; & m'a chargé en même temps de Lui écrire, que, si Elle l'agréoit, il Lui enverroit un étalon Persan d'une grande beauté. Je ne doute pas, *MONSEIGNEUR*, que cette offre ne Vous soit fort agréable; d'autant plus que ces chevaux sont très-rares, & qu'on a même peine à en trouver à acheter. J'attends Vos ordres à ce sujet, autant à l'égard de la réponse au Duc, qu'à l'égard des mesures à prendre au sujet du transport.

Je suis, &c.

LETTRE LXXXIII.

A Remusberg, ce 13 Septembre 1739.

MON CHER DIAPHANE,

J'AI reçu Votre lettre à mon retour de *Kœnigsberg*, & je me flatte que celle que je Vous ai écrite par le bas-Officier Vous ſera rendue à préſent. Ce bas-Officier eſt tombé malade à *Lubec* d'une violente fievre chaude, ce qui a retardé ſon départ de quatre ſemaines.

J'aime trop Votre bon cœur *) & l'atta-

*) Dans une lettre précédente, & dont il ne s'eſt trouvé qu'un fragment de quelques lignes, M. *de Suhm* s'excuſoit auprès du *Prince Royal* de la briéveté & du déſordre de ſa lettre, ſur ce qu'un devoir d'amitié l'appeloit

l'attachement que Vous avez pour Vos amis, pour condamner la raison qui Vous a obligé d'abréger si fort Votre lettre. J'espere en recevoir dans peu & de plus longues & de plus intéressantes.

J'attends avec impatience quels seront les fruits des soins que Votre amitié se donne pour moi. Je suis embarrassé, comme Vous pouvez Vous l'imaginer, & j'attends là-dessus ce que Vous m'écrirez comme des décisions de l'Oracle de Delphes.

Adieu, mon cher *Diaphane!* Quand pourrai-je Vous donner des marques

l'appeloit précipitamment auprès de son ami, M. *Kaiserling*, Ministre de *Wolfenbuttel* à la Cour de *Saint-Petersbourg*, qui étoit inconsolable de la mort de son épouse qu'il venoit de perdre subitement.

de mon amitié ? Quand pourrai-je Vous revoir, Vous embraſſer, & Vous aſſurer de vive voix que je ſuis inviolablement,

MON CHER DIAPHANE,

Votre fidelle ami,

FÉDÉRIC.



LETTRE

LETTRE LXXXIV.

A Remusberg, ce 26 Septembre 1739.

MON CHER DIAPHANE,

Vos lettres me font tout le plaiſir imaginable, puiſqu'elles m'aſſurent de la continuation de Votre bonne ſanté & de Votre amitié.

Je ſuis bien obligé au *Duc de Courlande* du plaiſir qu'il me fait de m'envoyer un beau cheval de Perſe. Voudriez-Vous bien le faire tranſporter juſques vers nos frontieres, & m'envoyer le compte des frais.

Je crains fort la banqueroute complete de l'affaire que Vous ſavez. Il faudra tourner nos yeux vers cet aſtre éclatant

éclatant que Vous m'indiquiez. Vous aurez la bonté de m'écrire encore une fois préalablement, & de me dire ſi Vous croyez ſurement qu'on pourroit retirer de chez Vous ces volumes ſi rares de la bibliotheque du Prince Eugene, & de quelle maniere il faudroit s'y prendre. Quoi qu'on puiſſe Vous dire, mes livres ne ſont point nombreux; je n'en ai point aſſez pour l'uſage qu'il en faut faire, & ce m'eſt une néceſſité d'avoir ces livres que je Vous ai demandés il y a déjà ſi longtemps, ſans quoi le projet de mes études s'en va en fumée.

Je voudrois de plus que Vous puſſiez convenir avec Votre Académie, qu'elle m'envoyât tous les ans deux exemplaires ſemblables à ceux que Vous m'envoyâtes la premiere année de

de Votre séjour en Russie, car j'en ai trouvé la lecture très-instructive, & les vérités qu'elles contiennent, d'une application admirable à la pratique.

Vous qui connoissez ces sciences, & qui êtes bon philosophe Vous-même, je suis persuadé que Vous sentez une conviction intime de l'usage que je retirerai de ces études. J'attends Votre réponse avec grande impatience, pour savoir ce que Vous aurez à me dire là-dessus, & l'horoscope auquel je dois m'attendre.

Nous avons eu ici Milord *Baltimore* & le jeune *Algarotti*, tous deux des hommes qui par leur savoir doivent se concilier l'estime & la considération de tous ceux qui les voient. Nous avons beaucoup parlé de Vous, de philosophie, de sciences, des arts, enfin

enfin de tout ce qui doit être compris dans le goût des honnêtes gens.

Adieu, cher ami ! Vous êtes bien perſuadé de mon amitié, & que ma tendreſſe pour Vous ne finira qu'avec ma vie.

FÉDÉRIC.



LETTRE

LETTRE LXXXV.

A Petersbourg, le 10 Octobre 1739.

MONSEIGNEUR,

LA nouvelle ſubitement arrivée de la paix conclue entre la Ruſſie & la Porte, m'a obligé d'expédier le bas-Officier Pauli ſans perdre un moment, & avant que la nouvelle s'en publiât; & comme il n'étoit pas poſſible qu'il partît à point nommé un vaiſſeau, je l'ai fait partir par terre. Il amene à *V. A. R.* trois Boſniaques qu'il a trouvés fort beaux. Ce ſont les ſeuls qu'il m'a été poſſible de recruter à la hâte.

Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE LXXXVI.

A Rupin, ce 14 Octobre 1739.

MON CHER DIAPHANE,

J'AI vu arriver aujourd'hui le *plus* galamment du monde la gent Turque dont Vous me faites l'étrenne. Je Vous en marque mes parfaits remercîmens; & je me vois obligé d'entrer en diſcuſſion des raiſons pour leſquelles Vous n'avez pas reçu d'abord le bas-Officier qui doit être arrivé à préſent à *Saint-Petersbourg*. Cet homme a pris la fievre chaude avec un crachement de ſang à *Lubec*, ce qui l'a empêché de partir plutôt, & ce qui apparemment aura retardé de quelques mois ſon voyage. Vous ſerez ſans doute informé de la paix qui ſe fait; cela ne faciliteroit-il

pas

pas l'affaire de l'impreſſion qui Vous eſt connue? Je Vous prie de me mander un peu Votre ſentiment là-deſſus.

Je ne ſaurois aſſez Vous remercier des attentions que Vous avez pour moi. Je Vous aſſure que mon cœur Vous en tient compte, & que je ne demande pas mieux qu'une occaſion pour faire éclater ma reconnoiſſance.

Les nouvelles du jour ſont, que le Roi lit pendant trois heures du jour la philoſophie de *Wolff*, dont Dieu ſoit loué! Ainſi nous voilà arrivés au triomphe de la raiſon; & j'eſpere que les bigots avec leur obſcure cabale ne pourront plus opprimer le bon ſens & la raiſon. Auriez-Vous cru, il y a deux années, que ce phénomene arriveroit de nos jours? Ainſi l'on voit qu'il ne faut jurer de rien, & que les

choſes

choses qui nous paroissent souvent les plus éloignées, sont celles qui arrivent le plutôt. Mais que dira ce Philosophe? Car, avec toutes ses regles de probabilités, je suis sûr qu'il ne se seroit jamais douté de ce qui vient d'arriver. Je Vous dirai encore plus; on offre à *Wolff* une pension de mille écus, une de cinq cents à son fils, & l'on promet une pension à la femme en cas de veuvage. Voilà autant de choses nouvelles & étonnantes, qui toutefois sont véritables.

Après ces nouvelles il est permis de parler de choses anciennes & déjà connues; Vous comprenez bien que c'est pour Vous réitérer les assurances de l'estime parfaite avec laquelle je suis tout à Vous,

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXXXVII.

Petersbourg, le 6 Novembre 1739.

MONSEIGNEUR,

La précipitation avec laquelle j'ai été obligé d'expédier derniérement le bas-Officier avec les trois Turcs Bosniaques à cause de la nouvelle de la paix, m'ayant empêché de profiter de cette bonne occasion d'écrire à *V. A. R.*, Elle permettra que je m'en dédommage aujourd'hui.

Plus d'une raison, *MONSEIGNEUR*, me déterminent à Vous prier de Vous servir de signes arabesques sur certaines matieres assez curieuses & intéressantes d'elles-mêmes pour mériter un tel soin. Je ne puis

rien encore mander de poſitif ſur certain ſujet à *V. A. R.* : mais Elle Se ſouviendra de ce que je Lui ai fait eſpérer pour le temps de la paix que je Lui ai prédit. Il faudra voir maintenant ſi je ſerai bon prophete jusqu'au bout.

Je recommence fort à eſpérer que l'affaire de B. aura lieu ; toutefois je n'oſe pas faire le prophete ſur ce ſujet.

Pour en revenir aux Turcs, je ſuis bien aiſe que les quatre premiers ſoient arrivés à bon port. J'eſpere que les trois qui les ont ſuivis plairont encore davantage à *V. A. R.*

Le cheval Perſan que le *Duc de Courlande* envoie à *V. A. R.* ſe mettra en chemin dès que le temps le permettra. On le conduira jusqu'à Memel où on le remettra au Commandant,

à

à qui Elle voudra bien faire savoir où il doit le faire mener.

Si d'un côté j'ai été attendri & pénétré de reconnoissance par la généreuse & touchante attention de *V. A. R.* à m'envoyer des remedes, j'ai été bien affligé & alarmé de l'autre, par la description des terribles & dangereuses crampes d'estomac dont Elle est de temps en temps attaquée. Quelque confiance que j'aie en Vos conseils, *MONSEIGNEUR*, je doute cependant que les remedes que Vous me proposez conviennent absolument à mon mal, qui est, autant que j'en puis juger, d'une tout autre nature, & de bien moindre conséquence que le Vôtre. Au nom de Dieu, *MONSEIGNEUR*, mettez tout le soin possible à conserver Votre précieuse santé! Songez

à tous ceux qu'elle intéreſſe ! Je ne puis, m'empêcher, *MONSEIGNEUR*, de Vous faire part en cette occaſion de l'avis d'un grand médecin ſur le régime qui convient particuliérement aux perſonnes qui ſont ſujettes à ces terribles crampes. Je regarde, dit-il, l'uſage, même le plus modéré, du vin de Champagne, comme une des cauſes les plus propres à favoriſer les crampes d'eſtomac. *Louis XIV* qui a dû y être fort ſujet dans ſa jeuneſſe, s'en abſtint toujours avec le plus grand ſoin, & ne fit uſage que du vin de Bourgogne avec de l'eau. Si Votre médecin étoit ſur ce point du même ſentiment, *V. A. R.* auroit les plus fortes raiſons de préférer à un vin qui peut être nuiſible à Sa conſtitution, un autre vin qui pourroit Lui

être salutaire. J'ose me flatter, *MONSEIGNEUR*, que Vous daignerez regarder la liberté que je prends de Vous rendre attentif à un conseil qui regarde Votre précieuse santé, comme une des plus évidentes preuves que je puisse Vous donner du religieux intérêt que je prends à Votre sacrée personne.

Le couvert de la lettre que *V. A. R.* m'a renvoyé, avoit bien un petit air manié; cependant il se peut très-bien que ce fût moi-même qui l'eusse mal cachetée. J'y ai trouvé de la main de *V. A. R.* quelques essais de vers qui paroissoient destinés à composer un éloge de la gloire & de la vertu. Je Vous y ai bien reconnu, *MONSEIGNEUR*; car dans tous Vos travaux littéraires, il est aussi facile de Vous reconnoître au choix des

sujets, également dignes de Vous & de Votre plume, que Vous Vous proposez, qu'à la maniere dont Vous savez les traiter.

Les nouvelles que Vous me donnez du Philosophe *Wolff*, & de la fortune que vient de faire sa Philosophie, ne m'ont pas moins surpris que réjoui. En vérité, *MONSEIGNEUR*, Vous pouvez Vous féliciter de ce qui arrive comme d'un miracle, & Vous en réjouir comme de Votre ouvrage. Que cet exemple Vous fasse reconnoître ce que Votre modestie semble vouloir Vous cacher, Vous fasse reconnoître, dis-je, de quelle influence ne va pas être dans le monde la supériorité de Votre heureux génie! Je ne tiendrois surement pas ce langage, *MONSEIGNEUR*, à tout autre Prince qu'à

Vous, ou si je ne pensois pas avec un Ancien, qu'une sage confiance en soi-même, dirigée par une juste connoissance de ses forces, est la mere des grandes actions.

Agréez, *MONSEIGNEUR*, &c.



LETTRE LXXXVII.

Petersbourg, le 28 Novembre 1739.

MONSEIGNEUR,

COMME le temps s'est mis au beau, & que les chemins sont bons, le Duc fit venir hier au manege le cheval Persan qu'il envoie à *V. A. R.* Il est gris, fort haut pour un Persan, & d'une grande beauté. Le Duc l'ayant trouvé en bon état me dit qu'il le feroit partir le lendemain, & qu'il donneroit ordre qu'il fût conduit jusqu'à Memel où on le remettroit au Commandant, souhaitant qu'il arrivât en aussi bon état qu'il l'étoit lorsque je l'ai vu. Comme il sera plus d'un mois en chemin, *V. A. R.* aura le temps nécessaire pour donner Ses

ordres

ordres à M. *de L'Hôpital* *), tant par rapport au cheval, que par rapport à la personne qui l'aura amené, si Elle ne l'a pas fait déjà par précaution.

Nous avons appris que M. *de la Chétardie* est parti le 12 de Berlin, de sorte qu'il peut être actuellement en *Courlande*. Je me réjouis infiniment de le voir, pour apprendre des nouvelles de la santé de *V. A. R.* par un témoignage vivant, & pour pouvoir m'entretenir d'Elle avec lui; n'y ayant aucun plaisir au monde qui puisse égaler pour moi celui que je trouve à m'occuper de l'aimable & digne Prince dont l'amitié & la bienveillance envers moi font le suprême bonheur de ma vie, &c.

LETTRE

*) Marquis, Lieutenant-Général, Commandant de Memel, & neveu du Comte de Beauveau.

LETTRE LXXXVIII.

A Berlin, ce 2 Décembre 1739.

MON CHER DIAPHANE,

JE Vous ſuis obligé, on ne ſauroit davantage, pour les belles recrues que Vous me procurez de nouveau. Je voudrois pouvoir Vous en témoigner ma reconnoiſſance. Mais je Vous dois tant, & ceci n'eſt qu'un des moindres objets ſur leſquels roule ma reconnoiſſance.

Voici donc enfin cette paix tant attendue, & tant déſirée. Je ſouhaite, mon cher *Diaphane*, que Vous ſoyez en tout plus grand prophete *) que Mahomet,

*) Ceci a ſans doute rapport à l'eſpérance que *M. de Suhm* avoit donnée au P. R. dans

Mahomet, qu'Isaïe, que Daniel & tous ces vieux Juifs dont les rêves ont fait tant de bruit dans le monde, & ont donné la question à tant d'Interpretes & de Commentateurs.

L'affaire de B. est rompue à coup sûr, j'en sais trop de circonstances pour qu'il reste la moindre apparence de la renouer; ainsi, qu'il ne faut plus y compter.

Remerciez, s'il Vous plait, infiniment le *Duc de Courlande* de ma part, de l'attention qu'il a de m'envoyer un étalon. Je voudrois bien lui envoyer quelque chose d'ici; il s'agit seulement de savoir ce qu'il n'a pas, & ce qui pourroit lui faire plaisir.

Ma

dans une lettre précédente, de pouvoir, en cas que la paix se fît, compter pour chaque année sur un emprunt de vingt mille écus qu'il vouloit lui négocier en Russie.

Ma ſanté à laquelle Vous Vous intéreſſez va mieux que par le paſſé. Je reprends à préſent très-bien mes forces & ma vigueur ; & j'eſpere d'être totalement quitte des fâcheuſes incommodités que j'ai eſſuyées. Je ſuis bien aiſe d'apprendre que Vos maux ne ſont pas ſi dangereux que les miens ; ce me ſera une conſolation en ſouffrant, ſi je ſais que je ſuis le ſeul qui ait le danger à craindre, & que je puis être en repos au ſujet de mes amis.

Je Vous envoie cette lettre par une voie ſûre & certaine. Je ne m'embarraſſe pas de Vos réponſes, car je ſuis ſûr que Vous veillez à leur ſalut. Ce cachet *) ouvert étoit de la lettre que Calſow m'apporta ; & je l'ai ſoupçonné d'avoir eu cette curioſité, ſoit par

*) Lettre LXXVIII.

par lui - même, ſoit par des ordres ſupérieurs. J'ai la mauvaiſe coutume de barbouiller bien du papier lorſque je compoſe; ce qui ne vaut rien. Je voudrois que ce fût le moindre de mes défauts. Je Vous enverrai le printemps prochain un ouvrage *) qui eſt actuellement ſous preſſe, & auquel j'ai travaillé tout cet automne très-aſſidument. Comme il regarde la politique, il eſt doublement de Votre reſſort *).

Voici un exemple d'algebre que l'aimable & profond *Algarotti* m'a envoyé. Je ne ſaurois le déchiffrer, mais je crois que Vous en viendrez bien à bout là-bas, ſi Vous l'entreprenez, & que Vous vouliez bien Vous en donner

*) Le P. R. parle ſans doute ici de ſon Ouvrage, intitulé: *Anti-Machiavel*, ou *Examen du Prince de Machiavel avec des Notes hiſtoriques & politiques*, qui parut en 1740.

donner la peine ; de quoi je ne doute point, puiſque c'eſt me rendre ſervice, ayant grand beſoin de la ſolution de ce problême, pour le calcul des fractions & des infiniment petits.

(EN CHIFFRES.)

(J'ÉCRIRAI à l'*Impératrice* dès que Vous m'aurez envoyé le modele de la lettre avec les titres. Il me faudroit 24000 écus par an. Si Vous pouvez réuſſir, Vous en prendrez deux mille ſur ce nombre tous les ans ; que marché ſoit conclu s'il ſe peut vers le mois d'Avril.)

J'abandonne ceci à Votre prudence ; & je ne doute point que Vous ne ſondiez les *De l'Iſle* *), & les plus experts en

*) Grand Géometre de l'Académie de Petersbourg.

en ces matieres pour voir ſi Vous pouvez m'écrire quelque choſe de précis ſur ce calcul. Je crois cependant qu'il Vous paroîtra moins difficile à préſent qu'en tout autre temps. Vous, qui Vous guidez par les lumieres de *Wolff*, Vous pénétrerez facilement ce petit abyme d'algebre; & je me flatte que Vous Vous en tirerez d'une maniere triomphante; car qu'y auroit-il de difficile pour Vous, & qui pût Vous arrêter?

Adieu, mon cher *Diaphane!* toujours également aimable, fidelle, & attaché, reſtez le même toute Votre vie, & ne doutez jamais de tous les ſentimens de reconnoiſſance, d'amitié & d'eſtime avec leſquels je ſuis à Vous ſans réſerve,

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXXXIX.

A Berlin, ce 13 Décembre 1739.

MON CHER DIAPHANE,

J'AI eu le plaiſir de recevoir deux de Vos lettres en peu de temps, l'une par le bas-Officier qui vient d'arriver, & l'autre par la voie ordinaire. Je ne ſaurois aſſez Vous marquer toutes les obligations que je Vous ai, & que je Vous conſerverai toujours ; il ne s'agit que de les reconnoître.

Je me rappelle en gros le ſujet de la lettre que je Vous ai écrite, où il y avoit ce problême d'algebre que je ne doute point que Vous n'ayez expliqué. Comme la paix eſt faite avec a Porte, je penſe bien que l'on commencera

mencera à imprimer les Mémoires de Votre Académie ; & ſi on les donne par ſouſcription, mandez-le-moi, que j'y ſouſcrive, car je voudrois les avoir toutes les années.

J'écrirai dès ce moment à *L'Hopital* pour le cheval & tout ce qui regarde ſon tranſport, de façon qu'on aura lieu d'être ſatisfait ; & dès que le cheval ſera arrivé, j'en remercîrai le Duc moi-même.

Recevez, mon cher *Diaphane*, le portrait que je Vous envoie pour Vous ſouvenir de moi ; & ſoyez perſuadé qu'on ne ſauroit être avec plus d'eſtime que je ſuis,

Votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XC.

Pétersbourg, ce 16 Janvier 1740.

MONSEIGNEUR,

J'AI bien reçu une lettre dont *V. A. R.* m'a honoré vers le commencement de Décembre, avec un petit problême d'algebre ; mais quelque bonne opinion qu'Elle me témoigne avoir de mon habileté dans cette ſcience, cet encouragement n'a pourtant pas encore ſuffi à m'en faire trouver la ſolution. J'ai cependant jeté en toute confiance quelques idées ſur le papier, qui m'ont paru avoir quelque vraiſemblance ; mais il faudra les vérifier, & c'eſt ce qui m'occupe maintenant & me demandera encore un peu de temps. *V. A. R.* ne

ne fauroit être plus impatiente d'en voir le fuccès que moi.

En attendant j'ai reçu une grande confolation en apprenant, *MONSEIGNEUR*, que Votre fanté fe fortifie. Faffe le Ciel qu'ayant fi bien commencé cette nouvelle année, Vous en commenciez & finiffiez une infinité d'autres fous les plus heureux aufpices, & que toutes comblent fans ceffe tous Vos voeux!

J'ai témoigné au *Duc de Courlande* combien *V. A. R.* a été fenfible à fon attention, & il a été charmé de voir qu'il a réuffi en ce qu'il défiroit de Vous faire plaifir.

Je fuis bien impatient, *MONSEIGNEUR*, de recevoir l'ouvrage que *V. A. R.* me promet pour le printemps prochain. Il eft bien naturel que la

haute opinion que j'ai une fois conçue de l'auguſte Auteur me prévienne infiniment en faveur de l'ouvrage; cependant je ferai mon poſſible pour le lire ſans prévention, afin que l'éloge que j'aurai à en faire en ſoit d'autant moins ſuſpect.

M. le Marquis *de la Chétardie* qui m'a autant charmé par les bonnes nouvelles qu'il m'a apportées de *V. A. R.*, que par ſa propre perſonne, m'a montré un article d'une lettre du plus aimable Prince qu'il connut jamais, m'a-t-il dit. Cet article parloit d'un certain ami relégué à Petersbourg, & cela dans les termes les plus propres à pénétrer tout homme ſenſible & qui connoît tout le prix d'une telle amitié, des plus vifs ſentimens d'amour & de reconnoiſſance. Je ne chercherai point

point à Vous exprimer, *MONSEIGNEUR*, ce qui ne peut être rendu par aucune expreſſion, les tendres & reſpectueux ſentimens de mon ame. Je ne dirai rien de mon émotion, de mes tranſports, des larmes de joie & d'attendriſſement qui ont coulé de mes yeux; je me ſens trop foible pour peindre tout cela. Heureuſement pour moi, que l'aimable & ſpirituel porteur de cette gracieuſe lettre s'eſt chargé d'en faire un fidelle rapport à *V. A. R.*

Agréez, *MONSEIGNEUR*, &c.



LETTRE XCI.

A Berlin, ce 4 Février 1740.

MON CHER DIAPHANE,

JE profite du départ du Prince *de Hesse-Hombourg*, pour Vous faire souvenir de moi; & pour Vous avertir que dans peu viendra l'époque où je dois Vous sommer de Votre parole. J'espere que Vous êtes toujours dans les sentimens que je Vous ai connus, & que Vous n'avez point oublié de quoi nous étions d'accord le soir de notre séparation.

En attendant le plaisir de Vous revoir, je Vous envoie une bague avec mon portrait que je Vous prie de ne point quitter.

Voici

Voici une lettre pour le *Duc de Courlande*, à qui je Vous prie de faire mes complimens. Dites à *La Chétardie* que je l'aſſurois *par trois fois trois* de mon amitié.

Je Vous écrirai encore plus poſitivement lorſqu'il en ſera temps. Je me flatte que Vous êtes toujours le même; Vous priant de me croire avec une parfaite eſtime,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.



LETTRE XCII.

A Petersbourg, le 22 Mars 1740.

MONSEIGNEUR,

LE Prince *de Heſſe-Hombourg* m'a remis la gracieuſe lettre dont *V. A. R.* a bien voulu m'honorer. J'en avois auſſi reçu une précédente *), en conſéquence de laquelle j'avois différé certaines démarches dans l'attente prochaine

*) Par cette lettre de *M. de Suhm* il eſt aiſé de juger qu'il en manque ici une du P. R. dans laquelle il lui mandoit ſans doute le mauvais état de la ſanté du Roi ſon pere, qui allant alors toujours en empirant, ne lui promettoit plus que quelques jours de vie; & dans laquelle il lui inſinuoit, comme la réponſe de *M. de Suhm* le fait aſſez clairement entendre, d'interrompre ou de différer certaines démarches relativement à l'emprunt dont il eſt fait mention plus haut, & auquel *M. de Suhm* devoit diſpoſer l'*Impératrice*.

chaine du grand événement qui doit les rendre ſuperflues.

Je ne ſais, *MONSEIGNEUR*, ce que je dois le plus des deux, ou m'affliger ou me réjouir de la queſtion que Vous me faites dans Votre derniere & gracieuſe lettre, au ſujet de mes ſentimens envers *V. A. R.*; car ſi d'un côté j'y reconnois avec des tranſports de joie la conſtance de ceux dont le plus digne Prince du monde daigne m'honorer, ne dois-je pas m'affliger au fond de l'ame de ce que ce même Prince ſemble douter de la conſtance des miens. Mais tout comme je ne dois ſans doute regarder cette tournure de Vos expreſſions que comme une maniere toute pleine de délicateſſe & de ſentiment dont il Vous plaît me témoigner la conſtance de Vos faveurs,

faveurs, je Vous prie aussi, *MONSEIGNEUR*, de regarder l'incapacité où je me sens d'exprimer à *V. A. R.* tout ce que j'aurois à Lui répondre sur ce sujet, comme l'assurance la plus sincere & la plus énergique des sentimens inaltérables de respect & de dévouement que mon cœur Lui a voués, & que je désire pouvoir Lui témoigner par mes services jusqu'au dernier moment de ma vie ; attendant avec la plus vive impatience l'époque où je me verrai rappelé auprès d'Elle, pour n'en être plus séparé que par la mort.

J'ai remis, *MONSEIGNEUR*, Votre lettre au *Duc de Courlande*, & il me remettra sa réponse. Cette attention de *V. A. R.* lui a fait un plaisir infini. M. *de la Chétardie* marquera

quera lui-même à *V. A. R.* combien il a été ſenſible à l'honneur de Son ſouvenir.

Comment Vous exprimer, *MONSEIGNEUR*, toute la joie & toute la reconnoiſſance dont m'a pénétré l'adorable portrait de *V. A. R.* Non, je ne me ſouviens pas que jamais rien au monde m'ait fait un plaiſir auſſi ſenſible & auſſi vrai que ce gracieux témoignage de Vos faveurs. En le recevant j'ai ſenti qu'il ne me reſtoit à déſirer que des ailes pour aller me jeter aux pieds de *V. A. R.*, pour Lui témoigner par mes reſpects & mes adorations la vive reconnoiſſance dont me pénetrent Ses bienfaits, & La perſuader par les plus ſaintes proteſtations que je mourrai avec le plus tendre & le plus parfait attachement, &c.

LETTRE

LETTRE XCIII.

A Berlin, ce 13 Avril 1740.

MON CHER DIAPHANE,

VOTRE lettre m'a cauſé beaucoup de joie, y voyant la conſtance de Vos ſentimens dont à la vérité j'avois cru pouvoir me flatter, mais dont la confirmation n'a pas laiſſé de m'être très-agréable. Attendez encore, mon cher, une derniere lettre de ma part pour agir en conſéquence de Vos engagemens ; mais en attendant préparez tout pour ne point laiſſer languir l'amitié que j'ai pour Vous. Nous ſommes ici sûrs du *Crinomenon* *), il ne

*) Termes de métaphyſique, dont le ſens, faiſant alluſion à la maladie du Roi, ſemble être

ne s'agit à préſent que du *Criterion.* Peu de temps nous mettra au fait ; & Vous pouvez toujours prendre Vos meſures, quitte à différer leur exécution de quelques ſemaines.

Vous pouvez bien juger que je ſuis aſſez tracaſſé dans la ſituation où je me trouve. On me laiſſe peu de repos, mais l'intérieur eſt tranquille ; & je puis Vous aſſurer que je n'ai jamais été plus philoſophe qu'en cette occaſion-ci. Je regarde avec des yeux d'indifférence tout ce qui m'attend, ſans déſirer la fortune ni la craindre, plein de compaſſion pour ceux qui ſouffrent, d'eſtime pour les honnêtes gens, & de

être celui-ci. Nous ſommes sûrs du κρινεμενον, c'eſt-à-dire du jugement & de la déciſion des médecins, il ne s'agit à préſent que du κριτηριον, c'eſt-à-dire de l'évidence, de la confirmation des déciſions de la Faculté.

de tendreſſe pour mes amis. Vous que je compte au nombre de ces derniers, Vous voudrez bien Vous perſuader de plus en plus que Vous trouverez en moi tout ce qu'*Oreſte* trouva jamais dans *Pylade* ; & que perſonne ne ſçauroit avoir plus d'eſtime & d'amitié pour Vous, que

Votre fidelle

FÉDÉRIC.



LETTRE

LETTRE XCIV.

Petersbourg, le 21 Mai 1740.

MONSEIGNEUR,

LA gracieuſe lettre dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer le 13 du mois paſſé, feroit venue mettre le comble à mon reſpectueux attachement & à mon admiration pour Elle, ſi l'un & l'autre euſſent encore été ſuſceptibles de quelque accroiſſement. O grand Homme! O digne & vertueux Prince! Si Vous n'étiez point au-deſſus de toutes les louanges humaines, je ne quitterois point ce papier avant que d'avoir fait Votre éloge, car mon cœur brûle de Vous louer. Quoi! l'éclat d'un trône, loin d'éblouir Vos yeux, ne fait qu'exalter

qu'exalter Votre vertu & affermir Votre philoſophie! Quoi! l'attente prochaine d'une couronne, loin d'enfler ou de refroidir Votre cœur, ne ſert qu'à le rendre plus calme, plus ferme, plus compatiſſant, plus tendre! Quoi! le plus grand des Rois veut devenir *Pylade* pour *Oreſte!* O qui jamais pourra dire tout ce que de tels ſentimens ont de ſublime & de touchant!

Puiſque Vous l'ordonnez, *MONSEIGNEUR*, je vais travailler par un prompt arrangement de mes affaires à me préparer le bonheur ſi digne d'envie de n'appartenir déſormais qu'à Vous ſeul, &c.



LETTRE

LETTRE XCV.

A Charlottenbourg, ce 14 Juin 1740.

MON CHER DIAPHANE,

VOTRE lettre n'a point été rendue à ſon adreſſe, car j'avois changé de ſort avant qu'elle arrivât. Cependant l'extérieur n'altere point l'intérieur, & le titre ne change rien à ma façon de penſer. Je puis donc à préſent Vous dire d'une maniere poſitive qu'il ne dépend plus que de Vous d'être à moi, & que j'attends Votre réſolution pour ſavoir comment & ſur quel pied Vous voudrez l'être.

Ce me ſera une grande conſolation dans le deuil où je ſuis de la mort de mon pere, de pouvoir me retrouver avec un ami que j'aime & que j'eſtime.

 Faites

Faites ce que Vous pourrez pour engager *M. Euler**), grand Algébriſte ; & ſi Vous pouvez, amenez-le avec Vous. Je lui donnerai mille ou douze cents écus de gages **).

Faites mes excuſes à *La Chétardie* de ce que je ne lui ai point répondu à ſa lettre ; mais je la reçus le jour même que le malheur m'arriva.

Je Vous embraſſe, cher Diaphane, de tout mon cœur, dans l'eſpérance de Vous revoir bientôt.

FÉDÉRIC.

*) *Léonard Euler.* Voyez l'éloge de cet homme célebre, compoſé par M. *Fuſs* ſon diſciple, & inſéré dans les Mémoires de l'Académie de Berlin. M. *Euler* ſe rendit effectivement à Berlin, mais retourna enſuite à Petersbourg, où il mourut en 1785, aveugle & preſque octogénaire. Sa famille jouit encore de la plus grande conſidération en Ruſſie.

**) Il en a tiré dans la ſuite dix-ſept cents.

LETTRE

LETTRE XCVI.

À Petersbourg, le 15 Juin 1740.

SIRE,

CETTE Cour vient d'apprendre en même temps l'heureux avénement de *VOTRE MAJESTÉ* au trône, & la joie inexprimable qu'en ont témoignée Ses peuples. On s'attendoit à l'un & à l'autre événement avec la même certitude qui sert de fondement à l'espérance que l'on a de voir briller sous *V. M.* un regne qui fera l'ornement de l'histoire de notre siecle. Ayant plus que personne sujet d'être convaincu de la solidité du fondement de cette douce espérance, *V. M.* permettra que je me contente de joindre mes vœux ardens à ceux de ses fidelles sujets pour Lui

 souhaiter

ſouhaiter les années de *Neſtor*, afin que pluſieurs générations puiſſent jouir du bonheur qui va faire le partage de Ses peuples ſous Son glorieux regne, & béniſſent le Ciel de la félicité qu'il veut leur faire goûter par Elle.

La joie autant que le reſpect m'empêchent d'exprimer à *V. M.* les ſentimens que cette grande révolution m'a fait éprouver; mais rien au monde ne ſauroit m'empêcher de Lui témoigner la confiance que j'ai, qu'Elle daignera avec la même bonté que le *Prince Royal de Pruſſe*, agréer l'aſſurance de la parfaite vénération, & du dévouement ſans bornes avec lequel j'ai fait voeu d'être toute ma vie,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-ſoumis & très-fidelle

DIAPHANE.

LETTRE XCVII.

A Charlottenbourg, ce 29 Juin 1740.

MON CHER DIAPHANE,

J'ESPÉROIS que parmi les complimens que Vous me faites sur le changement qui vient d'arriver à mes titres il se trouveroit un petit mot qui regarderoit Votre personne ; mais j'ai eu la mortification de ne rien trouver sur Votre sujet & sur le mien, de ce que j'appelle intéressant. Je Vous prie donc, mon cher *Suhm*, de m'écrire, si Vous êtes homme à renoncer au Ministere pour mener la vie réfléchie d'un Sage, & si Vous pouvez trouver quelque chose dans ma compagnie qui Vous dédommage de la politique.

 J'attends

J'attends impatiemment Votre réſolution là-deſſus, Vous aſſurant que je ſuis avec bien de l'eſtime & de l'amitié,

Votre très-fidèlle ami,

FÉDÉRIC.

P. S.

Dites en mon nom à Votre *Duc*, à qui il veut que l'argent ſoit compté.

Je vais en *Pruſſe*; Votre chemin feroit à moitié fait, ſi Vous pourviez m'y joindre. Mais je demande peut-être plus que Vous ne voudrez ou ne pourrez m'accorder.



LETTRE

LETTRE XCVIII.

A Pétersbourg, le 2 Juillet 1740.

SIRE,

JE n'avois pas attendu la confirmation des ſentimens de *V. M.*, qu'il Lui a plu de me donner par Sa toute gracieuſe lettre du 14 du mois paſſé, pour me conformer aux inſinuations du *Prince Royal de Pruſſe*, en prenant les meſures propres à accélérer le bonheur de me voir à Ses pieds.

Oh! je connois trop bien, *SIRE*, le fond de Votre grande ame, pour qu'il eût pu entrer dans mon eſprit une ombre du ſoupçon, que le changement d'état apporteroit quelque changement à Votre façon de penſer.

 J'attends

J'attends avec la plus vive impatience le ſuccès des démarches que j'ai faites, craignant beaucoup que le grand éloignement & les formalités ne me faſſent encore long-temps languir. En ce cas il ne faudra pas moins que la gracieuſe aſſurance que *V. M.* vient de me donner, qu'Elle va me regarder déſormais comme Lui appartenant, pour ſoutenir ma patience & mes forces. Pour ce qui eſt du *comment* & du pied ſur lequel je ſerai, je n'ai abſolument rien à dire là-deſſus. Il me ſuffira d'être à Vous, *SIRE*, le reſte ne me regarde point; trop heureux, & trop content de ſavoir qu'un grand Roi daigne me confirmer les ſentimens auſſi gracieux qu'ineſtimables dont Il m'honoroit comme Prince Royal; & de voir qu'Il daigne

daigne agréer mes reſpectueux & tendres hommages, & ajouter foi à la ſincérité du déſir que j'oſe Lui témoigner de me retrouver à Ses pieds, & d'y finir mes jours en m'efforçant de Lui prouver le zélé & reſpectueux attachement avec lequel je veux être juſqu'au dernier inſtant de ma vie, &c.



LETTRE

LETTRE XCIX.

A Traquenau en Pruſſe, ce 15 Juillet 1740.

MON CHER DIAPHANE,

JE puis donc à préſent Vous regarder comme étant véritablement à moi, charmé de Vous poſſéder & de jouir de Votre aimable compagnie. Je ſerai Votre homme d'affaire à Berlin; & au cas que je n'ajuſte pas Vos petits arrangemens ſelon Vos ſouhaits, il ne dépendra que de Vous de dire ce qu'il Vous faut.

Amenez *Euler* ſi Vous le pouvez. On lui donnera mille écus de penſion ou douze cents. Quant à la petite affaire

affaire de trois ans *), je Vous prie de me dire comment & de quelle maniere je pourrai m'en acquitter.

Adieu, mon aimable *Diaphane !* Je savoure déjà d'avance le plaisir de Vous embrasser, & de Vous assurer, que je suis tout à Vous.

FÉDÉRIC.

*) Cette petite affaire de trois ans, dont il s'agit ici, n'est autre chose — suivant l'explication qui s'en est trouvée dans une lettre de *M. de Suhm*, — que l'emprunt des différentes sommes que le Roi, comme Prince Royal, avoit tirées de Russie, par le canal de *M. de Suhm*, pendant les trois ans que celui-ci avoit séjourné à Petersbourg.



LETTRE

LETTRE C.

Petersbourg, le 13 Août 1740.

SIRE,

QUE de graces infinies n'ai-je pas à rendre à *V. M.* de ce qu'il Lui a plu de me donner de ſi pleines aſſurances de mon bonheur par Sa derniere & gracieuſe lettre ! Ne pouvant rien ajouter aux tendres & reſpectueux ſentimens dont je me ſens pénétré pour Elle, Elle eſt venue mettre le comble à ma joie & à l'impatience que j'éprouve de me voir aux pieds d'un Maître qui dès le commencement de Son regne ne fait aucune démarche qui ne Lui gagne l'amour de Ses peuples & ne Lui attire l'admiration de toute l'Europe. En

En réponse à la lettre par laquelle j'avois demandé mon rappel & ma démission, & que le *Duc de Courlande* avoit bien voulu appuyer de ses représentations, fondées sur le mauvais état de ma santé que le climat de Russie a fort altérée, j'ai enfin eu la joie & la satisfaction inexprimable de recevoir samedi passé une très-gracieuse réponse de la Cour de Dresde, contenant mon rappel dans les termes les plus propres à me faire connoître l'entiere satisfaction que l'on a de mes services passés. C'est avec des transports de joie que je viens, *SIRE*, Vous apprendre cette nouvelle, y ajoutant celle que je prendrai au premier jour ici mon audience de congé, afin de pouvoir sans délai partir pour *Varsovie*, où je dois me rendre pour y

recevoir

recevoir ma démiſſion en forme. Après quoi je n'aurai rien de plus preſſé que de voler aux pieds de *V. M.* pour La prier de prendre poſſeſſion de moi, & de me donner déſormais ſans ceſſe des occaſions de Lui prouver la ſincérité du tendre & inviolable attachement & du profond reſpect de

Son fidelle & dévoué

DIAPHANE.



LETTRE

LETTRE CI.

A Wesel, ce 31 Août 1740.

MON CHER DIAPHANE,

JE ſuis bien charmé de pouvoir me dire enfin que Vous êtes à moi. J'ai déſiré ce moment avec grande impatience ; & je me flatte que Vous n'aurez pas lieu de regretter le pas que Vous venez de faire.

Je compte d'être à Berlin vers la fin de Septembre. Je ſuis bien impatient de Vous voir, mais trop ſurchargé d'affaires pour pouvoir les négliger.

Maupertuis que j'ai trouvé ici me ſuit pour reſter à Berlin. J'eſpere que l'aſſemblage de tant d'habiles gens d'eſprit

d'eſprit ne contribuera pas peu à rendre le ſéjour de Berlin agréable. Il me le paroîtra beaucoup quand j'aurai le plaiſir de Vous embraſſer & de Vous aſſurer de mon eſtime & de mon amitié. Adieu !

FÉDÉRIC.



LETTRE

LETTRE CII.

Varsovie, le 20 Octobre 1740.

SIRE,

JE viens d'arriver ici à petites journées, parce qu'une rechute terrible de mon mal ordinaire, qui m'a pris peu de jours avant mon départ de Petersbourg & qui a pensé m'ôter toute espérance de jamais revoir *V. M.*, m'avoit laissé une telle foiblesse que ce n'est pas sans risque que j'ai entrepris un si long voyage. Mais rien n'étant capable de modérer mon impatience, j'ai eu recours à la douce & flatteuse espérance de me voir bientôt aux pieds de *V. M.* pour m'aider à supporter patiemment toutes

les souffrances & toutes les fatigues que j'ai eu à essuyer pendant ce long trajet.

Ma foiblesse ne me permettant point encore de me présenter à la Cour, j'ai pris le parti d'écrire au Roi, qui m'en a gracieusement dispensé. J'ai donc fait hier mon rapport par écrit, & n'attends plus que ma démission, que l'on va m'expédier, pour aller me jeter aux pieds de *V. M.*, aussi-tôt que mes forces me le permettront. Mon médecin, qui me fait prendre des bouillons, me donne l'espérance de les recouvrer bientôt. Cependant loin de remarquer jusqu'à présent quelque changement en mieux, il me semble au contraire que mon état empire chaque jour. Il faudra une heureuse crise pour me relever

de

de cette fâcheuſe maladie. La ſeule conſolation qui me reſte dans mes ſouffrances eſt de me ſentir ſi près de *V. M.*, & de me voir bientôt, ſi le Ciel trouve bon de prolonger ma vie, maître de l'aller mettre à Ses pieds & de La conjurer d'en agréer l'offrande, comme le ſeul hommage capable de Lui faire connoître dignement la tendre vénération & le parfait dévouement de Son fidelle

DIAPHANE.



LETTRE CIII.

Varſovie, le 28 Octobre 1740.

SIRE,

AVANT-hier je reçus ma démiſſion dans les termes les plus gracieux & les plus honorables pour moi, comme il plaira à VOTRE MAJESTÉ de le voir par la copie ci-jointe.

Me voilà donc enfin parvenu au faîte de la félicité, au plus haut degré de bonheur auquel mes vœux terreſtres euſſent jamais pu aſpirer! auſſi eſt-il bien au-deſſus de tout ce que le plus vif & le plus reſpectueux ſentiment peut exprimer, de rendre tout ce que j'éprouve en me diſant aujourd'hui que je puis me proſterner en

en toute confiance au pied du trône de *V. M.*, & lui offrir mon ſang & ma vie, comme à mon Maître, à mon gracieux Protecteur, à mon ami, à mon Roi. Et à cet égard ma ſatisfaction & ma joie ſont à leur comble. Mais mon affliction l'eſt auſſi de voir ma ſanté dans un ſi mauvais état que les médecins ont décidé que je ne pourrois abſolument me mettre en voyage avant que d'avoir repris des forces. Et je remarque que pour cela il ne ſuffit pas de s'être mis aux bouillons.

Dans cette fâcheuſe ſituation, où je n'aurois jamais pu me trouver plus mal à propos, je crois qu'un homme avec beaucoup de fermeté perdroit facilement courage. Mais je me ſoutiendrai juſqu'au bout par les ſenti-

mens de conſtance & de réſignation ſur leſquels j'ai toujours cherché à fonder le bonheur & la tranquillité de ma vie. Et il ſeroit bien honteux pour moi d'être parvenu juſqu'à l'âge où je ſuis, ſi je ne pouvois me rendre le témoignage de n'y avoir pas travaillé en vain.

Je me flatte cependant que *V. M.* daignera par un mot de Sa main me donner quelque conſolation dans la ſolitude où je vais être abandonné ici, parce que d'abord après la diete la Cour partira pour la Saxe afin d'établir le Vicariat *), & de régler les autres choſes

*) Par une ancienne conſtitution du Corps Germanique, pendant l'interregne qui a lieu après la mort d'un Empereur juſqu'au choix de ſon Succeſſeur, les fonctions du Chef de l'Empire ſont adminiſtrées par deux Electeurs; &

chofes qu'il convient de mettre en ordre après la mort de l'Empereur. Le vif intérêt que je prends, *SIRE*, à la fplendeur & à la félicité du regne que Vous promettez à Vos chers fujets, ne me permet pas de parler de cet événement fans féliciter d'avance *V. M.* des grandes conjonctures *) qui

N 4

& c'eft cette adminiftration qu'on appelle Vicariat de l'Empire. Celui dont il s'agit ici eft celui qui eut lieu après la mort de Charles VI, décédé le 20 Octobre 1740, la même année où moururent l'Impératrice Anne, le Roi de Pruffe Guillaume I, & le Pape Clément XII. Par la conftitution de l'Empereur Charles IV, fi connue fous le nom de Bulle d'or, les Electeurs de Baviere & de Saxe ont été nommés pour toujours Vicaires de l'Empire en cas d'interregne.

*) La mort de Charles VI, dernier Prince de la Maifon de Habsbourg, avoit jeté les affaires concernant la fucceffion des Etats de l'Autriche

qui vont Lui donner occaſion d'accroître Sa gloire, en travaillant aux intérêts & au bonheur de Ses états.

Agréez, *SIRE*, &c.

l'Autriche dans un état aſſez critique pour laiſſer préſumer une grande révolution dans toute l'Allemagne. Le Roi de Pruſſe ſe voyoit lui-même à cette occaſion dans le cas de faire revivre quelques prétentions ſur une partie de la Siléſie. Ce ſont là ſans doute les conjonctures dont M. de Suhm fait ici mention, & la ſuite des événemens a pleinement vérifié ſes conjectures.



LETTRE

LETTRE CIV.

Varsovie, le 3 Novembre 1740.

SIRE,

C'EST en vain que l'on me berce encore d'espérance; c'est en vain que l'amour de la vie, & les puissans attraits qu'y ajoute encore la riante perspective qui m'étoit ouverte, cherchent à nourrir l'illusion de mon cœur par l'ardeur de ses désirs; c'est en vain, en un mot, que je voudrois me le cacher à moi-même; chaque heure, chaque instant me le fait sentir plus profondément & m'avertit que la fin de ma vie approche. Et quelque désir que j'eusse d'épargner à *V. M.* la douleur de cette nouvelle, s'il étoit possible

poſſible qu'elle ne Lui parvînt jamais, & ne troublât ainſi aucun inſtant le repos de Son grand & ſenſible cœur, un devoir trop important & trop ſacré y eſt attaché pour que je puſſe cependant la Lui cacher.

Oui, *SIRE*, il n'eſt que trop certain! Après bien des ſoins inutiles pour prolonger mes jours, je me vois enfin ſur le bord de la tombe. Hélas! je fais naufrage au port. Le Ciel ne permet pas que Vous ayez le temps d'exécuter Vos bons deſſeins envers moi. Sans doute que le bonheur dont j'allois jouir étoit trop parfait pour pouvoir devenir ici-bas mon partage, & c'eſt, oui je l'eſpere fermement, mourant en bon chrétien & avec la tranquillité que m'inſpire le témoignage de ma conſcience, c'eſt pour m'en

rendre

rendre participant dans une autre vie que le Maître ſuprême de nos deſtinées va me retirer de celle-ci.

Encore peu de jours, peu d'heures peut-être, & je ne ſerai plus! Voilà pourquoi, *SIRE*, je me fais un devoir, & m'empreſſe à Vous écrire encore une fois afin de Vous recommander ma pauvre famille, avant que la mort vienne glacer mon ſang & fermer mes paupieres. Je ſuis convaincu, *SIRE*, & je meurs tranquille dans la ferme aſſurance que Vous ne l'abandonnerez point, & que Vous en aurez un ſoin qui répondra à l'amitié, & à la gracieuſe bienveillance dont Vous avez daigné m'honorer dès le moment où j'eus le bonheur d'être connu de Vous. Ceux que je prends la liberté de Vous recommander ſont

quatre

quatre enfans, trois garçons & une fille dont Dieu m'a béni, & une sœur que j'aime & qui le mérite bien, autant par son propre mérite, que par les soins vraiment maternels qu'elle a pris de mes enfans depuis mon veuvage. Je désirerois, *SIRE*, que cette même disposition subsistât encore à Berlin après ma mort par le soutien, & sous la protection de *V. M.*, & que ma sœur qui remplit auprès de mes enfans la place de mere, fût traitée par *V. M.* comme l'eût été ma veuve, & qu'Elle daignât la mettre en état de soutenir l'éducation de ma famille.

Il me suffit sans doute, *SIRE*, de Vous avoir témoigné ces derniers souhaits d'un cœur paternel, pour pouvoir espérer avec confiance qu'ils

feront

ſeront exaucés. Auſſi ſuis-je après ce dernier & pénible acte de mes foibles & tremblantes mains, tout auſſi tranquille ſur le ſort de ma famille que je le ſuis par rapport au mien propre, dans ce moment, où je viens de remettre mon ame entre les mains de l'Etre infiniment bon par qui elle exiſte, & qui ne l'a ſans doute appelée à l'exiſtence que pour la félicité.

Maintenant il ne me reſte plus qu'à détacher mon cœur de la terre pour le tourner vers la ſource éternelle de toute vie & de toute félicité. Ah! c'eſt dans ce moment que je ſens toute la force du doux lien qui m'attache au plus aimable, au plus vertueux des Mortels que la bonté du Ciel m'ait fait rencontrer ſur la terre pendant le pélérinage de mes jours. Ah! c'eſt dans

ce moment que je ſens tout ce qu'il m'en coûte à rompre ce lien. Toutefois ma fermeté triomphera, car une grande & conſolante eſpérance me ſoutient; l'eſpérance inébranlable que tout ce qui fut créé pour aimer, *rentrera* un jour dans la ſource inépuiſable & éternelle de tout amour!

L'heure approche! je ſens déjà que mes forces m'abandonnent; il faut ſe quitter. Adieu! Encore une larme, elle mouille Vos pieds! Oh! daignez la regarder, Grand Roi, comme un gage du tendre & inaltérable attachement avec lequel Votre fidelle *Diaphane* Vous fut dévoué juſqu'à ſon dernier ſoupir.

Fin de la Correſpondance.

NOTE
DU RÉDACTEUR,
ET SUPPLÉMENT

POUR servir de conclusion à l'Histoire des liaisons d'amitié que le GRAND FRÉDÉRIC *a entretenues avec le Conseiller privé* de Suhm.

PEU de jours après l'envoi de la derniere lettre mourut le brave & digne homme que l'on vient d'apprendre à connoître par une correspondance de près de cinq ans avec un Prince, qui déjà de ce temps annonçoit ce qu'il deviendroit un jour, *le modele des plus grands Rois.* Quand *M. de Suhm* ne seroit pas déjà assez intéressant par ses étroites liaisons avec l'un des plus grands Princes qui fut jamais, par les éloges qu'il en reçoit presque dans chacune de Ses lettres, & par l'intime amitié dont ce Prince l'honore même sur

ſur le trône, pendant plus de dix années & jusqu'à ſa mort, il devroit ſans doute le devenir, par l'aimable empreinte qu'il nous a laiſſée de ſon caractere dans ſes lettres, & par la ſingularité de ſon ſort, qui après l'avoir bercé long-temps des plus douces & des plus flatteuſes eſpérances, l'amena enfin *juſqu'au* bord de la plus riante carriere, dont il ſemble ne lui avoir montré l'attrayante perſpective que pour l'arracher impitoyablement à l'idole de félicité qu'elle lui faiſoit enviſager. Auſſi n'eſt-ce pas ſans fondement que l'on peut s'attendre à voir le ſenſible Lecteur trouver un charme attendriſſant dans ſes lettres, où il a peint avec de ſi vives & de ſi touchantes couleurs les peines de ſa ſituation, & ſes ſentimens de dévouement & d'amitié qu'on lui pardonnera aiſément d'avoir porté juſqu'à la paſſion, juſqu'à l'amour envers un Prince ſi digne de reſpect & d'adorations. Peut-être n'eſt-ce pas même trop dire en faveur de *M. de Suhm*, que de prétendre qu'on puiſſe, à la lecture de cette correſpondance, s'intéreſſer

téresser presque aussi vivement à lui qu'on a coutume de s'intéresser à une aimable & malheureuse personne dans un drame ou dans un roman.

Quoique notre dessein ne soit point d'entrer ici dans aucun détail au sujet de *M. de Suhm*, dont on a déjà parlé assez au long dans l'avant-propos de cette correspondance pour préparer l'opinion qu'on doit avoir de lui, & qui se trouve si pleinement confirmée dans le cours de ces lettres, nous n'avons pu cependant nous empêcher de faire en passant cette remarque, qui sembloit propre à relever l'intérêt principal & dominant de cette correspondance, c'est-à-dire, celui qui se trouve attaché aux lettres du *Prince Royal.* Car plus les lettres de cet adorable Prince sont tendres & cordiales, plus il doit être satisfaisant pour le Lecteur de trouver aimable & intéressant l'homme sensible auquel elles s'adressoient, plus il doit lui être agréable de remarquer que cet homme étoit vraiment digne des sentimens affectueux dont elles sont remplies,

& qu'il justifioit pleinement par son mérite l'estime & l'affection qu'un si grand Prince lui avoit vouées.

Il ne reste maintenant plus qu'à satisfaire la curiosité du Lecteur, qui s'impatiente sans doute déjà de savoir quel fut l'effet de la lettre que *M. de Suhm* écrivit au Roi sur son lit de mort, & dans laquelle il Lui recommandoit sa pauvre & délaissée famille avec une confiance, que la tendresse de ses propres sentimens & le souvenir de tant de témoignages d'amitié dont le Roi l'avoit honoré, pouvoient seuls lui inspirer. Quand on n'auroit pas déjà, dès le commencement de ces lettres, prévenu le Lecteur sur ce sujet, par l'assurance que le Roi scella des plus généreux effets de sa grâce les témoignages d'amitié & de reconnoissance qu'il réitere à *M. de Suhm*, comme on l'a vu, dans presque toutes les lettres, la seule pensée au Grand FRÉDÉRIC, jointe à l'attendrissement dont tout cœur sensible ne pourra se défendre à la lecture de cette lettre aussi touchante par les senti-

sentimens de piété & de résignation dont elle porte l'empreinte, que par l'idée triste & attendrissante qui y est naturellement associée, suffiroit sans doute pour convaincre d'avance & de lui-même tout Lecteur, que ce grand Monarque, après tous les témoignages d'affection qu'il avoit donnés à son défunt ami, ne pouvoit qu'en justifier la sincérité par l'accomplissement. Ce que l'on a à dire sur ce sujet n'est donc que pour instruire le Lecteur des particularités qu'il pourroit désirer de savoir.

Aussi-tôt après la mort de *M. de Suhm*, le Roi écrivit à la sœur du défunt, *Mademoiselle Hedwige de Suhm*, une lettre aussi obligeante & consolante pour elle, que touchante par les expressions de la vive douleur & des tendres regrets qu'il sentoit de la perte de son cher Diaphane. Il est sans doute fort à regretter que cette lettre ne se soit point conservée, puisqu'on pourroit la regarder comme le sceau de toutes les autres, & comme un

gage assuré de la sincérité des sentimens que le Roi avoit témoignés à *M. de Suhm*, pendant sa vie. Cette même lettre contenoit en même temps les assurances les plus gracieuses de la bienveillance du Roi envers la sœur & les enfans de *M. de Suhm*, la promesse de s'intéresser à eux pendant toute sa vie, & le détail des mesures qu'il avoit prises pour l'accomplissement des derniers vœux de son défunt ami. Il appeloit *Mademoiselle de Suhm* à Berlin, pour y continuer & achever sous ses yeux l'éducation de ses pupilles ; lui assignant une pension de dix-huit cents écus, dont six cents lui étoient assurés en propre pendant le reste de sa vie ; les autres douze cents devant être employés à l'éducation des quatre enfans, trois cents pour chacun, avec la promesse qu'ils en jouiroient jusqu'à ce qu'un honnête établissement les mît en état de s'en passer. C'est sur ces gracieuses assurances que *Mademoiselle de Suhm* se rendit à Berlin avec la famille de son défunt frere. Pendant tout le temps que dura l'éducation des enfans, le

Roi

Roi s'y intéressa personnellement lui-même. Dès que les trois fils furent parvenus à l'âge d'entrer au service, il les plaça comme porte-enseignes dans ses troupes; leur laissant la pension de 300 ecus jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au grade de Capitaine. Il ne s'intéressa pas moins à l'établissement de la fille qui épousa dans la suite un Colonel de Keith, après avoir joui jusqu'à son mariage de la pension qui lui avoit été assurée. Quant à *Mademoiselle Hedwige Suhm*, elle a vécu près de trente-trois ans à Berlin, y ayant joui jusqu'à la fin de sa vie de la pension de six cents écus qui lui avoit été promise, & de bien d'autres précieux témoignages encore de la bienveillance & des bonnes grâces du Roi.

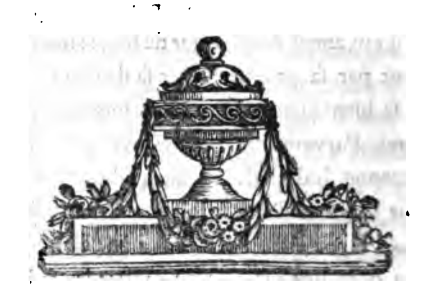
Le détail des bontés sans nombre que le Roi continua à cette famille, l'on peut dire jusqu'à la fin de Sa vie, meneroit trop loin si l'on vouloit y entrer, & n'intéresseroit pas assez le Lecteur qui doit le regarder comme superflu après tout ce qu'il vient d'apprendre. Nous nous bornerons donc au trait suivant

qui nous conduit naturellement à l'explication qu'exige le petit supplément de lettres ci-joint.

L'aîné des fils du défunt *Conseiller privé de Suhm*, ami du Roi, *Ernest-Ulric-Pierre de Suhm*, avoit déjà servi avec honneur pendant quelques années dans les troupes de S. M., & étoit parvenu jusqu'au grade de Lieutenant, lorsque le feu de la guerre de sept ans s'alluma. Le jeune Officier, avide de gloire, fit en cette qualité les premieres campagnes de cette guerre, n'attendant que l'occasion de se distinguer. Elle se présente enfin; le signal de la bataille de *Prague* se donne le 6 Mai 1757. Le jeune *de Suhm* y assiste, & brûle de montrer sa bravoure; mais à peine en a-t-il donné les premieres preuves, qu'un boulet de canon lui emportant une jambe, le désarme & rend pour toujours inutile le noble feu de sa valeur. Se voyant par cet accident mis hors d'état de poursuivre sa carriere, il demanda son congé comme invalide. Informé de son malheur, le Roi lui fit aussi-tôt offrir deux places également avantageuses,

tageuſes, celle de Directeur de l'Académie de Liegnitz, & celle de Maître des poſtes à Deſſau, en même temps qu'il l'honoroit du titre de Conſeiller de guerre. *M. de Suhm*, à qui les troubles de la guerre, & l'état encore critique des affaires dans la Siléſie qui en étoit le théâtre, faiſoient déſirer un ſéjour plus sûr & plus tranquille, accepta la place de Maître des poſtes à Deſſau, qu'il a deſſervie lui-même près de 25 ans, pendant leſquels il s'eſt fait aimer & reſpecter de tout le monde, autant par ſa probité & par ſa droiture, que par ſa bienfaiſance & par ſes mœurs exemplaires. Parvenu, malgré les infirmités & les fréquentes indiſpoſitions auxquelles l'aſſujettiſſoit la perte d'une jambe & d'une cuiſſe, juſqu'à l'âge de ſoixante-deux ans, il tomba enfin dans une maladie de langueur, qui lui annonçant ſa fin prochaine, le détermina à écrire au Roi peu de jours avant ſa mort, afin de lui recommander ſes trois fils qui étoient déjà placés dans ſes troupes. C'eſt cette lettre de *M. de Suhm*, & celle de ſa

sa veuve qui la suivit de près, qui ont occasionné les deux lettres du Roi que l'on trouve ici jointes comme un dernier monument de la fidélité avec laquelle ce grand Monarque remplit les engagemens qu'il avoit pris envers la famille de Son ami, & comme le dernier témoignage de la bienveillance qu'il conserva à ses enfans jusqu'à la fin de Sa vie.



SIRE,

Dessau, ce 12 Mai 1785.

SIRE,

SENTANT approcher la fin de ma vie, je viens me jeter aux pieds de *VOTRE MAJESTÉ* pour Lui demander une derniere grâce. Daignez écouter favorablement la priere que j'ose d'une voix foible élever jusqu'à Vous. Les trois fils, dont le Ciel m'a béni, sont entrés successivement depuis deux ans dans le service de *V. M.* Ils sont encore porte-enseignes, l'aîné dans le Régiment d'Erlach, le second dans le Régiment de Below, & le troisieme encore surnuméraire dans le Régiment du défunt Prince Léopold de Brunswick. Avant que de détacher mon cœur des liens paternels, je viens m'acquitter

quitter des derniers devoirs que la nature m'imposa envers eux ; je viens implorer Vos bontés pour eux. Ah ! laissez Votre grande ame s'attendrir à la priere d'un pere mourant & encore inquiet sur leur sort ! Laissez-moi emporter au tombeau la douce consolation d'avoir contribué à leur bonheur jusqu'à mon dernier soupir ! Daignez, *Grand Monarque*, Vous souvenir d'eux dans l'occasion. Favorisez-les autant que la justice, conciliée avec Votre bonté Royale, pourra le permettre. Daignez les recommander à leurs supérieurs, afin que ceux-ci les exhortent à marcher dans le chemin de l'honneur & de la vertu. Enfin si le souvenir d'un nom qui jadis Vous fut cher, peut être une excuse pour tant de hardiesse,

souffrez,

souffrez, *Grand Roi*, que je les remette entre Vos mains paternelles pour les consoler de celles qu'ils vont perdre.

Daignez, *SIRE*, exaucer mon humble priere, & m'en donner une consolante assurance, avant, s'il se peut, que le *Tout-Puissant* trouve bon de me retirer de ce monde. Ce dernier bienfait du plus *Grand Roi* remplira mon ame à la mort de la plus douce paix, & je porterai aux pieds du *Très-Haut* les voeux d emon éternelle reconnoissance.

SIRE, je descends dans la tombe avec les sentimens de vénération, de reconnoissance, & de respect,

Du plus soumis & du plus fidelle sujet,

U. E. P. DE SUHM.

A

A mon Conseiller de guerre & Maître des postes DE SUHM *à Dessau.*

CE n'est qu'avec bien de la peine que j'apprends, par Votre lettre du 12, que Vous touchez à Votre dernier moment. Le nom de Suhm m'est effectivement cher. J'ai connu quelques-uns de cette famille qui se distinguoient par leur mérite, & qui s'étoient concilié mon estime. Votre Pere, & Vous-même y appartenez, & Vos fils y auront également part s'ils marchent sur leurs traces & imitent leurs exemples. Je suis bien aise de Vous donner encore ce témoignage consolant avant de descendre du théâtre de ce monde où Vous avez joué

joué le rôle d'un parfaitement honnête homme, qui eſt bien le plus glorieux pour les mortels. Sur ce, je prie Dieu qu'il Vous rétabliſſe encore une fois, & Vous ait en ſa ſainte & digne garde.

Potſdam, ce 16 Mai 1785.

FÉDÉRIC.



LA

La lettre ſuivante fut écrite à la réception de la précédente.

SIRE,

UNE veuve en deuil ſe jette à *Vos* pieds & les baigne de pleurs. Ne dédaignez pas de jeter ſur elle un regard de bonté. Le *Tout-Puiſſant* a trouvé bon de retirer de ce monde ce matin 18 Mai, *U. E. P. de Suhm*, mon mari, qui par une faveur du Ciel & de *V. M.* deſſervoit depuis vingt-cinq ans l'office de Maître des poſtes à Deſſau. Quelques jours avant ſa mort il a adreſſé une lettre à *V. M.* pour Lui recommander très-humblement nos trois enfans, & La ſupplier de les prendre ſous Sa puiſſante protection. Si les larmes d'une veuve éplorée peuvent

vent ajouter quelque poids aux derniers voeux d'un pere mourant, permettez, *SIRE*, que j'en arrose Vos genoux, & que je joigne mon ardente priere à la sienne.

Vivant dans la douce espérance que *V. M.* daignera exaucer notre priere commune, je mourrai, *SIRE*, avec les sentimens du plus profond respect, & de la plus vive reconnoissance,

Votre très-soumise & très-respectueuse servante,
Veuve DE SUHM, née DE BONAFOUS.

A la Veuve DE SUHM, *à Dessau.*

LA nouvelle de la mort de Votre mari, Maître des postes à Dessau, m'a fait beaucoup de peine. La dernière

niere lettre que je lui ai adressée ; il n'y a guere long-temps, sur son lit de mort, Vous en aura déjà prévenue. Je l'estimois pour son mérite, ainsi que pour les services qu'il m'a rendus tant dans le militaire que dans le civil, & je prends par cela même une part bien sincere à sa perte. Vos fils, s'ils marchent sur les traces de leur pere, auront, en temps & lieu, part à ma bienveillance & protection. Et pour Vous, je Vous souhaite toutes les consolations nécessaires dans Votre juste douleur; priant, sur ce, Dieu, qu'il Vous ait en sa sainte & digne garde.

Berlin, ce 21 Mai 1785.

FÉDÉRIC.

FIN.





